

La Vénus à la fourrure



Leopold Von Sacher-Masoch

La vénus à la fourrure

Leopold Ritter von Sacher-Masoch

Oeuvre du domaine public.

En lecture libre sur Atramenta.net

Préface

La Vénus à la fourrure est un roman érotique allemand de Leopold Von Sacher-Masoch paru en 1870. L'auteur y dévoile ses rêves masochistes. Il tentera par tous les moyens de persuader ses compagnes d'incarner le rôle de la Vénus à la fourrure. Dans son livre, Masoch ne laisse pas parler la femme. Elle y est un pur reflet de ses fantasmes, elle n'existe pour ainsi dire pas. C'est pour cela que, lorsque le voyage dans l'imaginaire se termine et qu'il retourne au réel ; la femme est complètement descendue et la misogynie est explicite. Avec *La Vénus à la fourrure* s'ouvre un univers de fantasmes et de suspens, rempli de femmes de pierre, de travestis, de gestes punisseurs, de crucifixions et même de châtiments pour des fautes non encore commises. L'esprit artistique fait de chaque pose une œuvre d'art, l'esprit juridique y noue de rigoureux contrats entre la victime et le bourreau. Gilles Deleuze a montré que le masochisme n'est ni le contraire ni le complément du sadisme, mais un monde à part, avec d'autres techniques et d'autres effets.

Ce roman a été plusieurs fois adapté au théâtre et au cinéma. Sa dernière interprétation cinématographique date de 2013 par le réalisateur Roman Polanski avec Emmanuelle Seigner dans le rôle de Wanda et Mathieu Amalric dans celui de Thomas.

Plus qu'un classique, *La Vénus à la fourrure* est un texte majeur de la soumission érotique. Cette pratique tire d'ailleurs son nom de l'auteur de ce roman, Léopold Von Sacher-Masoch...

Paul Louÿs

<http://pornofantasmes.free.fr/>

La Vénus à la Fourrure



« Dieu l'a puni et l'a livré aux mains d'une femme. »
Livre de Judith, XVI, chap. VII.

J'étais en aimable société.

Assise auprès d'une massive cheminée renaissance, Vénus me faisait vis-à-vis. Cette Vénus n'était pourtant pas une femme du demi-monde, de celles qui, comme Cléopâtre, ont, sous ce nom, fait la guerre au sexe ennemi : c'était bien la déesse d'amour en personne.

Étendue dans un fauteuil, elle attisait un feu pétillant, dont les lueurs rosaient son pâle visage, et, de temps à autre, ses pieds mignons lorsqu'elle les en approchait.

En dépit de son regard de statue, elle possédait une tête admirable, mais c'est tout ce que je vis d'elle. Son divin corps de marbre était enveloppé d'une immense pelisse de fourrure, dans laquelle elle s'était enroulée comme une chatte frileuse.

« Je ne comprends pas, Madame, m'écriai-je ; il ne fait vraiment plus froid : depuis déjà deux semaines, nous avons un printemps délicieux. Vous êtes nerveuse, évidemment.

— Merci de votre printemps », fit-elle d'une voix sourde, et aussitôt elle se mit à éternuer d'une façon ravissante, et cela, coup sur coup ; « je ne puis vraiment y tenir et commence à comprendre...

— Quoi ? Ma gracieuse.

— Je commence à croire l'in vraisemblable, à comprendre l'incompréhensible. Je comprends maintenant la vertu des jeunes Allemandes ainsi que leur philosophie et je ne m'étonne plus que vous autres, dans le Nord, vous ne puissiez aimer, que vous ne vous doutiez même pas de ce qu'est l'amour.

— Permettez, Madame, répliquai-je vivement, je ne vous ai vraiment donné aucun motif...

— Vous — la divine créature éternua pour la troisième fois et haussa les épaules avec une grâce inimitable — c'est pour cela que je suis toujours gracieuse à votre égard et vous recherche même de temps à autre, bien que chaque fois je prenne froid, malgré mes nombreuses fourrures. Vous souvient-il encore de notre première

rencontre ?

— Comment la pourrais-je oublier ? dis-je ; vous aviez alors d'épaisses boucles brunes, des yeux noirs, une bouche de corail... Je vous reconnaissais encore aux traits de votre visage et à cette pâleur de marbre ; vous portiez toujours une jaquette de velours bleu-violet garnie de petit-gris.

— Oui, vous étiez bien fou de cette toilette, et combien alors vous étiez docile !

— Vous m'avez enseigné ce qu'est l'amour ; le culte divin que je vous consacrais me reportait à deux mille ans.

— Et quelle fidélité sans exemple ne vous ai-je pas gardée !

— Il s'agit bien maintenant de fidélité !

— Ingrat !

— Je ne veux vous faire aucun reproche. Vous avez été, certes, une femme divine, mais toujours femme, et, en amour, cruelle comme toute femme.

— Vous appelez cruel, repartit vivement la déesse d'amour, cela même qui constitue l'élément de la volupté, l'amour pur, la nature même de la femme, de se livrer à qui elle aime et d'aimer qui lui plaît.

— Que peut-il y avoir de plus cruel à l'égard de celui qui aime que l'infidélité de l'être aimé ?

— Hélas ! reprit-elle, nous sommes fidèles tant que nous aimons, mais vous exigez que la femme soit fidèle sans amour, qu'elle se livre sans jouissance ; où se trouve alors la cruauté chez l'homme ou chez la femme ? Vous autres, gens du Nord, vous attachez généralement trop d'importance et de sérieux à l'amour. Vous parlez de devoirs, là où il ne saurait être question que de plaisir.

— Oui, Madame, nous avons aussi, à cet égard, des sentiments fort respectables et fort recommandables et des raisons solides.

— Et encore cette curiosité éternellement en éveil et éternellement inassouvie des nudités du paganisme, interrompit la dame ; mais cet amour qui est la plus grande joie, la pureté divine même, ne vous convient pas, à vous autres modernes, enfants de la réflexion. Il vous porte malheur. Dès que vous êtes naturels, vous devenez grossiers. La nature vous paraît être quelque chose d'hostile, vous avez fait de

nous les rians génies des dieux de la Grèce ; de moi, un démon. Vous pouviez me bannir et me maudire ou m'immoler vous-même, dans un accès bachique, au pied de mon autel ; or l'un de vous a eu le courage d'embrasser mes lèvres purpurines ; que pour cela il aille en pèlerinage à Rome, pieds nus et en cilice et qu'il attende que son bâton (de bois mort) fleurisse, tandis que sous mes pieds, à toute heure, surgiront des roses, des violettes et des myrtes, dont vous n'aurez pas le parfum ; restez dans vos brouillards hyperboréens, au milieu de votre encens chrétien ; laissez-nous, païens, nous autres, sous nos ruines ; laissez-nous reposer sous la lave, ne nous déterrez pas ; pour vous, Pompéi, nos villas, nos bains, notre temple n'ont pas été construits. Vous n'avez point besoin de dieux ! Nous gelons dans votre monde ! »

La belle dame de marbre toussa et ramena sur ses épaules la sombre fourrure de zibeline.

« Nous vous remercions de cette leçon classique, répondis-je ; mais vous ne pouvez nier que l'homme et la femme, dans votre monde ensoleillé aussi bien que dans notre pays brumeux, soient ennemis par nature ; que l'amour en fasse pendant un certain temps un seul et même être, capable d'une même conception, d'une même sensation, d'une même volonté, pour les désunir ensuite encore davantage, et — vous savez cela mieux que moi — qui ne saura pas subjugué l'un, sera promptement foulé aux pieds par l'autre.

— Et certes, il est dans la règle que l'homme soit sous les pieds de la femme, cria Mme Vénus d'un ton d'arrogant mépris ; vous savez cela, par contre, mieux que moi.

— Sûrement, et c'est pour cela que je ne me fais aucune illusion.

— Cela signifie que vous êtes toujours mon esclave sans illusion, et pour ce motif je vous foulerai aux pieds sans miséricorde.

— Madame !

— Ne me connaissez-vous pas encore ? Oui, je suis cruelle — puisque vous trouvez tant de plaisir à ce mot — et n'ai-je pas le droit de l'être ? L'homme est le solliciteur, la femme l'objet convoité ; cela est le seul, mais décisif avantage de cette dernière ; la nature lui a livré l'homme, par la passion qu'elle lui inspire, et la femme qui n'entend pas faire de l'homme son sujet, son esclave, que

dis-je ? Son jouet, et finalement le trahir en riant, est folle.

— Beaux principes, ma gracieuse dame !... m'écriai-je, indigné.

— Ces principes reposent sur dix siècles d'expérience, répliqua Madame d'un ton moqueur, tandis que ses doigts blancs se jouaient dans la sombre fourrure ; plus facilement la femme se livre, plus vite l'homme devient froid et impérieux ; plus elle est cruelle et infidèle envers lui, plus elle le maltraite, plus elle se joue de lui d'une façon criminelle, moins elle lui témoigne de pitié, plus elle excite ses désirs, plus il l'aime, plus il la recherche. Il en a été ainsi de tout temps, depuis la belle Hélène et Dalila, jusqu'aux deux Catherine et à Lola Montes.

— Je ne puis disconvenir, dis-je, que rien ne peut exciter davantage que l'image d'une belle, voluptueuse et cruelle despote qui, favorite, devient arrogante et manque d'égards par caprice.

— Et qui encore par-dessus le marché porte fourrure ! s'écria la déesse.

— Comment vous rappelez-vous cela ?

— Je connais vos goûts.

— Mais savez-vous, interrompis-je, que, depuis que nous nous sommes vus, vous êtes devenue fort coquette.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il n'est pas de folie plus délicieuse que celle qui vous fait envelopper votre corps délicat dans cette fourrure si sombre. »

La déesse sourit.

« Vous rêvez ! s'écria-t-elle ; réveillez-vous ! » et de sa main de marbre, elle me saisit par le bras ; « réveillez-vous donc ! » gronda-t-elle sourdement.

Je levai les yeux avec peine. Je vis la main qui me secouait, mais cette fois cette main était couleur de bronze, et la voix, la forte voix de buveur d'eau de vie, était celle de mon vieux cosaque qui, de toute sa hauteur, de près de six pieds, se dressait devant moi.

« Levez-vous donc, continua le brave troupiér, c'est une véritable honte.

— Et pourquoi une honte ?

— Une honte de dormir tout habillé et de plus auprès d'un livre — il moucha les bougies consumées presque entièrement et ramassa

le livre tombé de mes mains — auprès d'un livre de... — il consulta la couverture — de Hégel ; en outre, il est grand temps de nous rendre chez M. Séverine, qui nous attend pour prendre le thé. »

*

* *

« Rêve étrange », dit Séverine, comme je finissais ; il appuya le bras sur mon genou, tout en contemplant ses belles mains aux veines délicates et s'abîma dans une profonde rêverie.

Je savais que, depuis longtemps, il ne pouvait se remuer ; qu'il n'avait presque plus de souffle, et en était bien réellement arrivé à ce point que sa conduite n'avait rien de choquant pour moi, car, depuis près de trois ans, j'entretenais avec lui des rapports de bonne amitié et m'étais accoutumé à toutes ses originalités. Car il était bizarre, cela ne pouvait être contesté ; c'était presque un fou dangereux, il passait d'ailleurs comme tel, non seulement auprès de ses voisins, mais dans tout le cercle de Colomé. Pour moi, son existence était non seulement intéressante, mais — et pour cela passai-je aussi auprès de beaucoup de gens pour un peu fou — à un haut degré sympathique.

Pour un seigneur galicien et propriétaire foncier, ainsi que pour son âge — il avait à peine dépassé la trentaine — il faisait preuve d'une sobriété de vie singulière, d'une certaine sévérité, je dirai même de pédanterie. Il vivait avec une minutie exagérée d'après un système semi-philosophique, semi-pratique, en quelque sorte réglé comme une horloge et en même temps, qui plus est, comme le thermomètre, le baromètre, l'aéromètre, l'hydromètre, d'après les préceptes d'Hippocrate, d'Hufeland, de Platon, de Kant, de Knigge et de Lord Chesterfield ; aussi avait-il parfois de violents accès d'emportement, au milieu desquels il faisait mine de se frapper la tête contre le mur, et où chacun s'empressait de l'éviter.

Alors qu'il était plongé dans le mutisme, le feu crépitait dans l'âtre, le grand et vénérable samovar chantait, le fauteuil ancestral dans lequel, tout en fumant mon cigare, je me balançais craquait, le grillon chantait dans les vieux murs, et je laissais tomber mes regards sur l'étrange ameublement : squelettes d'animaux, oiseaux empaillés, plâtres et moulages, entassés dans sa chambre, quand tout à coup ma

vue fut attirée par un tableau que j'avais vu assez souvent, mais qui précisément aujourd'hui, sous la lueur rougeâtre du feu de la cheminée, me produisit un effet indicible.

C'était une grande peinture à l'huile, traitée avec l'habileté et la puissance de coloris de l'école belge, dont le sujet était assez curieux.

Une belle femme, dont un rire radieux éclairait le visage, à l'opulente chevelure tressée en nœuds antiques, sur laquelle la poudre blanche s'étalait comme un givre léger, reposait accoudée sur le bras gauche, nue dans une sombre fourrure, étendue sur un sofa ; sa main droite jouait avec une cravache, tandis que son pied nu reposait nonchalamment sur l'homme couché devant elle comme un esclave, comme un chien, et cet homme, aux traits accentués, mais bien dessinés, sur lesquels se lisaient une profonde tristesse et un dévouement passionné, levait vers elle un oeil de martyr exalté et brûlant ; cet homme, tabouret vivant, sous les pieds de cette femme, n'était autre que Séverine, mais il était sans barbe, ce qui le faisait paraître dix ans plus jeune.

« Vénus à la fourrure ! m'écriai-je désignant le tableau, je t'ai également vue en rêve.

— Moi aussi, reprit Séverine, mais j'ai rêvé mon rêve les yeux grands ouverts.

— Comment ça ?

— Hélas ! c'est une triste histoire.

— Ton tableau a souvent fourni le sujet de mon rêve, continuai-je, mais dis-moi enfin une bonne fois ce qu'il en est ; il a joué dans ta vie un rôle peut-être capital, si je puis m'en croire ; quant aux détails, je les attends de toi.

— Examine bien le pendant », reprit mon étrange ami, sans prendre garde à ma question.

Le pendant représentait une admirable copie de la « Vénus au miroir » du Titien, dans la galerie de Dresde.

« Eh bien, où veux-tu en venir ? »

Séverine se leva et montra du doigt la fourrure, dans laquelle le Titien a drapé sa déesse d'amour.

« Voici encore Vénus à la fourrure, dit-il avec un fin sourire ; je ne crois pas que le vieux Vénitien ait jamais posé ses regards sur

l'original. Il a fait simplement le portrait quelconque d'une Messaline de qualité et a eu la gentillesse de faire tenir par l'Amour le miroir dans lequel elle examine ses charmes majestueux avec un plaisir indifférent, besogne qui semble devenir assez pénible au bel enfant. Plus tard, un connaisseur quelconque de l'époque du rococo a baptisé la dame du nom de Vénus, et la fourrure de la despote, dans laquelle le Titien a enveloppé le joli modèle, bien plus par crainte d'un rhume que par pudeur, est devenue un symbole de la tyrannie et de la cruauté que cachent la femme et sa beauté.

« Mais assez ; quoi qu'il en soit maintenant du tableau, il se révèle à nous comme la plus piquante satire de notre amour : Vénus, qui dans notre Nord abstrait, dans ce monde chrétien glacé, doit s'envelopper d'une grande et lourde fourrure, afin de ne pas se refroidir. »

Séverine se prit à rire et alluma une nouvelle cigarette.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et une charmante blondine aux yeux éveillés et sympathiques, vêtue d'une robe de soie noire, entra, nous apportant de la viande froide et des oeufs pour le thé. Séverine prit un de ces derniers et l'ouvrit avec son couteau.

« Ne t'ai-je pas dit que je les veux peu cuits ? s'écria-t-il, avec une violence qui fit trembler la jeune femme.

— Mais, cher Sewtschu, dit-elle timidement.

— Quoi, Sewtschu ! cria-t-il, tu dois obéir, obéir, comprends-tu ? » et il arracha du clou le kantschuk [Kantschuk, sorte de long fouet à court manche.] qui pendait sous ses armes.

La jolie dame s'enfuit de l'appartement comme un chevreuil léger et craintif.

« Attends un peu que je t'attrape encore, lui cria-t-il.

— Mais Séverine, dis-je en posant ma main sur son bras, comment peux-tu traiter ainsi cette charmante petite dame ?

— Examine un peu la femme, reprit-il, tout en clignant finement de l'oeil, l'eussé-je caressée, qu'elle m'eût étranglé, mais parce que je l'ai élevée avec le fouet, elle m'adore.

— C'est absurde !

— C'est exact. C'est ainsi qu'on doit dresser les femmes.

— À la bonne heure ! vis comme un pacha dans son harem, mais

ne me fais pas de théories sur...

— Pourquoi pas ? s'écria-t-il vivement, jamais ce mot de Goethe : « Tu dois être le marteau ou l'enclume » ne s'est mieux appliqué qu'aux rapports qui existent entre l'homme et la femme. Dame Vénus te l'a aussi incidemment rappelé en rêve. Dans la passion de l'homme repose la puissance de la femme, et cette dernière sait profiter de son avantage, si l'homme n'y prend garde. Il n'a plus qu'à choisir : être le tyran ou l'esclave. Dès qu'il s'abandonne, il a déjà la tête sous le joug et sentira le fouet.

— Singulières maximes !

— Ce ne sont pas là des maximes, mais le résultat de l'expérience, reprit-il en baissant la tête. J'ai été sérieusement fouetté, je suis guéri, veux-tu lire comment ? »

Il se leva et prit dans son secrétaire massif un petit manuscrit qu'il plaça sur la table devant moi.

« Tu m'as demandé tout à l'heure de t'expliquer cette peinture ; je te dois depuis longtemps explication. Lis ceci. »

Séverine alla s'asseoir près du feu, me tournant le dos, et parut quelque temps rêver, les yeux grands ouverts. La chambre était maintenant de nouveau silencieuse, le feu pétillait dans l'âtre, le samovar et le grillon dans les vieux murs chantaient. J'ouvris le manuscrit et lus :

Confessions d'un ultra-sentimental.

En marge du manuscrit les célèbres vers suivants, empruntés à Faust, lui servaient d'épigraphe.

« Ô toi, sensuel séducteur ultra-sentimental,
Une femme te mène par le bout du nez. »

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je tournai le titre et lus : « J'ai tiré ce qui suit de mon journal d'alors, parce qu'on ne peut jamais, après coup, retracer son passé d'une façon impartiale ; aussi bien ces pages possèdent-elles toute la fraîcheur de la couleur d'antan, la saveur de l'actualité. »

*

* *

Gogol, le Molière russe, dit quelque part : « La vraie muse

comique est celle dont les larmes coulent sous le masque. »

Paroles admirables !

Aussi mon état d'âme est-il bien étrange, alors que j'écris ces lignes. L'air me paraît rempli d'une senteur de fleurs pénétrante, qui m'étourdit et me fait mal à la tête, la fumée de la cheminée tourbillonne et ses spirales s'arrondissent pour former des lutins à barbe grise, qui, d'un air moqueur, me désignent du doigt, de petits amours joufflus chevauchent sur le dossier de ma chaise et sur mes genoux, et il me faut rire malgré moi, alors que j'écris mes aventures ; et encore n'écrivis-je pas avec de l'encre ordinaire, mais avec le sang écarlate qui dégoutte de mon cœur ; car toutes ces plaies, depuis longtemps cicatrisées, se sont rouvertes, et mon cœur palpite et souffre, et, ici et là, une larme tombe sur le papier.

*

* *

Lentement s'écoulent les jours dans cette petite station thermale des Carpates. On n'y voit personne et de personne on n'y a vu. Il en coûte d'écrire une idylle. J'avais ici le loisir d'organiser une galerie de tableaux, un théâtre avec de nouvelles pièces pour toute une saison, de me procurer une douzaine de virtuoses avec concerts, trios et duos, mais — que dis-je là ? — j'en suis à peine arrivé à tisser la toile, à frotter les parquets, à régler du papier à musique, car je suis hélas ! — je n'ai, ami Séverine, aucune fausse honte de mentir à autrui, mais on réussit moins à se mentir à soi-même — c'est pourquoi, je l'avoue, je suis presque un dilettante, un dilettante en peinture, en poésie, en musique et encore en bien d'autres connaissances prétendues inutiles, qui à leurs maîtres rapportent le revenu d'un ministre, que dis-je ? De petits potentats ; mais, avant tout, je suis un dilettante en amour.

Jusqu'ici j'ai aimé comme j'ai peint et fait des vers, c'est-à-dire que je n'ai jamais été plus loin que l'impression, le plan, le premier acte, la première strophe. Il se trouve parfois de pareils hommes qui entreprennent une chose et jamais ne la terminent ; je suis un de ces hommes.

Mais qu'est-ce que je chante là ?

Arrivons au fait.

Je suis à ma fenêtre et trouve le nid, dans lequel je me désespère, tout à fait poétique. Quelle vue sur les cimes bleues tissées d'or solaire des montagnes, à travers lesquelles, comme des bandes d'argent, se déroulent les torrents, et combien clair et bleu est le ciel, vers lequel s'élèvent leurs sommets neigeux, et combien verts et frais les flancs de ces montagnes, dans les prairies desquelles paissent de petits troupeaux ; et plus bas, combien jaune l'ondolement des blés, dans lesquels les moissonneurs se dressent, se baissent et se relèvent.

La maison où je vis est située dans un parc de plaisance, un bois, ou un désert, comme on voudra l'appeler, et est fort solitaire.

Personne n'y vit que moi, une veuve de Lemberg, Mme Tartakousta, petite vieille qui, de jour en jour vieillit et se rapetisse, un vieux chien, boitant d'une patte et un jeune chat, qui, constamment, joue avec une pelote de fil, laquelle, je crois, appartient à la belle veuve.

Elle est encore véritablement belle, la veuve, et fort jeune encore, tout au plus vingt-cinq ans, et très riche. Elle demeure au premier étage et moi au rez-de-chaussée. Ses vertes jalousies sont toujours fermées et elle a un balcon toujours garni de plantes grimpantes ; mais j'ai, en revanche, un berceau intime, où je lis, écris, peins et chante comme un oiseau dans les branches. Je puis apercevoir le balcon où, de temps à autre, apparaît une robe blanche entre les vertes et poétiques mailles de son réseau. En vérité la belle dame au dessus de moi m'intéresse fort peu, car je suis épris d'une autre et certes bien malheureusement épris, encore plus tristement que le chevalier Eggenpurg et des Grioux dans Manon Lescaut, car ma bien-aimée est en pierre.

Dans le jardin, dans l'étroite retraite solitaire, se trouve une riante petite prairie, dans laquelle paît tranquillement un couple de chevreuils apprivoisés. Dans cette prairie, il y a une statue de Vénus en pierre, dont l'original est, je crois, à Florence ; cette Vénus est la plus belle femme que de ma vie j'ai vue.

Cela ne signifie certes pas grand'chose, car j'ai eu peu de femmes, voire de belles femmes, et je ne suis encore en amour qu'un dilettante, n'ayant jamais dépassé les préliminaires du premier acte.

À quoi bon aussi parler au superlatif, comme si ce qui est beau

pouvait être surpassé !

Assez ; cette Vénus est belle et je l'aime, aussi passionnément, aussi douloureusement et profondément, aussi follement qu'on peut aimer une femme ; et elle répond à cet amour par un sourire éternellement semblable, éternellement calme, un sourire de pierre. En propres termes, je l'adore.

Souvent je m'étendis, quand le soleil dardait ses chauds rayons sur les bocages, sous le dôme touffu d'un jeune hêtre, et lus ; souvent la nuit, je visitai ma froide et cruelle bien-aimée et me jetai à genoux devant elle, le visage appuyé contre la froide pierre sur laquelle reposent ses pieds, et lui adressai des prières.

Le spectacle est inexprimable, lorsque la lune monte — elle est maintenant en son plein — filtrant entre les arbres, elle baigne et plonge la prairie dans ses reflets argentés et la déesse est alors éclairée et semble irradiée de sa douce lumière.

Une fois, comme je regagnai mon toit, à travers une des allées qui conduisent à la maison, je vis tout à coup une forme féminine, blanche comme pierre, éclairée d'un rayon de lune, séparée de moi seulement par la verte muraille, il me sembla que ma belle femme de marbre m'avait pris en pitié et devenue vivante, me suivait — mais je fus pris d'une angoisse sans nom, mon cœur menaça de se briser, et cessa de battre.

Oui, je suis vraiment un dilettante. Je demeurai, comme toujours, embarrassé au second vers ; non, au contraire, je ne restai pas figé, je courus, aussi vite que je le pus.

*

* *

Quelle aventure ! un juif, qui vendait des photographies, me glisse le portrait de mon idéal dans la main ; c'est une petite feuille de papier, la « Vénus au miroir » du Titien, quelle femme ! Je veux écrire une poésie. Non ! Je prends la feuille et j'écris dessus : « Vénus à la fourrure ».

Tu gèles, alors que tu fais naître des flammes. Enveloppe-toi seulement dans ta fourrure de despote ; car à qui convient-elle, sinon à toi, cruelle déesse d'amour et de beauté ?

Et au bout d'un moment j'adaptai quelques vers de Goethe que

j'avais récemment trouvés dans ses paralipomènes sur Faust.
À l'Amour.

Il porte deux ailes fausses,
Ses flèches sont des griffes,
La couronne masque de petites cornes ;
Il est aussi sans aucun doute,
Comme tous les dieux de la Grèce,
Un démon déguisé.

Alors, je plaçai le portrait devant moi sur la table, l'appuyant contre un livre, et le contemplai.

La froide coquetterie avec laquelle la grande dame drapait ses charmes dans une sombre fourrure de zibeline, la rigueur et la dureté qui règnent sur son visage de marbre, me remplissent tout à la fois de ravissement et d'horreur.

Je reprends la plume, et trace les mots suivants :

« Aimer, être aimé, quel bonheur ! et de quel éclat ce bonheur brille comparé à la cruelle félicité d'adorer une femme qui fait de nous un jouet, d'être l'esclave d'une belle despote, qui impitoyablement nous écrase sous ses pieds. C'est ainsi que Samson, le héros, le colosse, se livra encore une fois aux mains de Dalila, qui l'avait trahi, et celle-ci le trahit de nouveau et les Philistins l'attachèrent en sa présence et lui crevèrent les yeux, qu'ivre d'amour et de courage, il attachait jusqu'au dernier moment sur la belle traîtresse. »

*

* *

Je pris mon déjeuner sous mon berceau de chèvrefeuille et lus le livre de Judith et je jalousai la fureur d'Holopherne le Gentil et la royale femme qui lui trancha la tête, et jusqu'à sa belle mort.

« Dieu l'a puni et l'a livré aux mains d'une femme. »

La phrase m'a frappé.

Combien peu galants sont les juifs, pensai-je. Quant à leur Dieu, il pouvait aussi choisir une expression convenable, en parlant du beau sexe.

« Dieu l'a puni et l'a livré aux mains d'une femme », me répétais-je à moi-même. Quant à moi, que pourrai-je bien faire, pour qu'il me punisse ?

À la volonté de Dieu ! voici venir notre hôtesse, chaque nuit qu'elle passe la rapetisse davantage. Et là-haut, entre l'enchevêtrement des vertes tiges, voici de nouveau la blanche robe flottante. Est-ce Vénus ou la veuve ?

Cette fois-ci c'est bien la veuve, car Mme Tartakousta fait la révérence et me cherche en son nom pour faire la lecture. Je cours à ma chambre et emporte une couple de volumes.

Trop tard me suis-je rappelé que le portrait de ma Vénus se trouvait dans l'un d'eux ; maintenant la dame blanche a recueilli mes épanchements.

Que va-t-elle en dire ?

Je l'entends rire.

Est-ce de moi qu'elle rit ?

*

* *

Pleine lune ! l'astre paraît déjà sur la cime des bas sapins qui bordent le parc, une vapeur argentée enveloppe la terrasse, les groupes d'arbres, tout le paysage, aussi loin que s'étend la vue, et se perd insensiblement dans la distance, comme une onde frémissante.

Je ne puis résister, cela m'attire et m'appelle si étrangement que je me rhabille et parcours le jardin.

Je me dirige vers la prairie, vers sa prairie, celle de ma déesse, de ma bien-aimée.

La nuit et fraîche. J'ai le frisson. L'air est lourd d'une senteur de fleurs et de bois, il embaume.

Quel calme ! quelle musique à l'entour ! Un rossignol pousse des sanglots. Les étoiles scintillent doucement d'un éclat bleu pâle. La prairie paraît unie comme un miroir, comme la couche glacée d'un étang.

Auguste et rayonnante s'élève l'image de Vénus.

Mais... qu'est-ce donc ?

Des épaules marmoréennes de la déesse descend jusqu'aux pieds une grande pelisse de sombre fourrure — je reste stupéfait et interdit

auprès d'elle, et de nouveau une crainte indescriptible de cette femme, me saisit et je cherche à prendre la fuite.

Je hâte le pas ; alors, je m'aperçois que je me suis trompé d'allée, et, comme je veux revenir latéralement par une des vertes avenues, je me trouve face à face avec Vénus, la belle femme de pierre, que dis-je ? la véritable déesse d'amour, dont le sang est chaud, dont le pouls bat, qui se dresse devant moi sur un banc de pierre. Oui, elle est devenue amoureuse de moi, comme cette statue qui, pour son auteur, s'anima ; certes la première surprise est disparue. La blanche chevelure de la déesse paraît encore de pierre et son blanc vêtement brille comme la lune — ou serait-ce l'effet du satin ? — et, de ses épaules, descend la sombre fourrure, mais ses lèvres sont déjà rouges et ses joues se colorent, et de ses yeux tombent sur moi deux rayons verts et diaboliques, et cependant elle rit.

Son rire et si étrange — hélas ! rien ne saurait le décrire — il m'enlève le souffle ; je m'enfuis de nouveau et suis, à chaque instant, obligé de m'arrêter pour reprendre haleine, et ce rire moqueur me poursuit toujours à travers les sombres allées touffues, sur la pelouse éclairée, dans le fourré, à travers lequel percent seulement de rares rayons de lune ; je ne retrouve plus le chemin, je m'égare de côté et d'autre, de froides gouttes de sueur perlent à mon front.

Enfin, je demeure planté là et me livre à un court monologue.

Ce dernier signifie : on est toujours envers soi ou très aimable ou très grossier.

Je me traite d'âne !

Ce mot exerce une grande influence, il possède presque une action magique qui me délivre et me ramène à moi-même.

En un clin d'oeil je suis devenu calme.

Joyeux, je répétais : « âne ! »

Dès lors, tout m'apparaît clair et distinct : voici la source, par ici les buissons de buis, ici la maison où maintenant je rentre lentement.

Puis — railleuse encore une fois — sous la verdure, à travers laquelle brille la lune, comme sur le mur brodé d'argent, la blanche forme, la belle femme de pierre que j'adore, que je crains, devant laquelle je fuis.

En deux enjambées je suis à la maison, reprends haleine et

réfléchis.

Eh bien ! que suis-je vraiment à présent, un petit dilettante ou un grand âne ?

*

* *

La matinée est étouffante, l'air est lourd, empli de parfums excitants. Je m'assois de nouveau sous mon berceau de chèvrefeuille et lis dans l'Odyssée l'histoire de l'enchanteresse qui changea son adorateur en bête, délicieuse image de l'amour antique !

Un doux frémissement passe dans les branches et dans les rameaux, les feuillettes de mon livre se soulèvent et un frou-frou se fait entendre sur la terrasse.

C'est un vêtement de femme.

Voici Vénus — elle est sans fourrure — non, cette fois-ci c'est la veuve, et cependant Vénus tout de même, oh ! quelle femme !

Qu'elle est bien dans son blanc et léger peignoir et comme elle lève les yeux vers moi, combien poétiques et gracieuses tout à la fois paraissent ses belles formes ! elle est d'une taille ni grande ni petite, et sa tête est plus tentante, plus piquante — dans le goût du temps des marquises françaises — que tristement belle, quoique certes ravissante ; quelle douceur, quelle gracieuse espièglerie se lisent dans tout cela ! et jusqu'à sa petite bouche ; sa peau est tellement fine qu'il est facile d'en distinguer les veines bleues, même à travers la mousseline qui recouvre ses bras et sa gorge ; comme sa chevelure rousse retombe en riches boucles — car ses cheveux sont roux, ni blonds ni dorés — et se joue sur sa nuque d'une façon diabolique, mais toujours adorable ; et maintenant ses yeux me lancent comme de verts éclairs — car ils sont bien verts ces yeux, leur douce puissance est indescriptible ; ils sont verts, mais comme des pierres précieuses, comme le sont les profonds et insondables lacs des montagnes.

Elle remarque la confusion qui me rend si impoli, car je suis resté assis et ai encore ma casquette sur la tête.

Elle sourit malicieusement.

Je me lève enfin et la salue. Elle s'approche et se met à rire aux éclats, presque comme une enfant.

Je balbutie comme un petit dilettante ou un grand âne peuvent seulement balbutier en un pareil moment.

C'est ainsi que nous faisons connaissance.

La déesse me demande mon nom et décline le sien.

Elle s'appelle Wanda Von Dunajew.

Et c'est vraiment ma Vénus.

« Mais, Madame, comment avez-vous eu cette idée ?

— Grâce à la petite image qui se trouvait dans un de vos livres.

— Je ne m'en souviens plus.

— Les étranges remarques consignées au verso...

— Pourquoi étranges ? »

Elle me regarda :

« J'ai toujours eu le désir d'apprendre à connaître quelque fantasque, pour varier mes plaisirs ; or vous me paraissez un des plus extravagants fantasques qui soient au monde.

— En ce cas, ma gracieuse dame...

De nouveau le fatal, idiotique bégaiement m'empoigna, ajoutez à cela une rougeur bien excusable chez un adolescent de seize ans, mais non chez un jeune homme comme moi de dix ans plus âgé.

« Vous avez eu peur de moi, cette nuit ?

— Réellement, sans contredit, mais ne voulez-vous pas vous asseoir ? »

Elle prit place et savoura mon angoisse, car j'avais encore plus peur d'elle maintenant, en plein jour ; sa lèvre supérieure esquissait un sourire provocant et moqueur.

« Vous voyez l'amour et avant tout la femme, commença-t-elle, comme quelque chose d'hostile, quelque chose contre quoi vous vous défendez inutilement, mais dont vous ressentez la puissance comme un doux tourment, comme une cruauté piquante.

— Vous ne partagez pas cette opinion ?

— Non », fit-elle vivement et catégoriquement, secouant la tête de façon que ses boucles s'agitèrent comme des langues de feu. « La jouissance sans douleur, la sereine sensualité des Grecs, sont pour moi un idéal que je m'efforce de réaliser dans la vie. Quant à cet amour que le christianisme, les modernes, les âmes chevaleresques prêchent à l'esprit, je n'y crois pas. Oui, regardez-moi encore une

fois, je suis bien pire qu'une hérétique, je suis une païenne. »

« Crois-tu que la déesse d'amour ait longtemps resplendi comme il lui plut jadis de le faire dans le bois sacré du mont Ida, à l'égard de son Anchise ? »

« Ces vers de l'élegie romaine de Goethe m'ont toujours beaucoup frappé.

« Dans la nature se trouve seulement cet amour des temps héroïques, "alors les dieux et les déesses aimaient". À cette époque, "l'appétit suivait le regard, la jouissance suivait l'appétit". Toute autre chose est maniérée, affectée, controuvé.

« Dans le christianisme, la croix — ce cruel emblème — a pour moi quelque chose d'effroyable ; d'abord, elle porte en elle quelque chose d'étrange, d'ennemi de la nature et de ses innocentes impulsions.

« La lutte de l'âme contre le monde sensuel est l'évangile des modernes. Je n'en veux aucune part.

— Oui, Madame, votre place était dans l'Olympe, répliquai-je, mais nous autres modernes, nous ne supportons plus l'antique pureté, tout au moins en amour ; l'idée de partager avec d'autres une femme, fut elle-même une Aspasia, nous indigne ; nous sommes jaloux comme notre Dieu. C'est ainsi que le nom de l'admirable Phryné est devenu pour nous un terme injurieux.

« Nous cherchons une pauvre et pâle jeune fille à la Holbein, qui n'appartienne qu'à nous, de préférence à une Vénus antique, si divinement belle qu'elle puisse être, mais qui aime aujourd'hui Anchise, demain Pâris, après-demain Adonis, et si la nature triomphe en nous, si nous nous livrons dans un accès enflammé de passion à une pareille femme, son joyeux attachement à la vie nous paraît du diabolisme, de la cruauté, et nous voyons dans nos délices un péché, que nous devons expier.

— C'est ainsi que vous rêvez la femme moderne, ces pauvres petites femmes hystériques qui, dans leur course de somnambule après un homme idéal rêvé n'arrivent pas à estimer l'homme le meilleur et, au milieu de leurs larmes et de leur lutte, manquent journellement à leurs devoirs chrétiens, aujourd'hui trahissant et trahies demain, toujours à nouveau recherchées et choisissant elles

même, et toujours déçues dans la recherche du bonheur. Ces femmes ne sont jamais heureuses, ne donnent jamais le bonheur et accusent la fatalité, au lieu que pour être tranquille, je veux aimer et vivre, comme Hélène et Aspasia ont vécu. La nature ne connaît aucune durabilité dans les relations de l'homme et de la femme.

— Gracieuse dame...

— Laissez-moi terminer. C'est seulement l'égoïsme de l'homme, qui, comme un trésor veut enterrer la femme. Toute tentative faite à l'aide de saintes cérémonies, de serments et de durables conventions dans ce constant échange de l'existence humaine, pour amener l'amour, constitue un désastre. Pouvez-vous nier que notre monde chrétien ne soit entré en putréfaction ?

— Mais...

— Mais voulez-vous dire que l'individu, qui s'élève contre l'organisation de la société sera expulsé, qu'il sera marqué au fer rouge, lapidé ? Fort bien, je m'en moque, mes maximes sont toutes païennes, je veux cesser mon existence. Je renonce à votre respect hypocrite, je marche en avant, pour être heureuse. Les auteurs du mariage chrétien ont eu raison sous ce rapport, de même que quand ils ont inventé l'immortalité. Je ne pense cependant pas pour cela vivre éternellement, et lorsqu'avec mon dernier souffle tout ici bas sera fini pour Wanda Von Dunajew, quel avantage retirerai-je, si mon pur esprit chante dans le chœur des anges ou si ma poussière reprend une nouvelle existence ? Mais je ne renaîtrai pas aussitôt, telle que je suis, alors à quelle considération dois-je renoncer ? Appartenir à un homme que je n'aime pas, uniquement pour cette raison qu'il m'est arrivé une fois de l'aimer ? Non, je ne renonce pas, j'aime qui me plaît et rends heureux qui m'aime. Est-ce que cela est hideux ? Non pas, c'est pour le moins bien plus beau que si je me réjouis du tourment cruel que mes charmes provoquent et me détourne vertueuse du malheureux qui se consume pour moi. Je suis jeune, riche et belle, et ainsi, comme je suis, je vis purement pour le plaisir et la jouissance. »

Tandis qu'elle parlait et que ses yeux brillaient malicieusement, j'avais saisi ses mains, sans bien savoir ce que je voulais en faire, mais, comme un véritable dilettante, je les laissai bientôt de nouveau

libres.

« Je suis ravi de votre loyauté, dis-je, et non seulement de cela... »
De nouveau mon maudit dilettantisme étranglait mes... paroles.

« Que vouliez-vous encore dire... ?

— Ce que je voulais dire ?... oui, je voulais... pardonnez-moi, ma gracieuse... je vous ai interrompue.

— Comment ça ? »

Une longue pause s'ensuivit. Elle tint une sorte de monologue, qui, traduit en mon langage, se renfermait en ce seul mot « âne ! ».

« Si vous permettez, gracieuse dame, commençai-je enfin, comment en êtes-vous arrivée... à ces idées ?

— Très simplement. Mon père était un homme fort judicieux. Dès le berceau, j'ai été entourée de sculptures antiques ; à dix ans, je lisais Gil Blas et à douze La Pucelle. Comme d'autres, dans leur enfance, parlent du Petit Poucet, de Barbe-Bleue, de Cendrillon, moi je citais couramment Vénus et Apollon, Hercule et Laocoon comme mes amis. Mon mari était une nature pure et ensoleillée ; l'incurable maladie qui sévit sur lui, peu de temps après notre mariage, ne put jamais une seule fois voiler son front d'une façon durable. La veille de sa mort, il me prit encore dans son lit ; et, pendant les longs mois, où il se tint mourant sur son fauteuil roulant, il me disait souvent en badinant : “As-tu maintenant un adorateur ?” Je rougissais de honte. « Ne me trahis pas », ajouta-t-il une fois, “je trouve cela hideux, mais cherche-toi un bel homme, ou même plusieurs. Tu es une brave femme, mais de plus encore la moitié d'une enfant, il te faut un jouet.”

« Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'aussi longtemps qu'il vécut, je n'eus aucun adorateur, mais il suffit, il a fait de moi ce que je suis : une Grecque.

— Une déesse », interrompis-je.

Elle sourit.

« Laquelle, par hasard ?

— Vénus. »

Elle menaçait du doigt et fronça les sourcils.

« Enfin, même une “Vénus à la fourrure” ; attendez un peu ; j'ai une grande, grande pelisse, dans laquelle je puis entièrement vous

couvrir ; je veux vous y prendre comme dans un filet.

— Croyez-vous aussi, dis-je vivement — car il me vint à l'esprit, ce que je pris pour une très bonne pensée, bien qu'elle fût triviale et absurde — croyez-vous que vos idées puissent s'exécuter à notre époque, que Vénus ose impunément promener sa beauté et sa pureté sans voile en chemins de fer et en télégraphes ?

— Non voilée, certainement pas, mais en fourrure si, cria-t-elle en riant, voulez-vous voir la mienne ?

— Et ensuite ?

— Quoi ensuite ?

— Des hommes beaux, purs et heureux, comme l'étaient les Grecs, ne sont encore possibles que s'ils ont des esclaves qui font pour eux la besogne peu poétique de la vie journalière et, avant tout, travaillent pour eux.

— Incontestablement, reprit-elle malicieusement, mais avant tout, il faut à une déesse olympienne, comme moi, toute une armée d'esclaves. Ainsi, méfiez-vous de moi.

— Pourquoi ? »

Je fus effrayé moi-même de la hardiesse avec laquelle j'avais introduit ce « pourquoi » ; cependant, elle ne s'en effraya pas, elle entr'ouvrit quelque peu les lèvres, de façon à laisser voir ses petites dents blanches, et dit d'un ton léger comme une chose sans importance :

« Voulez-vous être mon esclave ?

— En amour, il n'y a pas de juxtaposition, répliquai-je avec une solennelle sincérité, donc dès que j'ai l'option de commander ou d'être sous le joug, il me paraît très irritant d'être l'esclave d'une belle femme. Mais où trouverai-je la femme, qui, sans exercer son influence à l'aide de mesquines querelles, s'entend à dominer absolument, mais tranquillement et tout en gardant conscience d'elle-même ?

— Cependant... cependant, cela ne serait pas difficile.

— Vous croyez ?

— Moi... par exemple — elle rit et se redressa en arrière —, j'ai les dispositions d'une despote... je possède aussi la pelisse indispensable ; mais, cette nuit, vous avez bien sincèrement eu peur

de moi ?

— En toute sincérité.

— Et maintenant ?

— Maintenant... maintenant, j'ai très sincèrement peur de vous. »

*

* *

Nous sommes jour après jour ensemble, Vénus et moi ; complètement ensemble, nous déjeunons dans mon bosquet et prenons le thé dans son petit salon, et j'ai l'occasion de déployer mes petits, mes très petits talents. Dans quel but m'étais-je instruit dans toutes les branches des connaissances humaines, me suis-je essayé dans tous les arts, alors que je n'étais pas en possession d'une charmante petite femme !

Mais cette femme n'est nullement si petite et m'en impose d'une façon prodigieuse. Aujourd'hui j'ai dessiné son portrait et j'ai sérieusement et fort nettement compris combien peu notre toilette moderne est faite pour cette tête de camée. Elle a peu de choses de romain, mais beaucoup de grec dans les traits.

Tantôt je prends plaisir à la peindre en Psyché, tantôt en Astarté ; je donne toujours à ses yeux une expression exaltée ou semi-langoureuse de volupté éteinte, mais elle tient absolument à ce que ce soit un portrait.

Maintenant, je veux lui donner une pelisse.

Hélas ! comment puis-je me demander pour qui est faite une pelisse princière, si ce n'est pour elle ?

*

* *

J'étais, hier soir, avec elle, et lui lus les *Élégies romaines*. Je jetai bientôt le livre loin de moi et me mis à faire quelques réflexions. Elles parurent lui plaire ; bien plus, elle était suspendue à mes lèvres et son sein palpita.

Où me suis-je trompé ?

La pluie frappait mélancoliquement aux vitres, dans l'âtre le feu rappelait l'hiver, il me rappelait tellement bien ma patrie que j'oubliai momentanément tout respect pour la belle dame et lui baisai la main, et elle se laissa faire.

Alors, je m'assis à ses pieds et me mis à lui lire un petit poème que j'avais écrit pour elle.

Vénus à la fourrure.

Pose le pied sur ton esclave,
Femme mythologique, diaboliquement charmante ;
Sur les myrtes et les agaves.
Étends ton corps de marbre.

Oui, eh bien ! cette fois, je suis vraiment revenu à la première strophe ; mais ce soir, sur son ordre, je lui ai remis le poème, et n'en ai aucune copie, et aujourd'hui, où je l'extrais de mon journal, seule cette première strophe me vient à l'esprit.

*

* *

J'ai une curieuse sensation. Je ne crois pas être amoureux de Wanda. Du moins, à notre première entrevue, n'ai-je ressenti aucune passion à la vue de ses jolis yeux brûlants. Mais j'éprouve combien sa beauté extraordinaire, vraiment divine, me tend de magnifiques embûches. Ce n'est pas non plus une attraction du cœur qui naît en moi, c'est une sujétion physique, lente, mais par cela même complète.

Je souffre davantage de jour en jour ; elle ne fait qu'en rire.

*

* *

Aujourd'hui elle me dit tout à coup, sans aucune raison : « Vous m'intéressez. La plupart des hommes sont si vulgaires, sans enthousiasme, sans poésie ; vous possédez au contraire une certaine profondeur et une certaine exaltation, par-dessus tout une gravité, qui me fait du bien. Je pourrais vous prendre en affection. »

*

* *

Après une courte, mais violente pluie d'orage, nous allons visiter ensemble la prairie et la statue de Vénus. La terre tout autour exhale des vapeurs, les nuages montent vers le ciel comme la fumée d'un sacrifice, les restes d'un arc-en-ciel planent dans l'air, les arbres

dégouttent encore, mais les moineaux et les pinsons sautent déjà de branche en branche et gazouillent bruyamment, comme s'ils se réjouissaient de quelque grand événement, et tout est rempli d'une fraîche senteur. Nous ne pouvons avancer sur la prairie, car elle est encore toute trempée et paraît toute resplendissante de soleil, comme un petit étang, sur le miroir mobile duquel s'élève la déesse d'amour ; autour de sa tête, dans un essaim de moucherons qui, au milieu des rayons solaires, s'élève autour d'elle comme une auréole.

Wanda se réjouit de ce charmant coup d'œil, et les bancs de l'allée étant encore mouillés, s'appuie sur mon bras pour se reposer ; une douce lassitude s'étend sur tout son être, ses yeux sont mi-clos, son haleine effleure ma joue.

Je lui saisis la main et ne sachant vraiment pas si cela lui plaît, je lui demande :

« Pourriez-vous m'aimer ?

— Pourquoi pas ? » reprend-elle, tout en laissant reposer un instant sur moi son calme regard ensoleillé.

Un moment après, je m'agenouille devant elle et presse mon visage enflammé sur la mousseline parfumée de sa robe.

« Mais Séverine, cela est fort inconvenant ! » crie-t-il .

Néanmoins, je saisis son petit pied et y colle mes lèvres.

« Vous devenez de plus en plus inconvenant ! » s'écrie-t-elle ; elle se dégage et s'enfuit à pas précipités vers la maison, tandis que sa délicieuse pantoufle demeure entre mes mains.

Serait-ce un présage ?

*

* *

De toute la journée je ne me risquai pas dans son voisinage. Vers le soir, j'étais assis dans mon bosquet et aperçus tout à coup sa piquante petite tête rousse à travers les vertes plantes grimpantes de son balcon.

« Pourquoi ne venez-vous pas ? » s'écria-t-elle d'en haut, impatientée.

J'escaladai le perron ; arrivé tout en haut, je perdis de nouveau courage et frappai timidement. Elle ne dit pas : « entrez », mais ouvrit et vint sur le seuil.

« Où est ma pantoufle ?

— Elle est... j'ai... je veux... balbutiai-je.

— Allez la chercher, puis nous prendrons le thé ensemble et nous jaserons. »

Comme je revenais, elle était occupée à faire le thé. Je posai la pantoufle solennellement sur la table et me tins dans un coin, comme un enfant qui attend sa correction.

Je remarquai que son front était un peu plissé et que sa bouche avait une expression tant soit peu sévère, impérieuse, qui me ravit.

Elle se mit encore une fois à éclater de rire.

« Ainsi... vous êtes vraiment amoureux... de moi ?

— Oui, et j'en souffre plus que vous ne le soupçonnez.

— Vous souffrez ? » Et elle rit de nouveau.

J'étais révolté, confus, anéanti, mais bien inutilement.

« Qu'y a-t-il ? Poursuivit-elle, je suis bonne envers vous, toute de coeur. » Elle me donna la main et m'examina amicalement.

« Et vous voulez devenir ma femme ? »

Wanda me regarda — oui, de quel œil elle me considéra ! — Elle me parut surtout stupéfaite et aussi un peu railleuse.

« D'où vous vient maintenant autant d'audace ? fit-elle .

— Audace ?

— Certes oui, une audace sans égale, de prendre femme, et particulièrement moi ! » Elle leva en l'air la pantoufle. « Vous êtes-vous si vite familiarisé avec ça ? Mais plaisanterie à part. Voulez-vous vraiment m'épouser ?

— Oui.

— Alors Séverine, c'est une histoire sincère. Je crois que je vous suis chère, comme vous-même me l'êtes, et ce qui est mieux encore, nous nous intéressons l'un à l'autre ; il n'y a actuellement aucun danger que nous nous ennuyions, mais vous le savez, je suis une femme frivole, et par cela même je prends le mariage fort au sérieux, et si j'assume des devoirs, je veux aussi pouvoir les remplir. Mais je crains — non — que cela ne vous porte malheur.

— Je vous prie, soyez loyale envers moi, repris-je.

— Je vous ai loyalement parlé. Je ne crois pas pouvoir aimer un homme plus longtemps... que... » elle inclina sa petite tête de côté

d'un air découragé et réfléchit.

« Qu'un an ?

— À quoi pensez-vous ?... Un mois peut-être.

— Non pas moi ?

— Vous..., deux mois peut-être.

— Deux mois ! m'écriai-je.

— Deux mois, c'est fort long.

— Madame, c'est là un mot digne de l'antique.

— Vous voyez bien, vous ne supportez pas la vérité. »

Wanda traversa la chambre, puis s'appuya de nouveau contre la cheminée et me regarda, tout en posant son bras sur le marbre.

« Que voulez-vous que je fasse de vous ? reprit-elle .

— Ce que vous voudrez, répliquai-je avec résignation, ce qui vous fera plaisir ?

— Que vous êtes inconséquent ! s'écria-t-elle ; d'abord, vous me voulez pour femme, puis vous vous offrez à moi comme un jouet.

— Wanda, je vous aime !

— Nous voici encore au point où nous avons commencé. Vous m'aimez et me voulez pour femme, mais je ne veux contracter aucun nouveau mariage, parce que je doute que mes sentiments et les vôtres puissent être durables.

— Mais si j'en veux courir le risque avec vous ? repris-je .

— Alors, il s'agit encore de savoir si moi-même j'entends courir ce risque avec vous, fit-elle tranquillement ; je puis fort bien songer à appartenir pour la vie à un homme, mais ce dernier doit être un homme complet, un homme qui m'en impose, qui me subjugue par la force de son caractère, comprenez-vous ? et cet homme — je connais cela — deviendra, dès qu'il sera épris, faible, souple, ridicule ; se livrera aux mains de la femme, se mettra à genoux devant elle, tandis que moi je ne pourrais aimer d'une façon durable que l'homme devant qui je me mettrais à genoux. Cependant, vous m'êtes devenu si cher, que je veux en faire l'essai avec vous. »

Je tombai à ses pieds.

« Mon Dieu ! vous voilà déjà sur les genoux, dit-elle d'un ton railleur, vous commencez bien ! » et, comme je m'étais de nouveau relevé, elle ajouta : « Je vous donne un an pour me conquérir, me

convaincre que nous pouvons nous entendre l'un l'autre et vivre ensemble. Réussissez, alors je serai votre femme et une femme, Séverine, qui remplira ses devoirs strictement et consciencieusement ; pendant cette année nous vivrons comme si nous étions mariés. »

Le sang me monta à la tête.

Ses joues s'embrasèrent tout d'un coup.

« Nous vivrons ensemble, ajouta-t-elle ; nous partagerons toutes nos habitudes, pour voir si nous pouvons nous retrouver l'un en l'autre. Je vous accorde tous les droits d'un époux, d'un adorateur, d'un Ami. Êtes-vous satisfait ?

— Je dois l'être.

— Vous ne devez pas.

— Mais je veux.

— À merveille. C'est ainsi que parle un homme. Alors, prenez ma main. »

*

* *

Depuis dix jours, je ne passe pas une heure sans elle, excepté les nuits. Je brûle constamment du désir de contempler ses yeux, de tenir ses mains dans les miennes, d'écouter ses paroles, de lui tenir compagnie en tout temps et en tous lieux.

Mon amour me fait l'effet d'un gouffre, d'un abîme sans fond, dans lequel je m'enfonce toujours davantage, d'où je ne puis déjà plus maintenant me tirer.

Nous nous sommes couchés aujourd'hui à minuit aux pieds de la statue de Vénus dans la prairie, j'ai cueilli des fleurs que j'ai mises sur ses genoux et dont elle a tressé des couronnes, avec lesquelles nous avons orné notre déesse.

Soudain Wanda me parut si troublante que, sur-le-champ, les flammes de ma passion envahirent tout mon être. Incapable de me maîtriser plus longtemps, je l'entourai de mes bras et me suspendis à ses lèvres. Quant à elle, elle me pressa sur son sein palpitant.

« Êtes-vous fâchée ? demandai-je alors.

— Je ne serai jamais fâchée de ce qui est naturel, répondit-elle, mais je crains que vous ne souffriez.

— Oh ! je souffre effroyablement.

— Pauvre ami ! — elle m'écarta du front les cheveux en désordre — mais j'espère que je n'y suis pour rien.

— Non pas, répondis-je, et cependant mon amour pour vous et devenu une sorte de démence. La pensée que je puis vous perdre, ou que vous soyez peut-être réellement perdue pour moi, me torture nuit et jour.

— Mais vous ne me possédez nullement », dit Wanda, et elle me regarda de nouveau avec des yeux langoureux, humides, dévorés de passion, qui déjà une fois m'avaient ravi, puis elle se leva et plaça de ses petites mains diaphanes une couronne d'anémones bleues sur la blanche tête bouclée de Vénus.

Presque sans le vouloir j'enlaçai son corps de mon bras.

« Je ne puis plus exister sans toi, ma belle femme, fis-je ; crois-moi, cette fois-ci, ce n'est pas là une vraie phrase, une pure fantaisie ; je sens au plus profond de mon cœur combien ma vie est étroitement liée à la tienne ; si tu te sépares de moi, j'en mourrai, j'irai sous terre.

— Mais cela ne sera pas du tout nécessaire, puisque je t'aime, cher homme — elle me prit par le menton — pauvre fou !

— Mais tu ne veux être à moi que sous conditions, tandis que je t'appartiens sans condition.

— Cela n'est pas bien, Séverine, répondit-elle, presque consternée ; alors, vous ne me connaissez pas encore, ne voulez-vous pas apprendre à me connaître tout à fait ? Je suis bonne, quand on me traite sincèrement et raisonnablement, mais si on se livre trop à moi, je deviens arrogante.

— Soyez-le donc, soyez arrogante, soyez despote, criai-je complètement exalté ; seulement soyez à moi, soyez mienne à jamais ! »

Je me jetai à ses pieds et étreignis ses genoux.

« Cela finira mal, mon ami, dit-elle sévèrement, sans s'exciter.

— Oh ! que cela puisse même ne jamais finir », m'écriai-je hors de moi, fou d'amour, « la mort seule peut nous séparer. Si tu ne veux pas être à moi, toute à moi et à tout jamais, je veux être ton esclave, te servir, tout supporter de toi, mais ne me repousse pas.

— Calmez-vous donc, dit-elle, courbez-vous devant moi et

embrassez-moi sur le front. Je vous suis certes dévouée de coeur, mais ceci n'est pas le moyen de me conquérir et de me conserver.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne veux jamais vous perdre, m'écriai-je ; cela je ne le veux pas, cette idée-là me...

— Relevez-vous donc. »

J'obéis.

« Vous êtes vraiment un homme bizarre, ajouta Wanda, vous voulez alors me posséder à ce prix ?

— Oui, à tout prix.

— Mais quelle valeur aurait ma possession pour vous... » Elle réfléchit, ses yeux prirent une expression inquiète et méfiante, « si je ne vous aimais plus, si je voulais appartenir à un autre ? »

Cela me renversa. Je la considérai : son attitude était ferme et consciente d'elle-même et ses yeux me regardaient froidement.

« Voyez-vous, continua-t-elle, cette pensée vous fait peur. »

Un sourire bienveillant illumina tout à coup son visage.

« Oui, cela me fait horreur de me figurer qu'une femme que j'aime, qui a répondu à mon amour, se donne à un autre sans aucune pitié pour moi ; mais il me reste encore une alternative. Si j'aime cette femme, je l'aime follement, je lui tournerai fièrement le dos et mon énergie me mènera à la tombe : je me logerai une balle dans la tête. J'ai deux idéals de la femme. Ne saurais-je rencontrer une femme qui, fidèle et bienveillante, partage mon brillant et généreux sort, puisque maintenant celle qui le partage ne le fait que mollement ou timidement ! Alors, je préfère tomber aux mains d'une femme sans vertu, inconstante et sans pitié. Une telle femme dans son immense égoïsme est encore un idéal. Ne puis-je encore pleinement et entièrement jouir du bonheur de l'amour ?... Alors, il me faut épuiser jusqu'au bout la coupe des souffrances et des tortures ; alors, il me faut être maltraité et trahi par la femme que j'aime, et le plus cruellement, mieux cela sera. C'est une vraie jouissance !

— Rêvez-vous ? cria Wanda.

— Je vous aime tellement de toute mon âme, ajoutai-je, de tout mon cœur, que votre voisinage, votre atmosphère me sont indispensables, si je dois vivre encore. Choisissez donc entre mes idéaux. Faites de moi ce que vous voudrez : votre mari ou votre

esclave.

— Fort bien », fit Wanda, fronçant ses petits, mais énergiques sourcils, « je trouve fort amusant de tenir tellement en sujétion un homme qui m'intéresse, qui m'aime ; du moins, il ne me manquera pas de divertissement. Vous avez été bien imprévoyant de me laisser le choix. Je choisis donc, je veux que vous soyez mon esclave, je veux faire de vous mon jouet !

— Oh ! Faites de moi ce jouet, m'écriai-je, moitié épouvanté, moitié en colère, si une union peut être fondée sur la concordance des idées, par contre les plus grandes passions proviennent des contrastes. Nous sommes de tels contrastes, se dressant hostilement l'un contre l'autre ; c'est pourquoi, s'il me faut partager cet amour, il m'est odieux, il me fait peur. Étant donné cet état de choses, je ne puis être que l'enclume ou le marteau. Je veux être l'enclume. Je ne puis être heureux hors de vue de l'objet aimé. Je pourrais aimer une femme, mais ne le pourrais seulement que si elle m'est cruelle.

— Mais, Séverine, reprit Wanda presque courroucée, me croyez-vous capable de maltraiter un homme qui m'aime comme vous m'aimez et que j'aime moi-même ?

— Pourquoi pas, puisque c'est précisément pour cela que je vous adore tant ? On ne peut aimer que ce qui est au-dessus de soi ; une femme qui nous écrase par sa beauté, son tempérament, son esprit, sa force de volonté ; qui se montre une despote vis-à-vis de nous !

— Ainsi, ce qui fait fuir les autres, vous le recherchez !

— Parfaitement ! C'est même ce qui constitue mon originalité.

— Vos passions n'offrent rien d'original ou de bizarre ; car à qui ne plaît pas une belle fourrure ? Et celui à qui elle plaît sait et ressent quels proches parents sont la volupté et la cruauté.

— Mais, chez moi, tout ceci et arrivé à l'apogée, répondis-je.

— Cela veut dire que la raison a peu de prise sur vous et que vous êtes une nature molle et sensuelle, pleine de laisser-aller.

— Les martyrs, selon vous, étaient aussi des hommes d'une nature molle et sensuelle.

— Les martyrs ?

— Au contraire, car c'étaient des hommes dénués de sensualité, éprouvant du plaisir dans les souffrances, et qui recherchaient

d'effroyables tortures, la mort même, comme d'autres recherchent la joie ; or, je suis de ces hommes, Madame, de ces hommes dénués de sensualité.

— Prenez donc bien garde de ne pas être également, pour cette raison, un martyr de l'amour... le martyr d'une femme. »

*

* *

Au cours d'une tiède nuit d'été parfumée, nous sommes assis sur le petit balcon de Wanda ; un double toit s'élève au dessus de nos têtes : la verte frondaison des plantes grimpantes et les innombrables étoiles qui parsemaient le ciel. Au fond du parc se fait entendre le lent et lamentablement amoureux appel d'un chat, tandis qu'assis aux pieds de ma déesse, je l'entretiens de ma jeunesse.

« Et alors vous étiez déjà marqué au coin de toutes ces originalités ? demanda Wanda.

— Certainement, j'étais ainsi du plus longtemps que je me souviens ; même au berceau, m'a raconté ma mère, j'étais bizarre : je refusai le sein de ma plantureuse et saine nourrice, et l'on dut me nourrir de lait de chèvre. Tout petit garçon, j'éprouvais pour les femmes une frayeur inexprimable qu'expliquait précisément l'impatient intérêt qu'elles m'inspiraient... La voûte grise, la demi-obscurité d'une église, alarmaient mon âme, et une angoisse solennelle s'emparait de mon être devant les autels resplendissants de lumières et les saintes images. En revanche, je me glissais furtivement comme pour jouir d'une sorte de plaisir défendu auprès d'une Vénus de plâtre qui se trouvait dans la petite bibliothèque de mon père, devant laquelle je m'agenouillais et à laquelle j'adressais les prières que l'on m'avait enseignées : Notre Père, Je vous salue Marie et le Credo.

« Une fois, je quittai mon lit pour la retrouver, le croissant de la lune m'éclairait et enveloppait la déesse d'une froide lumière bleu pâle. Je me jetai de nouveau devant elle et embrassai ses pieds glacés, comme je l'avais vu faire à nos paysans, quand ils embrassaient les pieds du Sauveur mort.

« Un désir ardent et invincible s'empara de moi.

« Je me hissai et étreignis son beau corps glacé et embrassai ses

froides lèvres et je songeai que la déesse se tenait devant ma couche et que son bras levé me menaçait.

« On m'envoya de fort bonne heure à l'école et je ne tardai pas à entrer au collège où je m'adonnai passionnément à tout ce qui promettait de me fournir des explications sur le monde antique.

« Je fus bientôt plus familier avec les dieux de la Grèce qu'avec la religion de Jésus, avec Pâris je donnai à Vénus la pomme fatale, je vis Troie brûler et suivis Ulysse dans sa course vagabonde. Les images de tout ce qui est beau s'imprimaient profondément dans mon âme, et, à un âge où les autres garçons se conduisent grossièrement et improprement, je témoignais de l'horreur pour tout ce qui est bas, vulgaire et laid.

« L'amour de la femme paraît quelque chose de tout particulièrement bas et laid à un jeune homme, si la femme se montre tout d'abord à lui dans sa pleine trivialité. J'évitais donc tout contact avec le beau sexe ; en somme, j'étais idéaliste jusqu'à la démence.

« Ma mère avait une ravissante femme de chambre, jeune, jolie et de formes plantureuses ; j'avais alors environ treize ans. Un certain matin, j'étudiais Tacite et m'extasiais au sujet des vertus des anciens Germains ; la petite nettoyait près de moi ; tout à coup, elle s'arrêta net, se pencha vers moi, le balai à la main, et deux fraîches, superbes lèvres touchèrent les miennes. Le baiser de l'amoureuse petite chatte fit tressaillir tout mon être, mais je tins mon Germania comme un bouclier contre la séductrice et m'en allai, quittait la chambre. »

Wanda éclata de rire.

« Vous êtes en effet un homme rare : pour trouver votre semblable, il faudrait aller loin.

— Une autre scène de cette époque m'est restée présente à l'esprit d'une façon inoubliable, racontai-je de nouveau ; la comtesse Sobol, une de mes tantes éloignées, vint en visite chez mes parents : c'était une belle et majestueuse femme au rire séduisant ; mais je la détestais, car elle passait dans la famille pour une Messaline, et me traitait aussi insolemment, méchamment et maladroitement qu'il lui était possible.

« Un jour, mes parents étaient allés au chef-lieu. Ma tante résolut de profiter de leur absence pour exécuter la sentence qu'elle avait

passée sur moi. Inopinément, vêtue de sa kazabaïka [Petite jaquette de velours de couleur garnie de fourrure, en usage chez les femmes slaves.] doublée de fourrure, elle entra, suivie de la cuisinière, de la fille de cuisine et de la petite chatte que j'avais dédaignée. Sans rien demander, elles me saisirent et, en dépit de ma violente résistance, m'attachèrent les pieds et les mains, puis, avec un mauvais rire, ma tante releva ses manches et se mit à me fouetter avec une grosse baguette, et elle frappa si fort que le sang coula et qu'à la fin, malgré mon courage, je criai, pleurai et demandai grâce. Là-dessus elle me fit délier, mais je dus m'agenouiller devant elle pour la remercier de la correction et lui baiser la main.

« Voyez-vous, maintenant, le fou dépourvu de sensations ? Sous la baguette de la belle et lascive femme, qui, dans sa jaquette de fourrure, m'apparaissait comme une reine courroucée, pour la première fois la sensation de la femme s'éveilla en moi, et ma tante me parut, dès ce moment, la femme la plus attrayante que Dieu ait jamais mise sur terre.

« Mon austérité à la Caton, mon horreur de la femme, avaient fait place à un sentiment du beau poussé au plus haut degré ; ma sensualité devenait maintenant dans mon imagination une culture artistique, et je me jurai de ne pas prodiguer ces émotions sacrées envers un être vulgaire, mais de les réserver pour une femme idéale, ou peut-être pour la déesse d'amour elle-même.

« J'entrai fort jeune à l'université, laquelle se trouvait précisément dans la ville principale où résidait ma tante. Ma chambre ressemblait alors à celle du docteur Faust. Tout y était pêle-mêle et confus, de hautes armoires bourrées de livres que j'avais achetés pour un prix dérisoire chez un bouquiniste de la Cervanica [Quartier de Lemberg habité par les juifs.], des sphères, des atlas, des fioles, des cartes célestes, des squelettes d'animaux, des têtes de mort, des bustes de personnages célèbres. Derrière le grand poêle vert aurait pu se détacher la silhouette de Méphistophélès en étudiant errant.

« J'étudiais tout ensemble, sans système, sans choix la chimie, l'alchimie, l'histoire, l'astronomie, la philosophie, la science du droit, l'anatomie et la littérature ; je lisais Homère, Virgile, Schiller, Goethe, Shakespeare, Cervantès, Voltaire, Molière, le Coran, le

Cosmos, les Mémoires de Casanova. Je devenais chaque jour plus confus, plus fantasque et plus ultra-sensualiste. Et toujours j'avais une belle femme idéale en tête, qui, de temps en temps m'apparaissait comme une vision couchée sur des roses, entourée d'amours, entre mes reliures de cuir et mes ossements ; tantôt en toilette olympienne, avec le visage éblouissant de blancheur de la Vénus en plâtre, tantôt avec les luxuriantes nattes brunes, les yeux bleus rieurs et la kazabaïka de velours rouge bordé d'hermine de ma belle tante.

« Un matin, que la déesse m'était apparue dans la pleine et souriante séduction de ses charmes sur le nuage doré de mon imagination, je me rendis chez la comtesse Sobol, qui me reçut amicalement, voire cordialement et me donna, comme un gage de bienvenue, un baiser qui bouleversa mes sens. Elle avait maintenant tout près de quarante ans, mais, comme la plupart des femmes fortement constituées, était encore fort désirable. Elle portait constamment une jaquette garnie de fourrure ; cette fois-ci, le vêtement était en velours vert garni de martre, mais rien ne lui restait plus de cette rigueur qui jadis m'avait enthousiasmé.

« Au contraire, elle se montra si peu cruelle à mon égard que, sans beaucoup de cérémonies, elle m'accorda la permission de... l'adorer.

« Elle se rendit bientôt compte de ma niaiserie ultra-sensualiste, et cela lui fit plaisir de me rendre heureux. Quant à moi, j'étais ravi comme un jeune dieu. Quelle jouissance, pour moi, lorsqu'agenouillé devant elle j'osai baiser ces mêmes mains qui jadis m'avaient châtié ! Ah ! quelles mains merveilleuses ! Si bien faites, si fines, en même temps si dodues et si blanches, et quelles délicieuses petites fossettes ! J'étais vraiment épris de ces mains. Je m'amusais avec elles, les enfonçais et les sortais de la sombre fourrure ; je les tenais contre la flamme et ne pouvais me rassasier de les voir. »

Wanda considéra involontairement ses mains, je le remarquai et ne pus m'empêcher de rire.

« Vous voyez par là combien, à cette époque, l'ultra-sensualisme prédominait chez moi, puisque, chez ma tante, j'étais épris des cruels coups de verge que j'en avais reçus, comme je le fus, deux ans plus tard, des rôles d'une jeune actrice à qui je faisais la cour. Je me suis

également pris de passion pour une dame fort respectable, qui jouait à la vertu inabordable, pour me trahir finalement avec un riche Juif. Voyez-vous donc que je serais trompé, vendu par une femme, qui feindrait les principes les plus austères, les sentiments les plus idéalistes ; c'est pourquoi je hais tellement ces sortes de vertus poétiques, sentimentales ; donnez-moi une femme assez honorable pour me dire : Je suis une Pompadour, une Lucrece Borgia, et je l'adorerai. »

Wanda se leva et ouvrit la fenêtre.

« Vous avez une singulière façon d'échauffer l'imagination, d'exciter tous les nerfs de quelqu'un, de faire battre le pouls toujours plus fort. Vous entourez le vice d'une auréole, quand il lui arrive d'être respectable. Votre idéal est une courtisane effrontément géniale ; oh ! vous êtes pour moi l'homme à corrompre une femme jusqu'aux moelles ! »

*

* *

Au milieu de la nuit, on frappa à ma fenêtre ; je me levai, ouvris et aussitôt tressaillis d'effroi. Dehors se tenait Vénus à la fourrure, presque comme elle m'était apparue la première fois.

« Vous m'avez agitée avec vos histoires, j'ai roulé sur mon lit et ne puis dormir, dit-elle, venez me tenir compagnie.

— Tout de suite. »

Comme j'entrai, Wanda était accroupie devant la cheminée, dans laquelle elle avait allumé une petite flambée.

« L'automne s'annonce, commença-t-elle, les nuits sont absolument fraîches. Je crains de vous déplaire, mais je ne puis enlever ma fourrure avant que la pièce soit suffisamment chaude.

— Vous, me déplaire. Friponne ! Vous savez bien... »

Je jetai mon bras autour d'elle et l'embrassai.

« Sans doute, je sais, mais d'où vous vient cette prédilection pour la fourrure ?

— C'est inné chez moi, répondis-je ; déjà, étant enfant, je faisais montre de cette prédilection. Du reste, la fourrure exerce une action excitante sur toutes les natures nerveuses, et cette action s'exerce même en général comme les lois physiques. C'est une attraction

physique, du moins aussi bizarre qu'elle et excitante. En ces tout derniers temps, la science a découvert une certaine parenté entre l'électricité et la chaleur, et l'action que chacune exerce sur l'organisme humain se rapproche de l'autre. La zone torride engendre des hommes passionnés, une chaude atmosphère l'exaltation. Il en va exactement de même pour l'électricité.

« La compagnie des chats exerce des effets bienfaisants et qui tiennent du sortilège sur les natures excitables, et il n'est pas étonnant que ces charmantes créatures, ces jolies batteries vivantes d'électricité soient devenues les favorites de Mohamed, du cardinal Richelieu, de Crébillon, de Rousseau, de Wieland, etc.

— Une femme qui porte une fourrure, s'écria Wanda, n'est pas non plus autre chose qu'un gros chat, une très forte batterie électrique !

— Certainement, répondis-je, et c'est ainsi que je m'explique aussi la signification symbolique qui de la fourrure a fait l'attribution de la puissance et de la beauté. C'est dans cet esprit qu'aux premiers âges du monde, les monarques l'adoptèrent et qu'une tyrannique noblesse eut la prétention de la réserver, au moyen d'ordonnances somptuaires, comme son privilège exclusif, de même que les grands peintres en firent le symbole des reines de la beauté. C'est ainsi que nous voyons Raphaël pour les formes divines de la Fornarine, et le Titien pour le corps rosé de sa bien-aimée, ne pas trouver de cadre plus précieux qu'une sombre fourrure.

— Je vous remercie de cette dissertation érotique, dit Wanda, mais vous ne m'avez pas tout dit, vous ajoutez encore quelque autre sens tout particulier à la fourrure.

— Sans doute, m'écriai-je, je vous ai déjà dit et répété que la douleur possède pour moi un charme rare ; que rien autant que la tyrannie, la cruauté, et avant tout l'infidélité d'une belle femme, n'est à même d'allumer ma passion. Et je puis m'imaginer cette femme, cet étrange idéal d'une hideuse esthétique, cette âme d'un Néron dans le corps d'une Phryné.

— Je comprends, répliqua Wanda, cela donne à une femme quelque chose d'impérieux, d'imposant.

— Ce n'est pas tout, continuai-je ; vous savez que je suis un

« ultra-sensualite », que chez moi toute conception procède davantage de l'imagination et se nourrit de chimères. De bonne heure, j'ai été développé et surexcité dans ce sens, alors que, vers dix ans environ, on me mit en mains la Vie des Martyrs ; je me rappelle que je lisais avec une horreur, qui constituait pour moi un véritable ravissement, comment ils languissaient en prison, étaient étendus sur le gril, percés de flèches, bouillis dans la poix, livrés aux bêtes, mis en croix, et enduraient les plus grandes atrocités avec une sorte de joie. Souffrir, supporter de cruelles tortures, me parut désormais une espèce de jouissance, et tout particulièrement si ces tortures étaient infligées par l'intermédiaire d'une jolie femme, et c'est particulièrement ainsi que de tout temps, pour moi, toute poésie et toute infamie sont concentrées dans la femme. Je lui ai voué un culte.

« Je voyais dans la sensualité quelque chose de sacré, voire la seule chose sacrée ; dans la femme et dans sa beauté, quelque chose de divin ; en elle le problème le plus important de l'existence : la propagation de l'espèce et avant tout sa vocation ; je voyais dans la femme la personnification de la nature, l'Isis, et dans l'homme son prêtre, son esclave, et je voyais la femme cruelle envers lui comme la nature, qui éloigne de soi ce qui lui a servi aussitôt qu'elle n'en a plus besoin, tandis que pour l'homme les mauvais traitements, la mort même infligée par la femme, deviennent encore de vraies délices.

« J'enviais le roi Gunther, que la fâcheuse Brunehilde attachait pendant sa nuit de nocce ; le pauvre troubadour, que sa gaie dame faisait coudre dans une peau de loup, pour le poursuivre comme un fauve ; j'enviais le chevalier Etiard que l'audacieuse amazone Scharka fit prisonnier par ruse dans le bois près de Prague, entraîna dans le manoir Divin, et, après qu'elle eut passé quelque temps avec lui, le fit attacher sur la roue.

— Affreux ! s'écria Wanda, je vous souhaiterais de tomber aux mains d'une femme de cette race sauvage, et revêtu d'une peau de loup, d'être livré à la dent des chiens ou jeté sur la roue, pour vous alors toute poésie disparaîtrait.

— Vous croyez ? moi, je ne crois pas.

— Vous n'êtes vraiment pas dans votre bon sens.

— Cela se peut. Mais, écoutez-moi ; je lus désormais avec une véritable avidité des histoires, dans lesquelles les plus épouvantables cruautés étaient dépeintes, et regardai avec un attrait tout spécial les images et les gravures qui les représentaient, et je voyais tous les tyrans sanguinaires qui sur un trône s'assirent, les inquisiteurs qui infligèrent la question aux hérétiques, les firent brûler vifs, égorger, toutes ces femmes que l'histoire du monde nous montre avoir été dépravées, belles et despotiques, telles que Libussa, Lucrece Borgia, Agnès de Hongrie, la reine Margot, Isabeau, la sultane Roxelane, les tzarines russes du siècle passé, tous vêtus de fourrures ou de robes garnies d'hermine.

— Ainsi, une fourrure éveille toujours vos étranges visions ! » s'écria Wanda, et elle commença de nouveau à se draper coquettement dans son superbe manteau de fourrure, de sorte que la pelisse de zibeline aux sombres reflets dessinait à ravir son buste et ses bras. « Eh bien ! dans quel état vous trouvez-vous maintenant, vous sentez-vous déjà à moitié rompu ? »

Ses yeux verts et pénétrants s'arrêtèrent sur moi avec une étrange et douce complaisance, alors que, transporté de passion, je me prosternai devant elle et jetai mes bras autour d'elle.

« Oui, vous avez réveillé chez moi, m'écriai-je, mes fantaisies favorites, depuis longtemps endormies.

— Et que sont-elles ? » Elle posa la main sur ma nuque. »

Sous cette chaude petite main, sous ce regard qui me scrutait tendrement à travers les paupières mi-closes, une douce ivresse s'empara de moi.

« Être l'esclave d'une femme, d'une belle femme, voilà ce que j'aime, ce que j'adore.

— Et pour cela, elle vous maltraite ! m'interrompit Wanda en riant.

— Oui, elle m'attache et me fouette, et me donne des coups de pieds, alors qu'elle appartient à un autre.

— Et, quand rendu fou par jalousie, vous la disputez au rival heureux, elle pousse l'arrogance jusqu'à vous vendre à ce même rival et à lui donner le prix de sa barbarie... Pourquoi pas ? Ce tableau final vous plaît peu ? »

Je regardai Wanda avec effroi.

« Vous dépassez mes rêves.

— Oui, nous autres femmes nous sommes ingénieuses, dit-elle, prenez garde quand vous aurez trouvé votre idéal, cela peut arriver, qu'il vous traite plus cruellement que vous ne le rêvez.

— Je crains d'avoir déjà trouvé mon idéal ! m'écriai-je, et j'enfonçai ma tête brûlante dans son sein.

— Pas encore en moi ! » fit Wanda. Elle jeta bas la fourrure et se mit à sauter en riant par la chambre ; elle riait toujours tandis que je descendais l'escalier, et j'étais encore mi-vêtu, plongé que j'étais dans mes réflexions, que j'entendais encore en haut son rire malicieux et fou.

*

* *

« Pourrai-je ainsi à vos yeux incarner votre idéal ? » dit Wanda d'un air espiègle, quand nous nous rencontrâmes dans le parc le lendemain. »

Tout d'abord, je restai interdit. J'étais en proie aux sentiments les plus contraires. Entre-temps, elle se laissa tomber sur un des bancs de pierre et se mit à jouer avec une fleur.

« Eh bien, le pourrai-je ? »

Je me jetai à genoux et saisis ses mains.

« Je vous prie encore une fois, devenez ma femme, ma fidèle et honorée femme ; ne le pouvez-vous pas, car vous êtes mon idéal, absolument, sans arrière-pensée, telle que vous êtes ?

— Vous savez que dans un an ma main vous sera donnée, si vous êtes l'homme que je cherche, répondit Wanda fort sérieusement, mais j'espère que vous me serez reconnaissant si je réalise votre rêve. Maintenant, que préférez-vous ?

— Je crois que tout ce qui flotte dans mon imagination se retrouve dans votre nature.

— Vous vous trompez.

— Je crois, continua-t-elle, que cela vous fait plaisir d'avoir en main un homme à torturer à votre guise.

— Non, non ! cria-t-elle vivement, ou encore... » Elle réfléchit. « Je ne me comprends plus, continua-t-elle, mais je dois vous faire

une confession. Vous avez détruit mon rêve, mon sang s'échauffe, je commence à n'éprouver nul autre plaisir, des délices semblables à l'enthousiasme avec lequel vous parlez d'une Pompadour, d'une Catherine II et de toutes les autres femmes égoïstes, frivoles et cruelles ; cela m'excite, cela entre dans mon âme et me pousse à devenir semblable à ces femmes qui, malgré leur méchanceté, furent, tant qu'elles vécurent, adorées servilement et font encore des miracles dans la tombe. Enfin, faites encore de moi une despote au petit pied, une Pompadour à l'usage domestique.

— En somme, dis-je, poussé à bout, si cela est en vous, laissez-vous aller à l'impulsion de votre nature, mais pas à demi ; si vous ne pouvez être une brave et fidèle femme, soyez un démon ! »

J'étais défait, surexcité, la proximité de la belle dame déterminait chez moi comme un accès de fièvre, je ne savais plus ce que je disais, mais je me rappelle que je baisai ses pieds et qu'enfin je levai son pied et le posai sur ma nuque. Mais elle le retira précipitamment et se leva presque fâchée.

« Si vous m'aimez, Séverine, dit-elle vivement — sa voix sifflait, incisive et impérieuse — ne parlez plus de ces choses. M'entendez-vous ?... Jamais plus. Je pourrais à la fin vraiment... » Elle se mit à rire et s'assit de nouveau.

« Je parle très sérieusement, m'écriai-je mi-rêveur, je vous adore tellement que je veux tout supporter de vous, pourvu que je puisse passer toute ma vie auprès de vous.

— Séverine, je vous préviens encore une fois.

— Vous me prévenez inutilement. Faites de moi ce que vous voudrez, mais ne m'éloignez pas tout à fait de vous.

— Séverine, répartit Wanda, je suis une femme jeune et étourdie ; il est dangereux pour vous de vous livrer si complètement à moi, vous deviendrez réellement à la fin mon jouet ; qui vous assure alors que je n'abuserai pas de votre démençe ?

— Votre noble conduite.

— Le pouvoir rend insolent.

— Soyez donc insolente, m'écriai-je, foulez-moi aux pieds ! »

Wanda m'entoura le cou de ses bras, me regarda dans les yeux et secoua la tête :

« J'ai peur de ne pouvoir le faire, mais je veux l'essayer, pour toi mon bien-aimé, car je t'aime, Séverine, comme je n'ai jamais aimé aucun homme ! »

*

* *

Elle a pris aujourd'hui tout à coup son châle et son chapeau et j'ai dû l'accompagner au bazar. Là, elle se fit montrer des fouets, de grands fouets à manche court, comme on en a pour les chiens.

« Ceux-ci seront suffisants, dit le vendeur.

— Non, ils sont beaucoup trop petits, répondit Wanda en me lançant un regard de côté, j'en veux un grand.

— Pour un bouledogue alors ? répliqua le marchand.

— Oui, s'écria-t-elle, dans le genre de ceux qu'on avait en Russie pour les esclaves rebelles ! »

Elle chercha et choisit enfin un fouet ; son allure trahissait quelque chose d'inquiétant qui me surprit.

« Maintenant, adieu, Séverine, dit-elle, j'ai encore quelques autres emplettes à faire, pour lesquelles vous n'avez pas besoin de m'accompagner. »

Je pris congé et fis une promenade ; à mon retour, j'aperçus Wanda quittant la boutique d'un fourreur. Elle me fit signe.

« Réfléchissez encore bien à ceci, commença-t-elle gaiement, je ne vous en ai jamais fait mystère, à savoir que votre manière d'être grave et rêveuse me captive tout particulièrement maintenant ; cela, certes, me ravit de voir un homme sincère se livrer tout à moi, oui, franchement s'extasier à mes pieds, mais cet enchantement persistera-t-il ? La femme aime l'homme, elle maltraite l'esclave et, finalement, le repousse du pied.

— Alors, repousse-moi du pied si tu as assez de moi, répondis-je, je veux être ton esclave.

— Je vois que des desseins dangereux sommeillent en moi, dit Wanda, après que nous eûmes encore fait quelques pas ; tu les éveilles et non à ton avantage, tu le comprends, toi si habile à dépeindre la poursuite de la jouissance, la cruauté, l'orgueil ; que dirais-tu, si je m'y essayais et cela tout d'abord envers toi, comme Denys, qui lit d'abord rôtir l'inventeur du boeuf d'airain dans ce

même appareil, afin de s'assurer si ses plaintes, ses râles de mort ressemblaient vraiment au mugissement d'un boeuf ? Peut-être suis-je un Denys femelle ?

— Sois-le, m'écriai-je, alors mon rêve sera réalisé. Je t'appartiens en bien ou en mal, choisis toi-même. La fatalité me pousse, elle est dans mon cœur, diabolique, toute-puissante. »

*

* *

« Mon bien-aimé !

« Je ne te verrai ni aujourd'hui ni demain, mais après-demain soir seulement et alors comme mon esclave.

« Ta maîtresse,

« Wanda. »

*

* *

« Comme mon esclave » était souligné. Je lus encore une fois le billet, reçu de bonne heure le matin, me fis seller un âne, une véritable bête savante, et allai dans la montagne afin d'étourdir ma douleur, de tromper mes ardents désirs au milieu de la grandiose nature des Karpates.

*

* *

Me voici de retour, fatigué, affamé, mourant de soif et, par-dessus tout, amoureux. Je m'habille à la hâte et frappe peu d'instant après à sa porte.

« Entrez ! »

J'entrai. Elle se tenait au milieu de la pièce, les bras croisés sur la poitrine, les sourcils froncés, vêtue d'une robe de satin blanc éblouissante comme le jour, et d'une kazabaïka de satin rouge écarlate, garnie de riche et superbe hermine ; sur ses cheveux poudrés et blancs comme neige, reposait un diadème en diamants.

« Wanda ! »

Je m'empressai vers elle, voulus l'entourer de mon bras, l'embrasser ; elle fit un pas en arrière et me toisa de haut en bas.

« Esclave !

— Maîtresse ! »

Je m'agenouillai et baisai le bord de sa robe.

« C'est bien.

— Oh ! que tu es belle !

— Te plais-je ? »

Elle s'avança devant le miroir et se contempla avec une hautaine satisfaction.

« Je deviens fou ! »

Elle remua dédaigneusement la lèvre inférieure et me considéra railleusement à travers ses paupières mi-closes.

« Donne-moi le fouet. »

Je regardai tout autour de la chambre.

« Non, s'écria-t-elle, reste à genoux ! »

Elle alla vers la cheminée, y prit le fouet, et, me considérant en riant, le fit siffler en l'air, puis elle retroussa lentement les manches de sa jaquette fourrée.

« Admirable femme ! m'écriai-je.

— Tais-toi, esclave ! »

Son regard prit tout à coup un air sombre, voire même sauvage et elle me cingla du fouet ; le moment d'après, elle posa délicatement son bras autour de ma nuque et se pencha avec compassion vers moi.

— T'ai-je fait mal ? demanda-t-elle à moitié confuse, à moitié angoissée.

— Non ! repris-je, et si cela était, les douleurs que tu m'infliges sont une jouissance pour moi. Fouette-moi encore, si cela te fait plaisir.

— Mais cela ne me fait aucun plaisir. »

Une étrange ivresse s'empara de nouveau de moi.

« Fouette-moi, priai-je, fouette-moi sans pitié. »

Wanda brandit le fouet m'en frappa par deux fois.

« En as-tu assez ?

— Non !

— Sérieusement pas ?

— Fouette-moi, je t'en prie, c'est pour moi une jouissance.

— Oui, tant que tu sais bien que ce n'est pas sérieusement, reprit-elle, que je n'ai pas le coeur de te faire du mal. Tout ce jeu barbare me répugne. Si j'étais vraiment la femme qui fouette ses esclaves, tu

t'épouvanterais.

— Non, Wanda, dis-je, je t'aime mieux que moi-même ; je me suis donné à toi à la vie à la mort, tu peux sérieusement entreprendre contre moi ce qui te plaît, ce que te suggère ton orgueil.

— Séverine !

— Foule-moi aux pieds ! » m'écriai-je, et je me prosternai devant elle, la face contre terre.

« Je hais tout ce qui est comédie ! dit Wanda impatientement.

— Alors, maltraite-moi pour de bon. »

Une pause inquiétante s'ensuivit.

« Séverine, je te préviens encore pour la dernière fois ! commença Wanda.

— Si tu m'aimes, sois donc cruelle envers moi, implorai-je, les yeux levés vers elle.

— Si je t'aime ? reprit Wanda. C'est bien, maintenant ! »

Elle recula et me considéra avec un rire sombre. « Sois donc mon esclave, et sens ce que c'est que de s'être livré aux mains d'une femme. » Et au même instant elle me donna un coup de pied.

« Eh bien ! comment cela te va-t-il, esclave ? »

Puis elle brandit le fouet.

« Lève-toi ! »

Je voulus me relever.

« Pas ainsi, commanda-t-elle, sur les genoux. »

J'obéis et elle commença à me fouetter.

Les coups pleuvaient vigoureusement sur mon dos, sur mes bras, taillaient ma chair et y laissaient une sensation de brûlure, mais les souffrances me transportaient, car elles provenaient d'elle, de la femme que j'adorais, pour laquelle à tout moment j'étais prêt à donner ma vie.

Enfin, elle s'arrêta.

« Je commence à prendre plaisir à ce jeu, dit-elle, en voilà assez pour aujourd'hui, mais il me prend une diabolique curiosité de voir jusqu'où va ton pouvoir de résistance, une cruelle volupté m'empoigne de te sentir trembler sous mon fouet, de te voir plier et d'entendre enfin tes gémissements, tes plaintes et tes cris de douleur, jusqu'à ce que tu demandes grâce et que je continue à frapper sans

pitié, jusqu'à ce que tu tombes sans connaissance. Tu as éveillé dans mon être de dangereux instincts. Mais maintenant, lève-toi ! »

Je m'emparai de sa main pour la porter à mes lèvres.

« Quelle audace ! »

Elle m'éloigna du pied.

« Hors de ma vue, esclave ! »

Après une nuit de fièvre passée dans des rêves confus, je m'éveillai. Le jour paraissait à peine. Qu'y a-t-il de vrai de ce qui plane dans mon souvenir ? Qu'ai-je éprouvé ou seulement rêvé ? Il est certain que j'ai été fouetté, je ressens chaque coup séparément, je puis compter les marques rougeâtres et cuisantes qui sillonnent mon corps. Elle m'a fouetté ! Oui, maintenant, je sais tout.

Mon rêve a pris corps. Que m'en semble-t-il ? La réalité m'a-t-elle désabusé de mon rêve ?

Non, je suis seulement tant soit peu fatigué, mais sa cruauté me remplit d'allégresse. Oh ! combien je l'aime, combien je l'adore ! Hélas ! tout ceci n'exprime pas le moins du monde ce que je ressens pour elle, combien je me sens complètement livré à elle. Quelles délices d'être son esclave !

*

* *

Elle m'appelle du balcon. Je me hâte de gravir l'escalier. Elle se tient sur le palier et me tend amicalement la main.

« Je me fais honte à moi-même, dit-elle, tandis que je l'enlace et qu'elle repose sa tête sur ma poitrine.

— Comment ?

— Essayez d'oublier l'odieuse scène d'hier, dit-elle d'une voix frémissante, je me suis prêtée à votre folle manie ; désormais, soyons raisonnables et heureux, et aimons-nous, et dans un an je serai votre femme.

— Ma maîtresse, m'écriai-je, et moi votre esclave !

— Plus un mot d'esclavage, de cruauté et de fouet, interrompit Wanda, je ne vous accorderai plus que la jaquette fourrée ; venez et aidez-moi à entrer. »

*

* *

La petite pendule de bronze, sur laquelle dort un Amour qui a déposé sa flèche, sonna minuit.

Je me levai et voulus sortir.

Wanda ne dit mot, mais elle m'enlaça et m'attira de nouveau sur le sofa et commença encore à m'embrasser, et ce langage muet avait quelque chose de profondément compréhensible, et convaincant.

Et il disait encore davantage, que je n'osais comprendre : un abandon si langoureux se reflétait dans tout l'être de Wanda, une tendresse si voluptueuse sortait de ses yeux mi-clos, entr'ouverts, du flot roux de sa chevelure brillant sous la blanche poudre, du satin blanc et rouge qui criait autour d'elle à chacun de ses mouvements, de la bouffante hermine de la kazabaïka dans laquelle elle s'enveloppait négligemment.

« Je te prie, balbutiai-je, mais tu seras méchante.

— Fais de moi ce que tu veux, murmura-t-elle, je t'appartiens sûrement.

— Maintenant, marche sur moi, je t'en prie ; autrement je serai bouleversé.

— Ne t'ai-je pas défendu, dit Wanda avec énergie, mais tu es incorrigible.

— Hélas ! je suis si terriblement amoureux ! » J'étais tombé à genoux et enfonçais mon visage brûlant dans son sein.

« Je crois vraiment, reprit Wanda réfléchissant, que toute ta démente est une sensualité diabolique, inassouissable. Notre monstruosité doit faire éclore chez nous un tel état morbide. Si tu étais moins vertueux, tu serais devenu raisonnable.

— Eh ! bien, rends-moi intelligent », murmurai-je.

Mes mains fouillaient ses cheveux et sa brillante fourrure, qui, comme un clair de lune, brouillait tous mes sens et montait et descendait sur son sein palpitant.

Et je l'embrassai... non, elle m'embrassa avec tant de frénésie, avec si peu de pitié, qu'elle semblait vouloir me manger de baisers. J'étais comme en délire, j'avais depuis longtemps perdu la raison, il ne me restait enfin aucun souffle. J'essayai de me dégager.

« Qu'as-tu ? demanda Wanda.

— Je souffre effroyablement.

— Tu souffres ? »

Elle se mit à rire aux éclats, comme une espiègle.

« Tu peux rire ! gémis-je, alors tu ne te doutes pas. »

Elle fut de nouveau sincère, prit ma tête dans ses mains et, d'un effort violent, m'attira encore sur son sein.

« Wanda ! balbutiai-je.

— Fort bien, cela te fait plaisir de souffrir », fit-elle, puis elle se remit à rire, « mais attends, je vais bientôt te rendre raisonnable.

— Non, je ne veux plus rien demander, m'écriai-je ; si tu veux pour toujours ou seulement pour un délicieux moment m'appartenir, je veux jouir de mon bonheur ; maintenant sois à moi, j'aime mieux te perdre que de ne jamais te posséder.

— C'est ainsi que tu es raisonnable ! » dit-elle et elle m'embrassa à nouveau avec ses lèvres assassines, et je déchirai tout ensemble la fourrure et les vêtements de dentelles et sa gorge à nu palpita contre la mienne.

Alors, je perdis connaissance.

Au moment où je revins à moi, j'aperçus le sang dégoutter de ma main, et je lui demandais flegmatiquement

« M'as-tu égratigné ?

— Non, je crois que je t'ai mordu ! »

*

* *

C'est curieux comme les rapports de la vie prennent une autre tournure, dès qu'une personne étrangère s'interpose.

Nous avons passé de charmantes journées ensemble, visité la montagne, le lac ; nous avons fait la lecture et j'ai terminé le portrait de Wanda.

Que nous nous sommes aimés, et combien son ravissant visage était souriant !

Survient une amie, une femme divorcée, un peu plus âgée, un peu plus expérimentée et un peu moins scrupuleuse que Wanda, et déjà son influence se fait sentir dans la direction qu'elle lui imprime.

Wanda fronce le front et me témoigne une certaine impatience.

Ne m'aime-t-elle plus ?

*

* *

Cette sujétion insupportable dure depuis près de quinze jours. L'amie demeure avec elle, nous ne sommes jamais seuls. Un cercle de messieurs entoure les deux jeunes femmes. Avec ma gravité, mon humeur sombre, je joue, comme amant, un rôle de niais. Wanda me traite en étranger.

Aujourd'hui, à la promenade, elle et restée en arrière avec moi. Je vois qu'elle l'a fait à dessein et en jubile. Mais que me dit-elle ?

« Mon amie ne comprend pas comment je peux vous aimer ; elle ne vous trouve ni beau, ni simplement intéressant sous tout autre rapport ; en outre, elle m'entretient depuis le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit de la brillante et frivole existence du chef lieu, avec les prétentions que je puis faire valoir, les grands partis que je pourrais trouver, les beaux et aristocratiques adorateurs que je devrais captiver. Mais ce qui empêche tout cela c'est que je t'aime encore. »

Pendant un moment je perdis la respiration, puis je dis :

« Wanda ! Dieu m'est témoin que je ne veux pas entraver votre bonheur. Ne tenez plus aucun compte de moi. »

Là-dessus, je tirai mon chapeau et la laissai marcher devant. Elle me considéra, étonnée, toutefois elle ne répondit pas une syllabe.

Mais comme, en revenant, je me rencontraï par hasard avec elle, elle me pressa la main à la dérobée et me lança un regard si chaud, si plein de promesses de bonheur, que toutes les tortures de cette journée furent oubliées, toutes les plaies cicatrisées.

Maintenant je sais de nouveau combien je l'aime.

*

* *

« Mon amie s'est plainte de toi, me dit Wanda aujourd'hui.

— Elle a probablement senti combien je la méprise.

— Pourquoi la méprises-tu ainsi, petit fou ? s'écria Wanda, tandis qu'elle me prenait les oreilles à deux mains.

— Parce qu'elle fait l'hypocrite, dis-je ; je n'estime que la femme qui est vertueuse, ou celle qui vit ouvertement pour le plaisir.

— Il en va de même pour moi, reprit Wanda en plaisantant, mais vois-tu, mon enfant, la femme ne peut cela que dans les chutes les

plus rares. Elle ne peut être ni si purement sensuelle ni si indépendante d'esprit que l'homme ; son amour est toujours une sensation extérieure et une attraction de l'esprit : un état mixte. Son coeur soupire après ce but : enchaîner l'homme d'une façon durable, alors qu'elle est soumise au changement ; c'est de là que proviennent, en grande partie contre sa propre volonté, la mésintelligence, le mensonge et la trahison, qui, dans son commerce, et dans son être, corrompent son caractère.

— Certes, il en est ainsi, dis-je, le caractère transcendant que la femme veut imprimer à l'amour, la conduit à la trahison.

— Mais le monde le désire ainsi, m'interrompt Wanda ; regarde cette femme, elle a à Lemberg son mari et son galant, et ici elle a trouvé un nouvel adorateur, et elle les trompe tous et est encore estimée de tous et méprisée du monde.

— En ce qui me concerne, m'écriai-je, elle devrait te laisser ce jeu, mais elle te traite certes comme une marchandise.

— Pourquoi pas ? interrompt vivement la belle femme. Cette femme a l'instinct, le penchant de tirer profit de ses charmes, et c'est beaucoup pour soi de se livrer sans amour, sans jouissance ; on conserve ainsi sa beauté, son sang-froid et l'on peut saisir son avantage.

— Wanda ! tu dis cela ?

— Pourquoi pas ? fit-elle, remarque bien ce que je te dis maintenant : ne te sens jamais sûr d'une femme que tu aimes, car la nature de la femme cache plus de malheurs que tu ne le crois. Les femmes ne sont ni si bonnes que les font leurs apologistes, ni si mauvaises que les représentent leurs ennemis. Le caractère de la femme est la versatilité. La meilleure femme tombe momentanément dans la fange, la pire s'élève d'une façon inattendue aux plus hautes, aux plus nobles actions et fait honte à qui la méprise. Aucune femme n'est si bonne ou si mauvaise qu'elle ne soit à tout instant capable des pensées, des sentiments ou des actions les plus diaboliques comme les plus divins, les plus infâmes comme les plus élevés. La femme est même, en dépit de tous les progrès de la civilisation, aussi arriérée que si elle sortait des mains de la nature ; elle a le caractère de la bête fauve, qui, après l'impulsion qui la domine se montre

fidèle ou perfide, généreuse ou cruelle. Une éducation austère et soignée a seule, de tout temps, formé le caractère moral ; c'est ainsi que, même égoïste, même malveillant, l'homme se conforme toujours aux principes ; quant à la femme, elle ne suit toujours que ses élans. N'oublie jamais cela et ne te sens jamais sûr de la femme que tu aimes. »

*

* *

L'amie et sortie. Enfin, voici une soirée en tête-à-tête. Wanda est si bonne, si cordiale, si gracieuse, qu'il semble qu'elle ait réservé pour cette seule délicieuse soirée tout l'amour dont elle m'a privé.

Quelles délices de me pendre à ses lèvres, de mourir entre ses bras et de plonger mes yeux ivres de joie dans les siens, alors que, toute défaillante de plaisir, complètement livrée à moi, elle repose sur mon sein !

Je ne puis encore y croire, je ne puis concevoir que cette femme soit à moi, toute à moi.

« Sous un rapport, elle a encore raison, commença Wanda, sans s'émouvoir, sans seulement ouvrir les yeux, comme si elle dormait.

— Qui ? »

Elle se tut.

« Ton amie ? »

Elle inclina la tête.

« Oui, elle a raison, tu n'es pas un homme ; tu es un rêveur, un séduisant adorateur, et serais, certes, un esclave inestimable, mais, comme époux, je ne puis penser à toi pour moi. »

Je fus épouvanté.

« Qu'as-tu ? tu trembles ?

— Je frémis en songeant combien facilement je puis te perdre, répondis-je.

— Eh bien, es-tu pour cela actuellement moins heureux ? Reprit-elle ; cela t'enlèverait-il quelque part de ta joie, que j'aie devant toi appartenu à un autre, qu'un autre me possède après toi, et ta jouissance aurait-elle été moindre si, comme toi, un autre avait été heureux ?

— Wanda !

— Vois-tu, continua-t-elle, ce serait un expédient. Tu ne veux jamais me perdre, tu m’es cher et tu me dis fort moralement que tu voudrais me voir toujours vivre avec toi, quand auprès de toi je...

— Quelle idée ! m’écriai-je, je commence à éprouver une sorte d’aversion pour toi.

— Et m’en aimes-tu moins ?

— Au contraire. »

Wanda s’était soulevée sur son bras gauche.

« Je crois, dit-elle, que, pour subjuguier à jamais un homme, on doit, avant tout, oser lui être infidèle. Quelle honnête femme et aussi adorée qu’une hétaïre ?

— En effet, l’infidélité d’une femme aimée possède un charme douloureux, c’est la plus haute volupté.

— Pour toi aussi ? demanda vivement Wanda.

— Pour moi aussi.

— Si toutefois je te fais ce plaisir ! s’écria Wanda railleusement.

— J’en souffrirais alors affreusement, mais je t’en adorerais davantage, repris-je ; seulement, si tu osais jamais me tromper, tu devrais avoir la diabolique grandeur de me dire : “Je t’aimerai toujours, mais je rendrai heureux qui bon me semblera.” »

Wanda secoua la tête.

« La trahison me répugne, je suis loyale, mais quel homme ne succombe pas sous le poids de la vérité ? Si je te disais : “Cette pure vie sensuelle, ce paganisme constituent mon idéal”, aurais-tu la force de le supporter ?

— Certainement. Je veux tout supporter de toi, mais je ne veux pas te perdre. Je sens vraiment combien peu je t’appartiens.

— Mais... Séverine.

— C’est cependant ainsi, dis-je, et c’est même pour cela...

— Pour cela, tu pourrais... elle sourit malicieusement — l’ai-je deviné ?

— Être ton esclave ! m’écriai-je, ta propriété absolue et sans volonté propre, avec laquelle tu pourrais agir à ta guise et qui, pour cela, ne saurait t’être à charge. Je pourrais — pendant que tu savoures la vie à longs traits, que, plongée dans un luxe somptueux, tu goûtes le pur bonheur, l’amour de l’Olympe — te servir, te

chausser et te déchausser.

— En somme, tu n'as pas tort, reprit Wanda, car seulement comme mon esclave pourrais-tu supporter que j'en aimasse un autre ; d'ailleurs, la liberté de jouissance, à la façon du monde antique, ne peut s'imaginer sans esclavage. Oh ! ce doit être une sensation quasi divine que de voir devant soi des hommes s'agenouiller, trembler !... Je veux avoir des esclaves, entends-tu, Séverine ?

— Ne suis-je pas ton esclave ?

— Écoute-moi aussi, dit Wanda exaltée et me serrant la main, je veux être à toi tant que je t'aimerai.

— Un mois ?

— Peut-être aussi deux.

— Et puis ?

— Alors, tu seras mon esclave.

— Et toi ?

— Moi ? que demandes-tu encore ? Je suis une déesse, et je descends parfois légèrement, fort légèrement, furtivement de mon Olympe vers toi. Mais que signifie tout cela ? » dit Wanda, appuyant sa tête sur ses deux mains, le regard perdu dans le vide, « un rêve doré qui n'aura jamais de réalité ». Une mélancolie latente, inquiétante était répandue sur tout son être ; je ne l'avais jamais vue ainsi.

« Et pourquoi irréalisable ? Commençai-je .

— Parce que l'esclavage n'existe pas chez nous.

— Allons donc dans un pays où il existe encore, en Orient, en Turquie, fis-je vivement.

— Tu voudrais, Séverine, sincèrement ? répondit Wanda. Ses yeux brûlaient.

— Oui, je veux sincèrement être ton esclave, continuai-je, je veux que ta puissance sur moi soit consacrée par la loi, que ma vie soit entre tes mains, que rien au monde ne me protège ou me défende contre toi. Oh ! quelle volupté quand je sentirai que je dépens tout entier de ton caprice, de ton bon plaisir, d'un seul de tes gestes ! Et puis, quelles délices ! si tu es parfois assez gracieuse pour permettre à l'esclave de baiser la lèvre de laquelle dépend son arrêt de vie ou de mort ! »

Je me jetai à ses pieds et appuyai mon front brûlant sur son genou.
« Tu as la fièvre, Séverine, dit Wanda surexcitée, et tu m'aimes vraiment d'un amour infini. »

Elle me serra sur sa poitrine et me couvrit de baisers.

« Tu le veux ? Reprit-elle hésitante.

— Je te jure ici, devant Dieu et sur mon honneur, je serai ton esclave, où, et quand tu voudras, aussitôt que tu l'ordonneras, m'écriai-je, me possédant à peine.

— Et si je te prenais au mot ? s'écria Wanda.

— Fais-le.

— C'est pour moi un charme sans pareil, dit-elle, là-dessus, de savoir qu'un homme qui m'adore et que j'aime de toute mon âme, se donne complètement à moi pour dépendre de ma volonté, de mon caprice, pour devenir mon esclave, tandis que moi... »

Elle me considéra d'un air singulier.

« Si je deviens très frivole, la faute en sera à toi, continua-t-elle ; je crois presque, maintenant, que tu as déjà peur de moi, mais j'ai ton serment.

— Et je le tiendrai.

— Laisse-moi, ce soir, répondit-elle. Maintenant j'y prends plaisir ; maintenant, j'en prends Dieu à témoin, cela ne restera plus dans le domaine du rêve. Tu deviens mon esclave, et moi... je vais essayer de devenir la Vénus à la fourrure. »

*

* *

Je croyais connaître et comprendre cette femme à fond, mais je vois maintenant que je puis recommencer mon étude de plus belle. Avec quelle répugnance n'accueillit-elle pas dernièrement mes chimères et avec quel zèle n'en poursuit-elle pas aujourd'hui l'exécution ?

Elle possède un contrat, aux termes duquel je me suis engagé, par parole d'honneur et par serment, à être son esclave aussi longtemps qu'elle le voudra.

Son bras autour de mon cou, elle me lit à haute voix ce document inouï, incroyable ; après chaque phrase un baiser constitue le point.

« Mais le contrat ne stipule de devoirs que pour moi, lui dis-je,

taquin.

— Naturellement, répondit-elle avec grand sérieux, tu entends être mon amoureux, je suis aussi liée à tous les devoirs et à tous les égards envers toi.

« Tu dois encore regarder mes faveurs comme une grâce, tu n'as pas d'autre droit et tu ne dois non plus tirer de ce papier aucun avantage. Ma puissance sur toi doit être sans bornes. Songe que tu n'es dès lors rien moins qu'un chien, une chose inerte ; tu es ma chose à moi, mon jouet, que je puis briser dès que cela me promet une heure de passe-temps. Tu n'es rien et je suis tout. Comprends-tu ? »

Elle rit et m'embrasse encore et une sorte de frisson m'envahit à nouveau.

« Me permettrais-tu d'autres stipulations, commençai-je.

— Stipulations ? » Elle fronça le sourcil. « Ah ! tu as presque peur, ou bien tu te repens, mais tout cela vient trop tard, j'ai ton serment, ta parole d'honneur. Néanmoins, je t'écoute.

— La première que je voudrais voir insérer dans notre contrat est que tu ne te sépareras jamais complètement de moi, que tu ne m'abandonneras jamais à la barbarie de l'un ou de l'autre de tes adorateurs.

— Mais Séverine, s'écria Wanda d'une voix émue et des larmes dans les yeux, tu peux croire que je pourrais faire cela envers toi, l'homme qui m'aime tant, qui s'est si complètement livré à mes mains ?... »

Elle s'arrêta.

« Non ! Non ! dis-je en couvrant sa main de baisers, je ne crains pas que tu puisses vouloir me déshonorer, pardonne-moi l'odieux moment. »

Wanda se mit à rire délicieusement, posa sa joue contre la mienne et parut songer.

« Tu as oublié quelque chose, murmura-t-elle encore malicieusement, le plus important... »

— Une stipulation ?

— Oui, que je dois toujours paraître en fourrure s'écria Wanda, mais je te promets que j'en porterai une déjà pour cette raison qu'elle

m'inspirera des sentiments de despote, et je veux être très cruelle envers toi, comprends-tu ?

— Faut-il que je signe le contrat ? demandai-je.

— Pas encore, dit Wanda, je veux auparavant ajouter ta clause au bas, et par-dessus tout lui indiquer un lieu et place.

— À Constantinople.

— Non. J'y ai mûrement songé. À quoi me sert à moi d'avoir un esclave là où chacun en possède ? J'entends être seule ici, dans notre monde civilisé, prosaïque, bourgeois, à posséder un esclave, et encore un esclave que ni la loi, ni mon droit ou ma puissance brutale, mais uniquement le pouvoir de ma beauté et de mon être a librement livré à mes mains. Je trouve cela piquant. En tout cas, allons dans un pays où on ne nous connaît pas, et où tu puisses, sans scrupule devant le monde, passer pour mon domestique. Peut-être en Italie, à Rome ou à Naples. »

*

* *

Nous étions assis sur le sofa de Wanda ; elle était vêtue de sa jaquette d'hermine, les cheveux épars tombant sur son dos comme une crinière de lion, et pendue à mes lèvres, elle me buvait l'âme. La tête me tournait, mon sang commençait à entrer en ébullition, mon cœur battait à rompre contre le sien.

« Je veux être tout entier entre tes mains, Wanda ! » m'écriai-je tout à coup dans un transport d'ivresse qui me rendait presque aussi incapable de penser juste que de prendre librement une décision , « sans aucune condition, sans aucune restriction de ta puissance sur moi, je veux me livrer à la clémence ou aux rigueurs de ta volonté. »

Tout en parlant ainsi, je m'étais laissé tomber du sofa à ses pieds et, ivre de passion, je levai les yeux vers elle.

« Que tu es encore beau ! s'écria-t-elle ; ton œil à demi éteint, comme dans la tentation, me ravit, m'enchanté ; ton regard agonisant serait étonnant si tu étais fouetté à mort. Tu as l'œil d'un martyr ! »

*

* *

J'ai parfois peur de me livrer si complètement, si inconditionnellement aux mains d'une femme. Si elle abusait de ma

passion, de son pouvoir ?

Car maintenant je vois que, depuis l'enfance, ce qui occupe mon imagination me remplit toujours d'une douce horreur. Folle inquiétude ! C'est un jeu malicieux qu'elle joue avec moi, et pas davantage. Elle m'aime certes, et elle est si bonne, c'est une nature si noble, incapable d'infidélité ; mais cela dépend d'elle : elle peut si elle veut. Quel charme dans ce doute, dans cette crainte !

*

* *

Je comprends maintenant Manon Lescaut et le pauvre chevalier qui l'adorait encore comme maîtresse d'un autre, voire au pilori.

L'amour ne connaît aucune vertu, aucun mérite ; il aime et pardonne, et souffre tout, parce qu'il le doit ; en amour, notre jugement ne nous conduit pas ; ni les préférences, ni les défauts que nous découvrons ne provoquent notre abnégation ou ne nous font reculer d'effroi.

C'est une douce, mélancolique, mystérieuse force qui nous pousse, et nous cessons de penser, de sentir, de vouloir, nous nous laissons pousser par elle et ne demandons pas où.

*

* *

Pour la première fois aujourd'hui, nous vîmes à la promenade un prince russe, qui grâce à sa prestance athlétique, à sa belle physionomie, au luxe de sa mise, créa une sensation générale. Les dames principalement le regardaient avec étonnement comme une bête féroce ; quant à lui, il marchait d'un air sombre ; il était accompagné de deux serviteurs : un nègre complètement vêtu de satin rouge et un Tcherkesse armé de pied en cap. Tout à coup, il aperçut Wanda, attacha sur elle son froid regard scrutateur, tourna la tête vers elle, et, comme elle passait devant lui, il s'arrêta et la considéra.

Quant à elle, elle le dévora de ses vifs yeux verts et se montra prête à tout accepter de lui.

La coquetterie raffinée avec laquelle elle allait, venait, le regardait, m'étranglait littéralement. Comme nous approchions de la maison, j'en fis la remarque. Elle fronça le front.

« Que veux-tu, dit-elle, le prince est un homme qui pourrait me plaire, qui m'éblouit passablement ; or, je suis libre, je puis faire ce que je veux.

— Alors, tu ne m'aimes plus ? Balbutiai-je effrayé.

— Je n'aime que toi, reprit-elle, mais je veux me faire faire la cour par le prince.

— Wanda !

— N'es-tu pas mon esclave ? dit-elle tranquillement. Ne suis-je pas Vénus, la cruelle Vénus à la fourrure du Nord ? »

Je me tus ; je me sentais formellement brisé par ses paroles ; son froid regard entraînait comme un poignard dans mon cœur.

« Tu vas tout de suite demander le nom, l'adresse et tous les renseignements qui concernent le prince, entends-tu bien ? Continuat-elle .

— Mais...

— Pas d'objections. Obéis ! » s'écria Wanda, avec une dureté dont je ne l'aurais jamais crue capable. « Ne reparais pas devant mes yeux, avant de pouvoir répondre à toutes mes questions. »

*

* *

L'après-midi suivant, je pus apporter à Wanda les renseignements désirés. Elle me laissa debout devant elle, comme un domestique, tandis que, renversée dans le fauteuil, elle m'écoutait en riant. Puis, elle fit un signe de tête et parut satisfaite.

« Donne-moi le tabouret ! » commanda-t-elle d'une voix brève.

J'obéis, et après que je l'eus installée et y eus arrangé ses pieds, je me mis à genoux devant elle.

« Comment cela se terminera-t-il ? » demandai-je tristement, après une petite pause.

Elle éclata d'un méchant rire :

« Cela n'a même pas encore commencé.

— Tu as aussi peu de cœurs que je le pensais, répondis-je, blessé.

— Séverine, commença Wanda sévèrement, je n'ai encore rien fait, pas la plus petite chose, et tu m'appelles déjà sans cœur. Que serait-ce si je faisais tes caprices, si je menais une vie de plaisir sans retenue, si j'avais un cercle d'adorateurs autour de moi, si j'étais tout

ton idéal, si je te donnais des coups de pied et des coups de fouet ?

— Tu prends mes fantaisies trop au sérieux.

— Trop au sérieux ? Dès que je commencerai ; je ne m'en tiendrai pas seulement à la plaisanterie, reprit-elle ; tu sais combien je hais ce jeu, cette comédie ! Tu l'as voulu ainsi. Fut-ce mon idée ou la tienne ? T'y ai-je entraîné ou n'as-tu pas, au contraire, échauffé mon imagination ? Maintenant, en effet, je suis sérieuse.

— Wanda, répondis-je affectueusement, écoute-moi tranquillement. Nous nous aimons tellement, nous sommes tellement heureux, veux-tu sacrifier tout notre avenir au caprice ?

— Il n'y a plus aucun caprice ! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il alors ? demandai-je effrayé.

— Cet instinct est bien entré en moi », dit-elle tranquillement, comme réfléchissant, « peut-être n'aurait-il jamais vu le jour, mais tu l'as éveillé, tu l'as développé et il a maintenant atteint une force irrésistible qui remplit tout mon être, qui me cause une jouissance, qui est tout ce que je puis désirer, et malgré cela, tu voudrais revenir en arrière, toi, es-tu un homme ?

— Chère bien-aimée Wanda ! »

Je commençai à la caresser, à l'embrasser.

« Laisse-moi, tu n'es pas un homme.

— Et toi ! grondai-je.

— Je suis entêtée, dit-elle, tu le sais. Je ne suis ni forte en chimères, ni faible en exécution comme toi ; quand j'entreprends quelque chose, je le mène à bien et d'autant plus sûrement que je ne rencontre plus jamais de résistance. Laisse-moi ! »

Elle me repoussa d'elle et s'éloigna.

« Wanda ! »

Je me levai pareillement et me tins devant elle les yeux dans les siens.

« Tu me connais maintenant, continua-t-elle, je t'avertis encore une fois. Tu as encore le choix. Je ne te contrains pas à devenir mon esclave.

— Wanda, répondis-je tout ému, les larmes me vinrent aux yeux, tu ne sais pas combien je t'aime ! »

Elle agita dédaigneusement les lèvres.

« Tu t'abuses, tu te fais plus odieuse que tu n'es, ta nature est bien trop bonne, trop noble !

— Que sais-tu de ma nature, m'interrompit-elle impétueusement, tu n'apprendras pas à me connaître.

— Wanda !

— Décide-toi, veux-tu te soumettre, sans réserve ?

— Et si je dis non ?

— Alors... »

Elle marcha, froide et haineuse sur moi, et comme elle se tenait devant moi, les bras croisés sur la poitrine, son mauvais sourire sur les lèvres, elle m'apparut comme la despote de mes rêves et ses traits prirent une expression de dureté, et son regard n'annonça rien de bon ou de pitoyable.

« Bien, dit-elle enfin.

— Tu es méchante, dis-je, tu voudrais me fouetter.

— Oh ! non, reprit-elle, je veux te laisser aller. Tu es libre. Je ne retiens pas.

— Wanda, moi qui t'aime tant !

— Oui, vous mon maître, vous qui m'adorez ! cria-t-elle, d'un ton méprisant, mais vous êtes un couard, un menteur, un traître à sa parole. Laissez-moi à l'instant !

— Wanda !

— Vile créature ! »

Le sang me monta au cœur. Je me jetai à ses pieds et commençai à pleurer.

« Encore des larmes ! » Elle se mit à rire. Oh ! ce rire était effrayant. « Voyez-vous, je ne veux plus vous voir.

— Mon Dieu ! m'écriai-je hors de moi. Je ferai tout ce que tu commanderas, je serai ton esclave, ta chose, avec laquelle tu agiras à ta guise, mais ne m'éloigne pas de toi... Je vais à l'abîme, je ne puis vivre sans toi. »

Je saisis ses genoux et couvris sa main de baisers.

« Oui, tu dois être esclave, sentir le fouet, car tu n'es pas un homme », dit-elle tranquillement, et c'est ce qui me prit au cœur qu'elle parlât ainsi sans colère, sans emportement, mais de propos délibéré. « Je te connais maintenant, je connais ta nature de chien,

qui adore qui te pousse du pied et te maltraite de plus en plus. Je te connais maintenant, mais tu apprendras aussi à me connaître. »

Elle se mit à faire les cent pas, tandis que je restai sur les genoux, anéanti, la tête baissée, inondée de larmes.

« Viens vers moi », ordonna Wanda, étendue sur le sofa.

Je me rendis à son geste et m'assis auprès d'elle. Elle me regarda d'un air sombre, puis, tout à coup, son œil s'illumina, elle m'attira souriante sur sa poitrine et se mit à m'embrasser, les larmes aux yeux.

*

* *

Le comique de ma situation est que je suis comme l'ours du parc Lili ; je puis fuir et ne veux pas, je supporte tout, aussitôt qu'elle menace de me donner la liberté.

*

* *

Si elle pouvait encore reprendre le fouet en main ! L'amabilité avec laquelle elle me traite a pour moi quelque chose d'inquiétant. Il me semble que je suis une petite souris, avec laquelle une belle chatte joue coquettement, à chaque instant prête à me mettre en pièces, et mon cœur de souris menace d'éclater.

Que prépare-t-elle ? Que va-t-elle faire de moi ?

*

* *

Elle paraît avoir complètement oublié le contrat, mon esclavage ; ou était-ce seulement un caprice et a-t-elle abandonné tout son plan en un moment, pour que je ne puisse plus lui opposer aucune résistance, pour que je me plie à sa souveraine fantaisie ?

Comme elle est encore bonne envers moi, combien elle est affectueuse, combien amoureuse ! Nous passons des jours délicieux.

*

* *

Aujourd'hui, elle m'a fait lui lire la scène entre Faust et Méphistophélès, dans laquelle ce dernier apparaît comme étudiant errant ; son regard se pose sur moi avec une étrange satisfaction.

« Je ne comprends pas, dit-elle, comme j'avais fini ma lecture,

comment un homme peut exposer de grandes et belles pensées d'une façon si merveilleusement claire, si pénétrante et malgré cela être un pareil fantasque, un Schlemihl ultra-sensualiste !

— Serais-tu contente ? » dis-je, et j'embrassai sa main.

Elle me caressa amicalement sur le front.

« Je t'aime, Séverine, chuchota-t-elle, je crois que je ne pourrai jamais davantage aimer un autre homme. Nous allons être raisonnables, veux-tu ? »

Au lieu de répondre, je la pris dans mes bras ; une profonde, mélancolique joie intérieure remplit mon cœur, mes yeux se mouillèrent, une larme coula sur sa main.

« Comment peux-tu pleurer ! s'écria-t-elle, tu es un enfant. »

*

* *

Au cours d'une promenade en voiture, nous avons rencontré le prince russe également en voiture. Il fut évidemment surpris de me voir au côté de Wanda et sembla vouloir la transpercer de ses yeux gris électrique, mais elle — j'aurais pu à ce moment me mettre à genoux devant elle et baiser ses pieds — elle parut ne pas le remarquer, elle laissa son regard glisser indifférent sur lui, comme sur un objet inerte, un arbre, puis se retourna vers moi avec un éclat de rire charmant.

*

* *

Comme aujourd'hui je lui disais bonne nuit, elle me parut tout à coup, sans aucune raison, distraite et maussade. Que peut-elle bien comploter ?

« Cela me fait de la peine que tu t'en ailles, dit-elle, comme déjà je me tenais sur le seuil.

— Cela dépend seulement de toi de réduire le dur temps de mon épreuve, qui me torture, pleurai-je.

— Tu ne prends pas non plus garde que cette contrainte est aussi pour moi un tourment, répliqua Wanda.

— Alors, termine-la, m'écriai-je, l'entourant de mes bras, sois ma femme.

— Jamais, Séverine, ne dit-elle doucement, mais avec une grande

fermeté.

— Qu'y a-t-il ? »

J'étais terrifié jusqu'au plus profond de mon âme.

« Tu n'es pas l'homme qu'il me faut. »

Je la considérai, retirai doucement mon bras, qui reposait encore autour de sa taille, et quittai la pièce ; quant à elle, elle ne me rappela pas.

*

* *

Nuit sans sommeil, j'ai pris mille résolutions et les ai toutes rejetées. Dès le matin, j'écrivis une lettre, dans laquelle j'expliquai que nos rapports étaient rompus. La main me tremblait si fort comme je la cachetais, que je me brûlai les doigts.

Comme je montai le perron, pour remettre la missive à la femme de chambre, mes genoux menacèrent de se briser.

La porte s'ouvrit et Wanda passa sa tête toute papillottée...

« Je ne suis pas encore frisée, dit-elle en riant, qu'avez-vous là ?

— Une lettre.

— Pour moi ? »

Je fis signe que oui.

« Ah ! vous voulez briser avec moi, fit-elle d'un ton railleur.

— N'avez-vous pas déclaré hier que je n'étais pas un homme pour vous...

— Je vous le réitère, dit-elle.

— Tenez. »

Je tremblais de tout mon corps, la voix me fit défaut, je lui tendis la lettre.

« Gardez-la, dit-elle, en m'examinant, vous oubliez qu'il n'est pas question de savoir si oui ou non vous êtes l'homme qu'il me faut, et que vous êtes toujours assez bon pour être un esclave.

— Madame ! m'écriai-je, ravi.

— Oui, c'est ainsi que vous devez me nommer à l'avenir », répondit Wanda, renversant sa tête avec un dédain indicible, « arrangez vos affaires d'ici vingt-quatre heures, je pars après-demain pour l'Italie et vous m'accompagnez comme domestique.

— Wanda !

— Je vous interdis cette familiarité », me dit-elle, en hachant ses mots d'une façon incisive, « de même que de pénétrer auprès de moi sans que je vous appelle ou vous sonne, ou de me parler sans y avoir été invité. À partir d'aujourd'hui, vous ne vous nommerez plus Séverine, mais Grégoire. »

Je frémis de rage et cependant — je ne puis, malheureusement, pas nier — aussi de plaisir et d'une émotion insurmontable.

« Mais, vous connaissez bien ma position, Madame, commençai-je bouleversé, je dépends encore de mon père et doute qu'il dispose en ma faveur d'une aussi forte somme que celle dont j'aurai besoin pour ce voyage.

— Cela veut dire que tu n'as pas d'argent, Grégoire, remarqua Wanda charmée, tant mieux, car tu dépends complètement de moi, et en ce cas, tu es mon esclave.

— Vous ne songez pas, tentai-je d'objecter, que, comme homme d'honneur, il m'est impossible...

— J'ai bien pensé, répondit-elle presque sur le ton de commandement, que, comme homme d'honneur, vous vous êtes engagé par serment, vous avez donné votre parole de me suivre comme esclave où je le voudrai, et de m'obéir en toutes choses. Va, maintenant, Grégoire ! »

Je me tournai vers la porte.

« Pas encore ; il te faut me baiser la main auparavant. »

Là-dessus, elle me la tendit avec un certain orgueilleux laisser-aller, et moi dilettante, âne, vil esclave, je portai, avec d'affectueux transports, cette main à mes lèvres desséchées de fièvre et de surexcitation.

Encore un gracieux signe de tête.

J'étais congédié.

*

* *

Il était déjà tard, quand j'allumai la lampe et le feu dans le grand poêle vert, car j'avais encore quelques lettres et quelques papiers à mettre en ordre, et le vent d'automne, ainsi qu'il en va d'habitude chez nous, commençait à souffler avec violence.

Tout à coup, elle cogna avec le manche du fouet à ma fenêtre.

J'ouvris et je la vis vêtue de sa jaquette doublée d'hermine, et coiffée d'une ronde et haute toque de cosaque en hermine, telle que celles que la grande Catherine avait coutume de porter de préférence.

« Es-tu prêt, Grégoire ? demanda-t-elle d'un ton sombre.

— Pas encore, maîtresse, répondis-je.

— Le mot me plaît, dit-elle là-dessus, tu dois toujours m'appeler « maîtresse », comprends-tu ? Demain matin de bonne heure, à neuf heures, nous quittons ces lieux. Jusqu'au chef-lieu du cercle, tu seras mon compagnon, mon ami ; dès que nous serons montés en voiture, mon esclave, mon domestique. Maintenant, ferme la fenêtre et ouvre la porte. »

Après que j'eus exécuté son désir et qu'elle fût entrée, elle demanda, les sourcils méchamment froncés :

« Comment te plais-je, maintenant ?

— Toi ?

— Qui t'a permis cela ? »

Elle me donna un coup de fouet.

« Vous êtes merveilleusement belle, maîtresse ! »

Wanda rit et s'assit dans mon fauteuil.

« Agenouille-toi, ici, près de moi. »

J'obéis.

« Baise-moi la main. »

Je saisis sa petite main froide et l'embrassai.

« Et la bouche. »

J'enroulai mes bras, dans un transport de passion autour de la cruelle belle femme et couvris son visage, sa bouche et son buste de mes baisers brûlants et elle me les rendit avec le même feu — les paupières mi-closes comme en rêve — jusqu'après minuit.

*

* *

Ponctuellement, à neuf heures du matin, comme elle l'avait commandé, tout était prêt pour le départ et nous quittâmes dans une calèche commode, la petite ville d'eau des Karpates, où s'était noué le plus intéressant drame de ma vie, dont qui que ce soit pouvait à peine pressentir le dénouement.

*

Alors, tout alla bien. J'étais assis à côté de Wanda, et elle causait avec moi le plus affectueusement et le plus spirituellement du monde, comme avec un bon ami, de l'Italie, du nouveau roman de Pisemski et de la musique de Wagner. Elle portait, pour ce voyage, une espèce d'amazone, un costume de drap noir et une jaquette courte de même étoffe bordée de fourrure sombre, qui dessinaient ses sveltes et fines formes et en faisaient ressortir tous les avantages ; par-dessus, une sombre fourrure de voyage. La chevelure, roulée en noeud antique, reposait sous une petite toque de fourrure sombre, de laquelle retombait une voilette noire. Wanda était très bien disposée, me bourrait de bonbons, me frisait, dénouait mon foulard et le roulait en une charmante petite tresse, étalait sa fourrure sur mes genoux, puis me pressait furtivement les doigts, et, de temps à autre, quand notre cocher juif s'assoupissait, elle allait jusqu'à me donner un baiser, et ses fraîches lèvres avaient le parfum glacé d'une jeune rose épanouie à l'automne entre les feuilles déjà mortes et que le premier givre a rempli de petits diamants.

Voici le chef-lieu du cercle. Nous descendons devant la gare. Wanda, avec un rire charmant, me jette sa fourrure sur le bras, puis elle va prendre les billets.

Comme elle revient, elle est complètement changée.

« Voici ton billet, Grégoire, dit-elle du ton sur lequel les grandes dames parlent à leurs laquais.

— Un billet de troisième classe ! répondis-je, avec un effroi comique.

— Naturellement, reprit-elle, mais maintenant, fais attention de monter aussitôt que je serais dans le coupé et n'aurai plus besoin de toi. À chaque station, tu viendras à mon wagon me demander mes ordres. N'y manque pas. Et maintenant, donne-moi ma fourrure. »

Après qu'en esclave soumis, je l'eus aidée à l'endosser, suivie de moi, elle se mit en quête d'un coupé vide de première classe, s'élança, appuyée sur mon épaule, et me laissa lui envelopper les pieds dans la peau d'ours et les poser sur la bouillotte.

Puis elle me fit signe et me congédia. Je montai lentement dans un wagon de troisième classe, rempli d'épaisses fumées de tabac comme

l'entrée de l'enfer l'est, dit-on, des brouillards de l'Achéron, et j'eus alors tout le loisir de méditer le problème de l'existence humaine et la plus grande des énigmes : la Femme.

*

* *

Chaque fois que le train s'arrêtait, je sautais en bas de mon compartiment, courais à son wagon et attendais ses ordres, la casquette à la main. Elle voulait tantôt un café, tantôt un verre d'eau, une fois un petit souper, une autre fois une cuvette d'eau chaude, pour se laver les mains, tant et si bien qu'elle se laisse faire la cour par un couple de cavaliers qui étaient montés dans son coupé ; je mourais de jalousie et dus me mettre à sauter comme un cabri pour exécuter rapidement chacun des désirs de Madame et ne pas manquer le train. Sur ces entrefaites, la nuit se mit à tomber. Je ne pus ni manger un morceau ni dormir. Je respire l'odeur, empoisonnée d'oignon, de paysans polonais, de commerçants juifs et de grossiers militaires, et quand je monte la marche de son coupé, elle est étendue dans sa confortable fourrure sur les coussins couverts de peaux de bêtes, comme une despote orientale, et les hommes sont assis comme des dieux indiens tout droit contre les parois du wagon et osent à peine respirer.

*

* *

À Vienne, où elle s'arrête un jour pour faire une emplette, et avant tout se procurer une série de luxueuses toilettes, elle m'emmène en voiture pour se servir de moi comme domestique. Je marche derrière elle, respectueusement, à dix pas de distance ; sans m'honorer d'un seul regard amical, elle me tend les paquets, et finalement elle me laisse, chargé comme un mulet, m'essouffler à perdre haleine.

Avant le départ, elle prend tous mes vêtements et en fait don aux garçons de l'hôtel, et m'ordonne d'endosser sa livrée, un costume cracovien à ses couleurs, bleu clair à parements rouges et un bonnet carré rouge orné de plumes de paon, qui ne m'allaient pas mal du tout.

Les boutons d'argent étaient à ses armes. Il me semble que je me suis vendu, ou que j'ai livré mon âme au diable.

*

**

Mon beau démon me conduit faire un tour de Vienne à Florence ; là, au lieu de Masoviens, vêtus en toile, et de juifs aux cheveux bouclés et gras, j'ai maintenant, pour compagnons, des contadini, aux cheveux frisés, un brillant sergent du premier régiment de Grenadiers italiens et un pauvre peintre allemand. Le train ne sent plus maintenant l'oignon, mais bien le cervelas et le fromage.

La nuit est de nouveau tombée. Je m'étends sur mon lit de camp où je suis à la torture : j'ai les bras et les jambes brisés. Mais il y a encore de la poésie en tout ceci : les étoiles étincellent au ciel, le sergent ressemble à l'Apollon du Belvédère, et le peintre allemand chante une merveilleuse romance allemande :

Pourtant maintenant les ténèbres s'épaississent,
L'une après l'autre chaque étoile s'allume ;
Quel souffle d'ardent désir
Flotte à travers la nuit !
Mon âme agitée
Poursuit la tienne
Sur l'Océan des rêves.

Et je pensai à la belle femme qui, tranquille comme une reine, repose dans sa molle fourrure.

*

**

Florence ! Foule de monde qui s'agite et crie, cochers et commissionnaires importuns. Wanda choisit une voiture et éconduit les porteurs.

« Pourquoi alors aurais-je un domestique ? dit-elle ; Grégoire, voici le récépissé, va chercher les bagages. »

Elle s'enveloppa dans sa fourrure et s'assit tranquillement dans la voiture, tandis que, l'une après l'autre, j'apportais les lourdes malles. Un instant, je m'effondrais complètement sous la dernière ; un carabinier à la figure intelligente eut pitié de moi et m'aida. Elle rit.

« Elle doit être lourde, dit-elle, car elle contient toutes mes

fourrures. »

Je grimpai sur le siège et épongeai les gouttes de sueur qui perlaient à mon front. Elle désigna l'hôtel, le cocher fouetta son cheval. En quelques minutes nous atteignons la porte cochère brillamment éclairée.

« Avez-vous des chambres, ici ? demanda-t-elle au Suisse.

— Oui, Madame.

— Deux pour moi, une pour mon domestique, toutes avec poêles.

— Deux chambres élégantes, l'une et l'autre avec cheminée pour vous, répondit le garçon, qui était accouru, et une sans feu pour le domestique.

— Montrez-moi les chambres. »

Elle les inspecta, puis se déclara satisfaite.

« C'est bien, faites vite du feu, le domestique peut dormir dans celle qui n'est pas chauffée. »

Je la regardai.

« Monte la malle, Grégoire, ordonna-t-elle sans remarquer mon regard, pendant que je fais ma toilette et vais dans la salle à manger. Tu peux alors aussi manger quelque chose. »

Tandis qu'elle se rendait dans la chambre voisine, je traînai la malle en haut, aidai le garçon — qui essayait en mauvais français d'obtenir des renseignements sur ma maîtresse — à allumer du feu dans la chambre à coucher et regardai un moment, avec une sourde envie, la cheminée flamber, le ciel de lit blanc et odorant, les tapis qui recouvraient le plancher. Puis, fatigué et affamé, je montai un escalier et demandai quelque chose à manger. Un brave garçon de salle, soldat italien, qui se donnait mille peines pour me comprendre en allemand, me conduisit dans la salle à manger et me servit. Il y avait trente-six heures que je n'avais avalé une boisson fraîche ou mangé un morceau chaud à la fourchette, comme elle entra.

Je me levai.

« Comment pouvez-vous me conduire dans une salle à manger où se trouve mon domestique ! » reprocha-t-elle durement au garçon, puis, rouge de colère, elle se tourna et se retira.

Je remerciai le Ciel de pouvoir ainsi continuer à manger tant soit peu tranquille. Puis, je grimpai les quatre marches qui me séparaient

de ma chambre, dans laquelle se trouvait déjà ma petite malle et où brûlait une petite lampe à huile puante : c'est une pièce étroite, sans cheminée et sans fenêtre, munie seulement d'une petite prise d'air. Sans le froid de chien qu'il faisait, elle me rappelait les plombs de Venise. Il me faut rire aux éclats malgré moi, mais je résiste et ai peur de mon propre éclat de rire.

Tout à coup, la porte s'ouvre brusquement et le garçon, avec un geste théâtral bien italien, s'écrie :

« Il faut de suite descendre auprès de Madame ! »

Je prends ma casquette, butte contre une des marches, arrive enfin sans encombre devant la porte du premier étage et frappe.

« Entrez ! »

J'entre, ferme et me tiens debout près de la porte.

Wanda s'est installée confortablement : elle est assise en négligé de mousseline blanche et de dentelles, sur un petit divan de velours rouge, les pieds sur un coussin de même étoffe et s'enveloppe du même manteau de fourrure qu'elle portait quand, pour la première fois, elle m'apparut comme la déesse de l'Amour.

La lumière jaune des candélabres, qui pendent des trumeaux, se reflète dans le grand miroir, et les flammes rougeâtres de la cheminée se jouent majestueusement sur le velours vert, sur la zibeline sombre du manteau, sur la peau blanche et lisse et sur la chevelure aux tons de feu de la belle femme, qui tourne vers moi son clair mais froid visage et laisse tomber sur moi ses froids yeux verts.

« Je suis contente de toi, Grégoire », commença-t-elle.

Je m'inclinai.

« Approche-toi. »

J'obéis.

« Encore plus près. » Elle baissa les yeux et se mit à passer la main sur la zibeline. « Vénus à la fourrure reçoit son esclave. Je vois que vous êtes plus que jamais le fantasque habituel, vous êtes toujours du moins sous l'empire de vos rêves, et ce serait la chose la plus folle de mener à bien votre conception ; j'avoue que cela me plaît, que cela m'en impose. C'est là que réside la force, et on n'estime que la force. Je crois même que, dans des circonstances extraordinaires, à une grande époque, ce qui semble votre point

faible, paraîtrait une force étonnante. Sous les premiers empereurs, vous auriez été un martyr ; à l'époque de la Réforme, un anabaptiste ; sous la Révolution française, un de ces Girondins les plus exaltés qui, la Marseillaise aux lèvres, montaient à la guillotine. Mais comme vous êtes mon esclave, mon... »

Elle bondit tout à coup, de façon que la fourrure tomba à terre, et m'entoura le cou de ses bras dans un élan de tendresse.

« Mon esclave chéri, Séverine, oh ! combien je t'aime, combien je t'adore ! comme tu as l'air pimpant en costume cracovien ! mais tu gèleras, là-haut, cette nuit, dans ta misérable chambre sans cheminée ; te donnerai-je ma fourrure, mon petit coeur, la grande alors ? »

Elle la ramassa vivement, me la jeta sur les épaules et, avant que je ne m'y attendisse, m'en enveloppa confortablement.

« Ah ! que la fourrure te sied bien ! elle fait admirablement ressortir tes nobles traits. Bientôt, tu ne seras plus mon esclave ; veux-tu porter un vêtement de velours garni de zibeline, comprends-tu ? Sinon je ne mettrai plus jamais une jaquette de fourrure. »

Et de nouveau, elle commença à me caresser, à m'embrasser et à m'attirer sans cesse sur le petit divan de velours.

« Tu te plais, je crois, dans la fourrure, dit-elle, donne-la-moi, vite, vite, autrement je perds tout sentiment de ma dignité. »

Je posai la fourrure autour d'elle, et Wanda passa le bras droit dans la manche.

« C'est ainsi que le Titien représente son héroïne. Maintenant, trêve de plaisanterie. N'aie plus toujours l'air si malheureux, cela me rend triste ; tu n'es provisoirement mon domestique qu'aux yeux du monde, tu n'es pas encore mon esclave, tu n'as pas encore signé le contrat, tu es encore libre, tu peux me quitter à tout instant ; tu as joué ton rôle d'une façon magistrale. J'étais ravie, mais n'en as-tu pas déjà assez, ne me trouves-tu pas abominable ? Maintenant, parle, je te l'ordonne.

— Dois-je te le confesser, Wanda ? Commençai-je .

— Oui, tu le dois.

— Et si tu en abuses aussi, repris-je, je suis comme toujours amoureux de toi, je t'honorerai, je t'adorerai toujours davantage,

toujours plus fanatiquement ; quand tu me maltraites, comme tu l'as fait tout à l'heure, tu me brûles le sang, tu enivres tous mes sens. » Je la pressai sur moi et me suspendis un moment à ses lèvres humides. « Ô toi, belle femme ! criai-je alors, en la contemplant, et, dans mon enthousiasme, j'arrachai la fourrure de zibeline de ses épaules, et couvris sa nuque de baisers.

— Tu m'aimes aussi quand je suis cruelle, dit Wanda ; va, maintenant, tu m'ennuies, n'entend-tu pas ? »

Elle me donna un tel soufflet que j'en vis trente-six chandelles et que l'oreille m'en tinta.

« Aide-moi à passer ma fourrure, esclave ! »

Je l'aidai du mieux que je pus.

« Quel maladroit ! » cria-t-elle, et à peine l'eut-elle sur le dos, qu'elle me frappa de nouveau en pleine figure. Je sentis combien je changeai de couleur.

« T'ai-je fait mal ? demanda-t-elle, et elle posa doucement sa main sur moi.

— Non, non, m'écriai-je .

— Tu n'oses certes pas te plaindre, tu le veux ainsi ; maintenant, donne-moi encore un baiser. »

Je l'entourai de mes bras et ses lèvres se collèrent aux miennes, et comme elle reposait sur ma poitrine, dans la grande et lourde fourrure, j'éprouvai une sensation bizarre d'étouffement, comme si une bête féroce, une ourse m'eût enlacé et comme si je sentais à tout instant ses griffes s'enfoncer dans mes chairs. Mais, cette fois, l'ourse me laissa gracieusement aller.

Le cœur rempli de souriantes espérances, je montai dans ma misérable chambre de domestique et me jetai sur mon lit, un lit très dur.

« La vie est, à vrai dire, comique au plus haut point, pensai-je à part moi ; tout récemment encore la plus belle femme, Vénus, elle-même, a reposé sur ta poitrine, et maintenant tu as l'occasion d'étudier l'enfer des Chinois qui ne font pas précipiter dans les flammes les damnés comme nous, mais que les démons chassent vers les mers de glace. Les fondateurs de leur religion ont aussi vraisemblablement couché dans des pièces non chauffées. »

*

* *

Je me suis cette nuit éveillé en sursaut, en jetant un cri d'épouvante : j'avais rêvé d'une mer de glace, sur laquelle je m'étais égaré et dont je cherchais vainement à sortir. Tout à coup survint, dans un traîneau conduit par des rennes, un Esquimau qui ressemblait au garçon qui m'avait assigné la pièce sans feu.

« Que cherchez-vous, Monsieur ? Cria-t-il, c'est ici le pôle Nord. »

L'instant d'après, il disparut et Wanda passa en patins volant sur la couche de glace, sa robe de satin blanc flottait et craquait, l'hermine de sa jaquette et de sa toque, principalement son visage jetaient un éclat plus blanc que la blanche neige elle-même ; elle fondit sur moi, me serra dans ses bras et se mit à m'embrasser ; tout à coup je sentis mon sang ruisseler sur mon corps, à flots pressés et brûlants.

« Que fais-tu là ? » demandai-je épouvanté.

Elle se mit à rire, et comme maintenant je la considérais, je m'aperçus que ce n'était plus Wanda, mais une énorme ourse blanche, qui enfonçait ses griffes dans mon corps.

Je criai de désespoir et entendis encore son rire diabolique, comme je m'éveillai et, tout étonné, je promenai mes regards dans la chambre.

*

* *

Le matin, de bonne heure, je me tenais déjà à la porte de Wanda et, comme le garçon apportait le café, je le lui pris des mains et le servis à ma belle maîtresse. Elle avait déjà fait sa toilette et avait l'air superbe, fraîche et rosée ; elle me sourit affectueusement et me rappela, alors que, respectueusement, je voulus m'éloigner.

« Prends aussi vivement ton déjeuner, Grégoire, dit-elle, car nous allons chercher une maison ; je ne veux rester à l'hôtel que le moins longtemps possible ; nous sommes effroyablement gênés ici, et s'il me plaît de causer encore quelque temps avec toi, on dira : la Russe a des relations aimables avec son domestique, on le voit, la race des Catherine n'est pas encore morte. »

Une demi-heure après, nous sortîmes, Wanda en costume de drap,

avec sa toque russe, moi en costume cracovien. Nous fîmes sensation. Je marchais à quelque dix pas derrière elle et gardais mon sérieux, tout en craignant à chaque seconde de partir d'un éclat de rire. Il n'y avait pas une seule rue où sur l'une des belles maisons qui s'y rencontraient l'on ne vît le petit écriteau : Camere ammobiliate. Wanda m'envoyait chaque fois gravir l'escalier, et, seulement lorsque je lui rapportais que la maison avait bonne apparence, elle se décidait à monter. C'est ainsi qu'à midi j'étais déjà aussi fatigué qu'un chien après une chasse à courre.

Nous allâmes de maison en maison, sans en avoir trouvé une de convenable. Wanda était quelque peu contrariée. Tout à coup, elle me dit :

« Séverine, le sérieux avec lequel tu joues ton rôle est charmant, et la contrainte que nous nous sommes imposée m'excite au plus haut point ; je n'y tiens plus, tu es à croquer, il faut que je te donne un baiser. Entrons quelque part.

— Mais, Madame... remarquai-je.

— Grégoire ! »

Elle entra au premier étage que nous trouvâmes ouvert, monta quelques marches du sombre escalier, m'enlaça de ses bras dans un transport affectueux et m'embrassa.

« Hélas ! Séverine, tu es bien rusé ; comme esclave, tu es beaucoup plus dangereux que je ne pensais, oui, je te trouve irrésistible, je crains de m'éprendre encore une fois de toi.

— Ne m'aimes-tu donc plus ? » demandai-je, saisi d'un effroi subit.

Elle secoua sérieusement la tête, puis m'embrassa de nouveau en imprimant sur mes lèvres ses lèvres exquises.

Nous retournâmes à l'hôtel. Wanda fit un déjeuner à la fourchette et m'offrit également de suite quelque chose à manger.

Mais je ne fus pas aussi diligemment servi qu'elle ; c'est ainsi qu'il advînt que je n'avais pas même porté deux morceaux de beefsteak à ma bouche, que le garçon entra et, de son air théâtral, s'écria : « De suite auprès de Madame ! »

Je dus ainsi prendre un rapide et douloureux congé de mon déjeuner et, fatigué et affamé, allai rejoindre Wanda qui déjà se

trouvait dans la rue.

« Je ne vous avais encore jamais crue si cruelle, maîtresse, dis-je d'un ton plein de reproche, qu'après toutes ces fatigues, vous ne me laissiez pas une seule fois manger tranquille. »

Wanda se mit à rire de tout son cœur.

« Je pensais que tu étais prêt, dit-elle, mais cela ne fait rien. L'homme est né pour souffrir et toi tout particulièrement. Les martyrs n'avaient pas non plus mangé de beefsteaks. »

Je la suivis, plein de rancune, tout en contenant ma faim.

« J'ai renoncé à l'idée de prendre en ville un appartement, continua Wanda, on trouve fatigant tout un étage où l'on est enfermé et où l'on ne peut faire ce que l'on veut. Dans des circonstances aussi bizarres, aussi fantastiques que celles où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, il faut tout mettre d'accord. Je vais louer une villa tout entière ; maintenant, attends un peu, tu vas être étonné. Je te permets maintenant de te rassasier, puis d'aller visiter Florence. Ne rentre pas à la maison avant le soir. Si alors, j'ai besoin de toi, je te ferai appeler. »

*

* *

J'ai vu le Dôme, le vieux palais, la loge des Lanzi, puis, j'ai longtemps contemplé l'Arno. Je laissai tomber mes regards sur l'antique et majestueuse Florence dont les rondes coupes et les clochers se dessinent mollement sur le ciel bleu et pur, sur les ponts magnifiques, sous les arches desquels le beau fleuve chasse ses eaux rapides, sur les vertes collines, couvertes de sveltes cyprès et de vastes monuments, palais ou cloîtres, qui entourent la ville.

C'est tout un autre monde que celui où nous nous trouvons, un monde joyeux, voluptueux et ensoleillé. Le paysage n'y a rien du sérieux, de la mélancolie du nôtre. Aussi loin que la vue porte, il ne se trouve pas un coin — pas même jusqu'aux dernières villas blanches éparpillées sur les montagnes vert clair — que le soleil n'éclaire de sa brillante lumière, et les hommes y sont moins sérieux que nous, ils y sont moins capables de penser, mais ils regardent tout, comme s'ils étaient heureux.

On soutient aussi que, dans le Midi, on meurt plus facilement. Je

me doute maintenant que c'est une rose sans épine et une volupté sans tourment.

Wanda a découvert sur la rive gauche de l'Arno une charmante petite villa, tout à côté des Cascines et l'a louée pour l'hiver. Elle se trouve située dans un ravissant jardin avec des bosquets enchanteurs, des pelouses et des parterres de camélias. C'est une villa d'un étage, de style italien et de forme carrée ; sur le devant s'étend une galerie ouverte, une espèce de « loggia » avec des statues de plâtre d'après l'antique, installées sur des piédestaux ou sur les marches de pierre qui descendent au jardin. Par la galerie on parvient à un majestueux bassin de marbre, d'où un escalier en spirale conduit à la chambre à coucher de la maîtresse.

Wanda occupe toute seule le premier étage.

Une chambre fort jolie, ayant même une cheminée, m'est réservée au rez-de-chaussée.

J'ai parcouru le jardin et, sur un petit tertre, j'ai découvert un petit temple dont j'ai trouvé la porte fermée ; mais cette porte présente une fente à laquelle j'applique l'oeil et j'aperçois à l'intérieur la déesse d'Amour debout sur un blanc piédestal.

Un doux frisson me passe. Tout en ricanant, elle me dit : « Es-tu là ? Je t'ai attendu. »

*

* *

Le soir est venu. Une jolie petite soubrette m'apporte l'ordre de paraître devant la maîtresse. Je gravis les larges marches de marbre, traverse l'antichambre, un grand salon rempli de somptueuses richesses, et frappe à la porte de la chambre à coucher. Je frappe tout doucement, car le luxe que je vois répandu partout m'inquiète ; c'est pourquoi, n'ayant pas été entendu, je me tiens quelque temps devant la porte. Je me demande comment je me tiendrais devant la chambre à coucher de la grande Catherine et comment, à ce moment, elle sortirait dans sa verte pelisse avec le cordon rouge sur sa gorge nue et ses petites boucles blanches et poudrées.

Je frappe de nouveau, Wanda ouvre impatientement et violemment le battant.

« Pourquoi si tard ? demande-t-elle.

— J'étais derrière la porte, tu ne m'as pas entendu frapper », répondis-je timidement.

Elle ferme la porte, se pend après moi et me conduit vers un sofa de damas rouge sur lequel elle s'est reposée. La pièce est toute en rouge : tapis, tentures, portières, ciel de lit, tout est en damas rouge ; quant au couvre-pieds, il représente un sujet superbement ouvragé : Samson et Dalila.

Wanda me reçoit dans le plus fascinant des déshabillés : sa robe de satin blanc colle légèrement et artistiquement sur son corps gracieux, laissant à nu la gorge et les bras qui, délicats et nonchalants, s'entourent de la sombre fourrure de la grande pelisse de velours vert garni de zibeline. Sa chevelure de feu mi-défaite, et retenue par des noeuds de perles noires, tombe sur le dos jusqu'aux hanches.

« Vénus à la fourrure », balbutiai-je, tandis qu'elle m'attire sur sa gorge et menace de m'étouffer de baisers. Puis je reste muet et privé de pensée, tout s'effondre dans une mer de délices insoupçonnées.

Finalement, Wanda se détache et me regarde, accoudée sur un bras. J'étais tombé à ses pieds, elle m'attira à elle et se mit à jouer avec ma chevelure.

« M'aimes-tu encore ? demanda-t-elle, les yeux noyés d'ivresse.

— Tu le demandes ! m'écriai-je.

— Te souviens-tu encore de ton serment ? Ajouta-t-elle avec un ravissant sourire, maintenant, tout est arrangé ici, tout est prêt, je te le demande encore une fois : est-ce vraiment ton désir de devenir mon esclave ?

— Ne le suis-je déjà ? demandai-je étonné.

— Tu n'as pas encore signé le document.

— Le document... quel document ?

— Ah ! je vois, tu n'y penses déjà plus, dit-elle, alors laissons cela tranquille.

— Mais Wanda, dis-je, tu sais que je ne connais pas de plus grandes délices que de te servir, d'être ton esclave, et que je donnerais tout pour cette volupté : me savoir tout en ton pouvoir, y compris ma vie.

— Que tu es beau, balbutia-t-elle, quand tu t'exaltes ainsi, quand tu parles si passionnément ! Hélas ! je suis plus que jamais éprise de

toi et je serais impérieuse, dure et cruelle envers toi ! Je crains de ne jamais pouvoir l'être.

— Cela ne m'inquiète pas, répliquai-je en riant, où as-tu mis le document ?

— Ici. »

Mi-confuse, elle le tira de son sein et me le passa.

« Avec cela, tu as ton bonheur, ajouta-t-elle, tu peux être tout en mon pouvoir ; n'ai-je pas dressé un second document, dans lequel tu declares que tu es décidé à te tuer. Je puis donc te tuer, si je veux.

— Donne. »

Tandis que je dépliais le document et commençais à le lire, Wanda prit l'encre et la plume, puis s'assit à côté de moi, posa le bras sur ma nuque et regarda le papier par-dessus mon épaule.

Il était ainsi conçu :

Contrat entre Madame Vanda Von Dunajew et Monsieur Séverine vont Kusiemski.

« M. Séverine Von Kusiemski entend ce jour être le fiancé de la dame Wanda va Dunajew et renonce à tous ses droits d'amant ; il s'oblige sur sa parole d'honneur et de gentilhomme, à être désormais son esclave, aussi longtemps qu'elle ne lui aura pas elle-même rendu la liberté.

« Comme esclave de la dame Dunajew, il prend le nom de Grégoire et s'engage à satisfaire sans réserve tous les désirs de ladite dame, sa maîtresse, à se conformer à tous ses ordres, à lui être humblement soumis, à considérer toute marque de sa faveur comme une grâce extraordinaire.

« Mme vont Dunajew peut non seulement frapper son esclave à sa guise pour les plus petits délits ou fautes, mais elle a aussi le droit de le maltraiter par caprice ou comme passe-temps, comme bon lui semble, voire de le tuer, si cela lui plaît ; il est en somme sa propriété absolue.

« Si Mme vont Dunajew vient à donner la liberté à son esclave, M. Séverine Von Kusiemski s'engage à oublier tout ce que, comme esclave, il aura dû souffrir ou subir, et à ne jamais, en aucune façon, par aucun moyen et sous aucune espèce de considération que ce soit, s'en venger, ou exercer de ce fait une action quelconque envers ladite

Dame.

« Par contre, Mme Von Dunajew s'engage comme maîtresse à paraître en fourrure aussi souvent que possible devant son esclave, même lorsqu'elle se montrera cruelle envers lui.

« Daté de ce jour. »

Le second document ne contient que ces mots :

« Fatigué des déceptions d'une année d'existence, j'ai librement mis fin à ma vie inutile. »

Une profonde horreur m'envahit, comme j'arrivai à la fin ; cependant, il était encore temps, je pouvais encore revenir en arrière, mais la démente de la passion, la vue de la belle femme qui, ivre de joie, s'appuyait sur mon épaule, m'entraînèrent.

« Il te faut tout d'abord copier ceci, dit Wanda, désignant le second document, il doit être entièrement écrit de ta main ; quant au contrat, cela n'est naturellement pas indispensable. »

Je me mis à copier vivement les quelques lignes, dans lesquelles je proclamais mon suicide, et les remis à Wanda. Elle les lut et, tout en riant, posa le papier sur la table.

« Maintenant, aurais-tu le courage de signer cela ? » demanda-t-il, en secouant la tête avec un fin sourire.

Je pris la plume.

« Laisse-moi signer d'abord, dit Wanda ; ta main tremble, craindrais-tu pour ton bonheur ? »

Elle prit le contrat et la plume.

Je levai les yeux en lutte avec moi-même, quand mes regards tombèrent sur de nombreuses peintures des écoles italienne et hollandaise, dont le caractère fantaisiste se rapprochait de celui du sujet bizarre du couvre-pied qui prenait pour moi un cachet tout à fait inquiétant : Dalila, une femme plantureuse à la chevelure d'un rouge de feu, était couchée, à moitié couverte d'un manteau de fourrure brune, sur un sofa rouge et se penchait en riant vers Samson, que les Philistins avaient jeté à terre et ligoté. Dans sa coquetterie railleuse, son sourire est empreint d'une cruauté vraiment infernale ; ses yeux,

mi-clos, rencontrent ceux de Samson, qui lancent un dernier regard rempli d'un amour plein de démente, car bientôt un des ennemis s'agenouille sur sa poitrine, prêt à enfoncer dans ses yeux le fer brûlant.

« Ainsi, s'écria Wanda, tu es complètement perdu !... qu'as-tu encore ? Laissons tout cela aux anciens ; aussi bien, quand tu auras signé, m'en connaîtras-tu moins, cher coeur ? »

Je regardai le contrat. Son nom y paraissait en gros et larges caractères. Je plongeai mon regard dans ses yeux d'un charme irrésistible, puis je pris la plume et apposai vivement ma signature au contrat.

« Tu as tremblé, dit tranquillement Wanda, faut-il que je te guide la main ? »

Au même moment, elle saisit doucement ma main et mon nom parut aussi sur le deuxième papier. Wanda examina encore une fois les deux documents et les enferma dans la table qui était placée à la tête du sofa.

« Maintenant, donne-moi ton passeport et ton argent. »

Je sortis mon portefeuille et lui tendis ; elle l'inspecta, secoua la tête et le posa sur le passeport, tandis que je m'agenouillai devant elle et, rempli d'une douce ivresse, laissai reposer ma tête sur son sein.

Mais elle me repoussa tout à coup du pied, se leva et tira la sonnette ; aussitôt, trois jeunes, sveltes négresses, noires comme l'ébène et vêtues de satin rouge, entrèrent, chacune munie d'une corde.

Je compris alors toute l'horreur de ma position et voulus me lever, mais Wanda en véritable maîtresse qui ordonne, s'était levée, tournant vers moi son froid et beau visage, aux sourcils menaçants, aux yeux dédaigneux ; elle fit un signe de la main, et avant que j'aie pu me rendre bien compte de ce qui m'arrivait, les négresses me maintinrent à terre, me lièrent les pieds et les poings, ainsi que les bras, sur le dos comme à quelqu'un qui va être jugé, si bien que je pouvais à peine me mouvoir.

« Donne-moi le fouet, Haydée », commanda Wanda avec un flegme imperturbable.

La négresse le présenta à genoux à la maîtresse.

« Et enlève-moi cette lourde fourrure, ajoutait-elle, elle me gêne. »
La négresse obéit.

« Cette jaquette-ci ! » ordonna encore Wanda. Haydée apporta vivement la kazabaïka d'hermine, qui se trouvait sur le lit et Wanda, avec un geste d'une grâce inimitable, commanda :

« Attachez-le à cette colonne. »

Les négresses me levèrent, me passèrent une forte corde autour du corps et m'attachèrent tout debout à l'une des massives colonnes qui soutenaient le large lit italien.

Puis elles disparurent comme si elles avaient été englouties sous terre.

Wanda s'avança rapidement vers moi ; sa robe de satin blanc flottait comme un rayon de lune, sa chevelure flamboyait sur la blanche fourrure de la jaquette ; maintenant, elle était devant moi, la main gauche appuyée sur le côté, la droite tenant le fouet, et elle poussa un petit éclat de rire.

« Toute comédie a cessé entre nous, dit-elle d'un ton sans coeur, maintenant c'est sérieux, insensé ! que je raille et méprise, qui s'est livré à moi comme jouet dans son aveugle démente, à moi, orgueilleuse et capricieuse femme. Tu n'es plus désormais mon bien-aimé, mais mon esclave, abandonné à la vie ou à la mort à mon bon plaisir.

Tu apprendras à me connaître. Tout d'abord, tu vas goûter le fouet de ma main pour de bon, sans avoir rien fait pour le mériter, ainsi tu comprends ce qui t'attend lorsque tu te montreras maladroit, désobéissant ou récalcitrant. »

Là-dessus, elle retroussa, avec une grâce sauvage, la manche bordée d'hermine et me frappa sur les reins.

Tout mon corps tressaillit, le fouet entamait ma chair comme une lame de couteau.

« Eh ! bien, comment cela te plaît-il ? s'écria-t-elle. »

Je gardai le silence.

« Attends un peu, je vais te faire hurler comme un chien sous le fouet », fit-elle menaçante, tout en recommençant à me frapper.

Les coups pleuvaient drus et rapides, avec une violence effroyable

sur mes reins, mes bras, mon cou ; je grinçai des dents pour ne pas crier. Maintenant, elle me frappa à la figure si bien que le sang coula, mais elle se mit à rire et continua à appliquer le fouet.

« Maintenant, je te comprends sérieusement, s'écria-t-elle dans l'intervalle, c'est vraiment une jouissance que d'avoir un homme qui vous aime... M'aimes-tu encore ?

— Non.

— Oh ! Je te déchire encore, à chaque coup le plaisir que j'éprouve augmente ; allons, tords-toi encore un peu, crie, hurle ! Tu ne rencontreras chez moi aucune pitié. »

Bientôt elle parut fatiguée.

Elle jeta le fouet de côté, s'étendit sur le sofa et sonna.

Les négresses entrèrent.

« Déliez-le. »

Comme elles m'enlevaient la corde, je tombai à terre comme une masse inerte. Les trois femmes noires rirent et montrèrent leurs blanches dents.

« Enlevez-lui la corde des pieds. »

Cela fait, je pus me lever.

« Viens près de moi, Grégoire. »

Je m'approchai de la belle femme qui ne m'avait encore jamais paru si séduisante qu'aujourd'hui dans sa cruauté, dans son sarcasme.

« Encore un pas, commanda Wanda ; agenouille-toi et embrasse-moi le pied. »

Elle étendit le pied de dessous le rebord de satin blanc et, fou, pauvre insensé que j'étais, j'y appuyai mes lèvres.

« Tu ne me reverras pas de tout un mois, Grégoire, dit-elle sérieusement, au cours duquel je te serai étrangère ; tu te trouveras plus soulagé vis-à-vis de moi dans ta nouvelle position ; pendant ce laps de temps, tu travailleras au jardin et attendras mes ordres. Et maintenant, marche, esclave ! »

*

* *

Un mois vient de s'écouler dans la monotone régularité, dans le dur travail, dans la mélancolie, envahi de l'ardent désir de voir celle qui m'a causé toutes ces souffrances. Je suis attaché au jardinier que

j'aide à émonder les arbres, à tailler les haies, à transplanter les fleurs, à bêcher les plates-bandes, à retourner l'allée de cailloutage ; je partage sa grossière nourriture et sa dure couchette, je me lève avec les poules et me couche avec elles, et, de temps en temps, j'apprends que la maîtresse s'amuse, qu'elle est entourée d'adorateurs, et une fois, j'ai même entendu ses joyeux éclats de rire, jusque dans le jardin.

Je deviens stupide. Ai-je embrassé ce métier récemment ou l'ai-je exercé auparavant ? Le mois tirera à sa fin après demain... que va-t-elle recommencer avec moi, ou bien m'a-t-elle oublié et dois-je faire mes délices de tailler des haies et de faire des bouquets jusqu'à la fin de mes jours ?

*

* *

Ordre écrit :

« L'esclave Grégoire devra, conformément au présent, se tenir à ma disposition personnelle.

« WANDA VON DUNAJEW. »

Le lendemain matin, le cœur gros, j'ouvre les rideaux damassés et pénètre dans la chambre à coucher de ma déesse, encore plongée dans une semi-obscurité.

« Es-tu là, Grégoire ? » demande-t-elle, alors que je m'agenouille devant la cheminée et prépare le feu.

Je tremble au son de la voix bien aimée. Je ne puis voir Wanda, elle repose invisible derrière la tenture de son ciel de lit.

« Oui, Madame, répondis-je . Quelle heure est-il ?

— Neuf heures passées.

— Donne-moi le déjeuner. »

Je m'empresse de l'aller prendre, puis, le plateau à café à la main, je m'agenouille devant son lit.

« Voici le déjeuner, maîtresse. »

Wanda entr'ouvre les rideaux et, dans le premier moment, avec ses cheveux dénoués et singulièrement épars, elle me paraît une belle

femme absolument étrangère. Car les traits bien aimés n'ont pas la beauté accoutumée : le visage est dur et présente une expression inquiétante de lassitude, de satiété.

Ou bien serait-ce que je n'avais jamais remarqué ces choses auparavant ?

Elle arrête sur moi ses yeux verts, plus avides de nouveauté que menaçants, voire remplis d'une certaine compassion, et tire la pelisse de nuit de fourrure sombre dans laquelle elle repose et la ramène sur son épaule nue.

À ce moment, elle est si ravissante, si capiteuse, que je sens le sang me monter à la tête et au cœur, et le plateau commence à chanceler. Elle le remarque et saisit le fouet, placé auprès de sa table de nuit.

« Quel esclave maladroit tu fais là ! » dit-elle en fronçant le sourcil.

Je baisse les yeux à terre et tiens le plateau aussi fermement que je puis ; elle prend son déjeuner, bâille et étend ses superbes membres dans la riche fourrure.

*

* *

Elle a sonné. J'entre.

« Cette lettre pour le prince Corsini. »

Je vole à la ville, remets la lettre au prince, un beau jeune homme aux yeux ardents, et, dévoré de jalousie, lui rapporte la réponse.

« Qu'as-tu donc ? demande-t-elle en m'épiant malicieusement, tu es horriblement pâle.

— Rien, maîtresse, je me suis seulement un peu pressé. »

*

* *

Au déjeuner, le prince est à son côté et je suis condamné à les servir l'un et l'autre, tandis qu'elle plaisante et que pour l'un et l'autre je n'existe pas. À un certain moment, mes yeux s'obscurcissent, et, tout en lui versant du bordeaux, j'en répands sur la table et même sur sa robe.

« Quel maladroit ! » s'écrie Wanda qui me donne un soufflet ; le prince et elle se mettent à rire, et le sang me monte au visage.

*

* *

Après déjeuner, elle se rend aux Cascines [Fameuse promenade de Florence, recherchée des étrangers.].

Elle conduit elle-même la petite voiture à laquelle est attelée une paire de beaux chevaux bruns anglais. Je suis assis derrière elle et puis voir comme elle fait la coquette et remercie en riant quand un monsieur notable la salue.

Lorsque je l'aide à sortir de voiture, elle s'appuie légèrement sur mon bras ; son attouchement me produit l'effet d'une décharge électrique. Hélas ! cette femme est merveilleusement belle, et je l'aime plus que jamais.

*

* *

Une société de dames et de messieurs se rencontre à dîner à six heures du soir. Je sers à table et cette fois, ne renverse pas de vin sur la table.

Un soufflet vaut plus que dix remontrances : par son moyen on comprend vite, particulièrement lorsqu'il est appliqué par une petite main potelée de femme.

*

* *

Après le dîner, elle est allée faire une promenade en voiture au théâtre Pergola ; quand elle descend l'escalier, vêtue de soie noire, un gros collet d'hermine au cou, un diadème de roses blanches sur la tête, elle est vraiment éblouissante. J'ouvre la portière et l'aide à monter. Devant le théâtre, je saute en bas du siège, elle s'appuie sur mon bras pour monter, je tremble de tout mon corps.

Je lui ouvre la porte de la loge et attends dans le vestibule. La représentation dure quatre heures, pendant lesquelles elle reçoit la visite de son cavalier, et moi je serre les dents de colère.

*

* *

Il est minuit passé, quand, pour la dernière fois, retentit la sonnette de ma maîtresse.

« Du feu ! commande-t-elle d'un ton bref, et, tandis qu'il

s'allume, le thé. »

Tandis que je reviens avec le samovar, elle est déjà déshabillée et, avec l'aide de la négresse, endosse son négligé blanc.

Haydée ne tarde pas à disparaître.

« Donne-moi la pelisse de nuit, dit Wanda, étendant ses beaux membres endormis. »

Je prends la fourrure sur le fauteuil et la tiens, tandis qu'avec une lente nonchalance, elle enfille les manches. Puis, elle se jette sur le coussin du sofa.

« Retire-moi mes chaussures et mets-moi mes pantoufles de soie. »

Je m'agenouille à terre et tire sur le petit soulier qui me résiste.

« Vite ! vite ! s'écrie Wanda, tu me fais mal ! attends un peu, je vais te dresser. »

En un clin d'oeil, elle me frappa du fouet.

« Et maintenant, marche ! »

Encore un coup de pied, puis je pus aller me coucher.

*

* *

Aujourd'hui, je l'ai conduite en soirée. Dans l'antichambre, elle m'ordonna de lui enlever sa fourrure, puis elle entra avec un fier sourire, certaines de ses conquêtes, dans la salle brillamment éclairée ; et j'eus de nouveau le loisir de voir, d'heure en heure, se dérouler uniformément mes tristes pensées ; de temps en temps, la musique parvenait jusqu'à moi, lorsque la porte restait ouverte un moment. Deux laquais essayèrent d'engager la conversation avec moi, mais, comme je ne parle que peu de mots d'italien, ils abandonnèrent bientôt leur tentative.

Je m'endors enfin et rêve que j'avais tué Wanda dans un furieux accès de jalousie et que j'étais condamné à mort ; je me vois attaché sur la planchette, la hache tombe, je la sens sur la nuque, mais je vis encore.

Là-dessus, le bourreau me frappe en pleine figure.

Non, ce n'est pas le bourreau, c'est Wanda, qui se tient en colère devant moi et réclame sa fourrure. En un clin d'oeil, je me ressaisis et lui prête mon aide.

C'est encore une jouissance de passer la pelisse à une belle et superbe femme, de voir, de sentir son cou, ses membres magnifiques s'enfoncer dans la souple et riche fourrure, et de relever les boucles éparses de sa chevelure et de les placer sur le collet, et lorsqu'elle enlève sa pelisse et que la douce chaleur et le parfum subtil de son corps persistent encore sur les touffes de poils dorés de la zibeline, c'est à en perdre les sens !

*

* *

Enfin ! un jour sans convives, sans théâtre, sans société. Je respire à pleins poumons. Wanda est assise dans la galerie et lit ; elle ne me paraît avoir aucune commission à faire. Avec le crépuscule, elle se retire à la brume argentée. Je lui sers à dîner, elle mange seule. Elle n'a pas un regard, pas une syllabe pour moi, pas même un soufflet.

Hélas ! combien il me tarde d'être frappé par elle.

Les larmes me viennent aux yeux, je sens combien cruellement elle m'humilie, si cruellement, qu'elle ne trouve pas une seule fois le courage de me torturer, de me maltraiter.

Avant d'aller au lit, elle me sonne.

« Cette nuit, tu coucheras auprès de moi ; j'ai eu un songe affreux, la nuit dernière et crains de me trouver seule. Prends un des coussins du sofa et étends-toi sur la peau d'ours à mes pieds. »

Là-dessus, Wanda éteint la lampe, de façon que seule la lumière d'une petite veilleuse scintille du plafond sur la chambre, et elle monte au lit.

« Ne te remue pas, fait-elle, afin de ne pas m'éveiller. »

Je me conforme à ses ordres, mais de longtemps je ne puis m'endormir ; je voyais la belle femme, superbe comme une déesse, reposer dans sa pelisse de sombre fourrure, étendue sur le dos, les bras sous la nuque inondée de sa chevelure rutilante ; j'écoutais la cadence régulière de sa respiration, et chaque fois qu'elle se remuait, je m'éveillais et prêtais l'oreille pour savoir si elle avait besoin de moi.

Mais elle n'eut pas besoin de moi.

Je n'avais aucun autre devoir à remplir, aucune autre signification pour elle que d'une veilleuse ou du revolver que l'on met sous son

oreiller.

*

* *

Suis-je fou ou l'est-elle ? Tout ceci provient-il d'un cerveau de femme méchant et fertile, dans le but de surpasser mes fantaisies ultra-sensuelles, ou bien cette femme est-elle réellement une de ces natures à la Néron, qui trouvent une jouissance diabolique à écraser comme vers de terre des hommes qui pensent et sentent, et qui, comme elles même, ont une volonté.

Que n'ai-je pas éprouvé !

Comme je m'agenouillai devant son lit en portant le plateau à café, Wanda posa tout à coup sa main sur mon épaule et plongea profondément ses yeux dans les miens.

« Quels beaux yeux tu as ! dit-elle doucement, et tout particulièrement depuis que tu souffres. Es-tu bien malheureux ? »

Je baissai la tête et me tu.

« Séverine, m'aimes-tu encore ? s'écria-t-elle soudain d'un ton douloureux, peux-tu m'aimer encore ? » Et son visage prit un air si déchirant que le plateau se renversa et que pots et tasses roulèrent sur le plancher et le café tomba sur le tapis.

« Wanda, ma Wanda », m'écriai-je, et je la pressai passionnément sur moi et couvris de baisers sa bouche, son visage et sa gorge. « Oui, c'est vraiment là ma misère que je t'aime toujours davantage, toujours plus follement, plus tu me maltraites et plus tu me trahis ; oh ! je voudrais encore mourir de douleur, d'amour et de jalousie !

— Mais je ne t'ai certes pas encore trahi, Séverine, reprit Wanda en riant.

— Non ! Wanda ! Pour l'amour de Dieu ! ne me raille pas si impitoyablement, m'écriai-je. N'ai-je pas moi-même porté la lettre au prince ?

— Sans doute, une invitation à déjeuner.

— Depuis que nous sommes à Florence, tu as...

— Je t'ai toujours été fidèle, répartit Wanda, je te le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré. Je n'ai fait que satisfaire tes caprices, pour l'amour de toi.

Mais je voudrais prendre un adorateur ; d'ailleurs, la chose n'est

qu'à moitié faite et tu m'adresses encore à la fin le reproche que je ne suis pas assez cruelle à ton égard. Mon bel et cher esclave ! Mais aujourd'hui, tu es de nouveau Séverine ; tu es mon seul et unique amant. Je n'ai pas donné tes vêtements, tu les trouveras ici dans la malle, endosse-les comme autrefois dans cette petite station thermale des Carpates, où nous nous sommes si profondément aimés ; oublie tout ce qui est arrivé depuis, oh ! tu l'oublieras facilement dans mes bras, mes baisers feront disparaître tous tes chagrins. »

Elle se mit à me câliner comme un enfant, à m'embrasser, à me cajoler. Finalement, elle me dit avec un doux sourire :

« Habille-toi, maintenant, je t'en prie, tandis que je vais faire ma toilette. Je prendrai ma jaquette de fourrure ? Oui, oui, je le veux, dépêche-toi ! »

Lorsque je revins, elle était debout au milieu de la chambre, vêtue de sa robe de satin blanc, de sa kazabaïka rouge garnie d'hermine, ses cheveux poudrés, un petit diadème de diamant sur le front. Sur le moment, elle me rappela d'une façon inquiétante Catherine II, mais elle ne me laissa pas le temps de la réflexion, elle m'attira à elle sur le sofa et nous passâmes deux heures délicieuses ; ce n'était plus maintenant la sévère et capricieuse maîtresse, c'était la dame élégante, la tendre amante. Elle me montra des photographies, des livres qui venaient de paraître, et discourut sur ces choses avec tant d'esprit, de clarté et de goût que, plus d'une fois charmé, je portai sa main à mes lèvres. Puis elle me lut deux histoires tirées de Lermontow, et comme j'étais tout auprès du feu, elle posa affectueusement sa petite main sur la mienne, et, tandis que ses adorables traits exprimaient un plaisir ineffable, reflété lui-même dans son doux regard, elle me demanda :

« Es-tu heureux maintenant ?

— Pas encore. »

Elle se renversa alors sur le coussin, et lentement ouvrit sa kazabaïka.

Mais je ramenai vivement l'hermine sur sa gorge d'albâtre.

« Tu me rends fou ! balbutiai-je.

— Alors, viens ! »

Déjà j'étais dans ses bras ; déjà, comme un serpent elle me

caressait de sa langue ; puis elle murmura encore une fois :

« Es-tu heureux ?

— Au-delà de toute mesure ! » m'écriai-je .

Elle se mit à rire ; c'était un rire méchant et sonore qui me glaça.

« Autrefois, tu rêvais d'être l'esclave, le jouet d'une belle femme ; maintenant, tu te figures être un homme libre, un homme, mon bien-aimé, fou que tu es... ! Un clignement de mes yeux, et tu seras de nouveau l'esclave.

— À genoux. »

Je me laissai tomber du sofa à ses pieds, mes yeux fixés sur les siens dans le doute.

« Tu peux le croire, dit-elle, en me considérant, ses bras croisés sur sa poitrine, je m'ennuie et tu es, certes, assez bon pour me distraire une couple d'heures. Ne me regarde pas ainsi. »

Elle me poussa du pied.

« Tu n'es que ce que je veux : un homme, une chose, une bête. »

Elle sonna, les négresses entrèrent.

« Liez-lui les mains au dos. »

Je restai agenouillé et me laissai tranquillement faire. Elles me conduisirent alors à la vigne située à l'extrémité méridionale du jardin. Du maïs avait été planté dans la vigne, et çà et là s'élevaient quelques maigres arbrisseaux. Tout à côté se trouvait une charrue.

Les négresses m'attachèrent à un poteau et s'amuserent à me piquer de leurs épingles à cheveux en or. Cependant, cela ne dura pas longtemps, Wanda survint, sa toque d'hermine sur la tête, les mains dans les poches de sa jaquette ; elle me fit détacher, lier les bras au dos, poser un joug sur la nuque et atteler à la charrue.

Les noires diablasses me poussèrent au champ, l'une guidant la charrue, l'autre me tirant à la corde, et la troisième me faisant marcher à coups de fouet, tandis que Vénus à la fourrure se tenait à côté et les regardait faire.

*

* *

Le lendemain, comme je servais le dîner, Wanda me dit : « Apporte encore un couvert, afin de manger aujourd'hui avec moi »,

et comme je voulais m'asseoir en face d'elle : « Non pas, fit-elle, près de moi, tout près de moi. »

Elle est de la meilleure humeur possible, elle me fait manger la soupe avec sa propre cuiller, les autres mets avec sa fourchette, pose sa tête sur la table à la façon d'un jeune chat qui folâtre et coquette avec moi. Le malheur veut que je regarde Haydée, qui fait le service à ma place, un peu plus longtemps que, peut-être il convient. La pureté quasi européenne des lignes de son visage, son buste superbe et sculptural, qui semble taillé dans le marbre noir, me plaisent maintenant. La jolie diablesse s'en aperçoit et découvre ses dents dans un rire niais ; à peine a-t-elle quitté la pièce que Wanda bondit, frémissante de colère.

« Quoi, tu oses regarder une autre femme devant moi ! elle te plaît mieux que moi, elle et encore plus diabolique ! »

Je frémis, je ne l'ai encore jamais vue ainsi ; elle a soudain blêmi jusqu'aux lèvres et tremble de tout son corps. Vénus à la fourrure est jalouse de son esclave ! Elle détache brusquement le fouet du clou et me frappe en pleine figure, puis elle appelle les noires servantes, leur ordonne de me ligoter et de me descendre à la cave où elle me jette dans un sombre et humide caveau souterrain, une véritable prison.

Puis la porte se referme, les verrous sont tirés, la clef tourne dans la serrure. Je suis enfermé, enterré.

*

* *

Je reste étendu là, je ne sais combien de temps, ligoté comme une bête à l'abattoir sur un peu de paille humide, sans lumière, sans eau, sans pain, sans repos. Elle ne manque de rien et me laisse mourir de faim, si bientôt je ne meurs pas de froid. Je tremble de froid. Ou ne serait-ce pas plutôt de fièvre. Je crois que je me mets à haïr cette femme.

*

* *

Un rayon de clarté, rouge comme du sang, filtre par la porte sur le plancher : c'est la lumière, la porte va s'ouvrir.

Wanda paraît sur le seuil, enveloppée de sa fourrure de zibeline et s'éclaire d'un flambeau.

« Tu vis encore ? demande-t-elle.

— Viens-tu pour me tuer ? » répondis-je d'une voix mourante et voilée.

En deux bonds Wanda est auprès de moi, elle s'agenouille auprès de ma couche et presse ma tête sur son sein.

« Es-tu malade ? Comme tes yeux luisent ; m'aimes-tu ? Je veux que tu m'aimes ! »

Elle tire un petit poignard ; je frémis comme la lame brille devant mes yeux, je crois vraiment qu'elle veut me tuer. Mais elle se met à rire et tranche les liens qui m'entravent.

*

* *

Elle me laisse venir au dîner ce soir, lui faire la lecture et s'entretient avec moi de toutes sortes de questions et de matières intéressantes. Là-dessus elle semble toute métamorphosée, elle paraît honteuse de la sauvagerie qu'elle a témoignée envers moi, de la barbarie avec laquelle elle m'a traité. Une douce tranquillité éclaire tout son être, et quand elle me saisit la main, ses yeux prennent une expression surhumaine de bonté et d'amour qui nous arrache des larmes, lesquelles nous font oublier toutes les souffrances de l'existence et toutes les terreurs de la mort.

Je lui lis Manon Lescaut. Elle sent l'application, elle ne dit mot, mais sourit de temps en temps, et finalement ferme le petit livre.

« Ne voulez-vous plus lire, Madame ?

— Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, jouons à la Manon Lescaut. J'ai un rendez-vous aux Cascines, et vous, mon cher chevalier, vous m'y accompagnerez ; je sais que vous le ferez, n'est-ce pas ?

— Vous ordonnez !

— Je n'ordonne pas, je vous prie », dit-elle avec un charme amoureux irrésistible, puis elle se leva, posa la main sur mon épaule et, me regardant, s'écria : « Oh ! ces yeux ! je t'aime, Séverine, tu ne sais pas combien je t'aime !

— Oui, repris-je amèrement, au point de donner un rendez-vous à un autre.

— Je fais ça pour t'exciter, répondit-elle vivement ; il me faut un adorateur pour ne pas te perdre, je ne veux jamais te perdre, non,

jamais, entends-tu ? car je n'aime que toi, toi seul. »

Elle se pendit passionnément à mes lèvres.

« Oh ! que ne puis-je, comme je le voudrais, te donner toute mon âme dans un baiser, comme ça... mais maintenant, viens. »

Elle passa un simple vêtement de soie noire et se couvrit la tête d'un sombre bachelik. Puis elle traversa rapidement la galerie et monta en voiture.

« Grégoire me conduira », cria-t-elle au cocher qui se retira tout surpris.

Je grimpai sur le siège et fouettai furieusement les chevaux.

À l'endroit des Cascines, où l'allée principale épaissit ses frondaisons, Wanda descendit. Il faisait nuit. Quelques étoiles solitaires brillaient à travers les nuages gris qui couraient par le ciel. Près de l'Arno se tenait un homme, vêtu d'un manteau sombre et coiffé d'un chapeau de brigand, qui contemplait les flots jaunâtres. Wanda s'avança vivement de son côté à travers le fourré et lui frappa sur l'épaule. Je remarquai encore comme il se tourna vers elle, puis ils disparurent derrière la muraille de verdure.

Une heure de torture s'écoula pour moi. Enfin, un bruissement se fit entendre du côté du fourré ; ils revenaient.

L'homme l'accompagna à la voiture. La vive lumière de la lanterne tomba en plein sur un visage jeune, doux et romanesque au-delà de toute expression, que je n'avais jamais vu et qu'encadraient de longs cheveux blonds et bouclés.

Elle lui tendit la main qu'il baisa respectueusement, puis elle me fit signe, et la voiture fila le long de l'interminable avenue touffue, semblable à une tenture verte posée contre le fleuve.

*

* *

On sonne à la porte du jardin. C'est un visage connu. C'est l'homme des Cascines.

« Qui dois-je annoncer ? demandai-je en français. »

Mon interlocuteur secoua la tête d'un air embarrassé.

« Ne comprendriez-vous pas un peu l'allemand ? demanda-t-il timidement.

— Si, vraiment ! repris-je en allemand, j'ai l'honneur de vous

demander votre nom.

— Hélas ! je n'en ai malheureusement point, répondit-il tout confus ; dites seulement à votre maîtresse que le peintre allemand des Cascines est ici et la prie... mais la voici ! »

Wanda s'était avancée sur le balcon et faisait signe à l'étranger d'entrer.

« Grégoire, accompagnez monsieur », me cria-t-elle.

Je conduisis le peintre vers l'escalier.

« Pardon, je trouverai bien ; je vous remercie infiniment. »

Là-dessus, il grimpa les marches. Je restai en bas debout, et examinai le pauvre peintre avec une profonde compassion.

Vénus à la fourrure a ensorcelé son âme dans les tresses de sa rutilante chevelure. Il va faire son portrait et en deviendra fou.

*

* *

Superbe journée d'hiver : le soleil brille comme l'or sur les feuilles et sur l'herbe de la pelouse. Les camélias au pied de la galerie s'épanouissent orgueilleusement dans l'éclat de leurs plus riches boutons. Wanda et assise dans la loggia et dessine, tandis que le peintre allemand se tient à ses côtés, les mains l'une dans l'autre comme en adoration et la regarde... Il examine son visage et, indifférent à tout le reste, plonge ses yeux dans les siens.

Quant à elle, elle ne le voit pas, elle ne voit pas non plus que je bêche le parterre afin de la contempler et de sentir sa présence qui, comme une musique, comme une poésie, berce mon âme.

*

* *

Le peintre est parti. C'est une entreprise hasardeuse, mais je l'ose. J'entre dans la galerie, m'approche tout près de Wanda et lui demande : « Aimes-tu le peintre, maîtresse ? »

Elle me regarde sans colère, secoue la tête, et puis se met à rire.

« J'ai pitié de lui, répond-elle, mais je ne l'aime point. Je n'aime personne. Je t'ai aimé aussi profondément, aussi passionnément, aussi intimement que je pouvais aimer, mais maintenant, je ne t'aime plus, mon coeur et flétri, il est mort, et c'est ce qui me fend le coeur.

— Wanda ! m'écriai-je, frappé de douleur.

— Et bientôt tu ne m'aimeras plus toi-même, continua-t-elle ; dis-moi si ce moment est si éloigné, car je te rendrai la liberté.

— Alors, je reste toute ma vie ton esclave, car je t'adore et t'adorerai toujours ! » m'écriai-je, saisi et repris de ce fanatique amour, qui déjà m'avait été si funeste.

Wanda me regarda avec un plaisir singulier.

« Rappelle-toi bien, dit-elle, que je t'ai aimé au-delà de toute expression, que je me suis conduite en despote envers toi, afin de gratifier ta fantaisie, que mon cœur est encore animé envers toi de doux sentiments de cette nature, d'une sorte de sympathie intime ; et lorsque celle-ci aura disparu, qui sait si je te rendrai la liberté, si alors je ne deviendrai pas vraiment cruelle, impitoyable ; voire barbare envers toi, si alors que je serai indifférente ou en aimerai un autre, cela ne me causera pas une joie diabolique de tourmenter, de torturer et de voir mourir d'amour pour moi l'homme qui m'adore comme une déesse. Rappelle-toi bien cela !

— J'ai songé à tout depuis longtemps, répondis-je, dévoré de fièvre, je ne puis exister, je ne puis vivre sans toi ; je mourrai si tu me rends la liberté ; laisse-moi être ton esclave, tue-moi, mais ne me chasse pas de ta présence.

— Eh ! bien, sois donc mon esclave ! reprit-elle, mais n'oublie pas que je ne t'aime plus, et que, par conséquent, ton amour n'a pas plus de valeur pour moi que l'attachement d'un chien, or on chasse un chien. »

*

* *

Aujourd'hui, j'ai visité la « Vénus de Médicis ». Il était encore temps, la petite salle octogone de la Tribunal était remplie d'une douce clarté crépusculaire comme celle d'un sanctuaire, et je me tins debout, les mains jointes, en profonde méditation devant l'image muette de la déesse.

Mais je ne demeurai pas longtemps debout.

Il n'y avait alors personne, pas même un Anglais dans la galerie, et je tombai à genoux et, de mes yeux mi-clos, je contemplai le svelte et ravissant corps, la gorge épanouie de la voluptueuse figure virginale, les boucles parfumées qui, de chaque côté, paraissent

masquer de petites cornes.

*

* *

J'entends la sonnette de la maîtresse.

Il est midi. Elle et encore au lit, les bras repliés sous la nuque.

« Je vais me baigner, dit-elle, et tu vas me servir. Ferme la porte. »

J'obéis.

« Maintenant, va en bas, et assure-toi que tout est également clos. »

Je descends l'escalier tournant, qui conduit de sa chambre à coucher à la salle de bain ; soudain le pied me manqua, je dus m'appuyer à la rampe de fer. Après que j'eus trouvé fermée la porte qui conduit dans la loggia et dans le jardin, je revins. Wanda, les cheveux défaits, vêtue de sa pelisse de velours vert, était assise sur le lit. Elle fit un mouvement rapide qui me permit de me rendre compte qu'elle n'avait que sa fourrure pour tout vêtement, et je ne sais pourquoi je m'épouvantais, comme un condamné à mort qui sait qu'il va à l'échafaud et commence à trembler à sa vue.

« Viens, Grégoire, prends-moi dans tes bras.

— Comment, maîtresse ?

— Maintenant, il te faut me porter, n'entends-tu pas ? »

Je la soulevai, de façon à ce qu'elle fût assise dans mes bras, tandis qu'elle m'entourait le cou des siens, et comme je la descendais ainsi lentement, marche par marche, et que, de temps à autre, ses cheveux frôlaient ma joue, que son pied s'appuyait légèrement sur mon genou, je me mis à fléchir sous l'adorable charge et pensai à tout moment m'effondrer sous elle. La salle de bain occupait une vaste et haute rotonde qu'éclairait une lumière douce et reposante tombant de la rouge coupole de verre. Deux palmiers étendaient leurs larges feuilles comme un toit de verdure au-dessus d'un lit de repos formé de coussins de velours rouge, d'où des degrés recouverts de tapis turcs conduisaient au large bassin de marbre situé au centre.

« En haut, sur ma table de nuit, se trouve un volume vert, dit Wanda, tandis qu'elle s'étendait sur le lit de repos, apporte-le-moi, ainsi que le fouet. »

Je montai quatre à quatre et redescendis de même, puis,

m'agenouillant, déposai les deux objets dans les mains de la maîtresse, qui ensuite me fit réunir sa luxuriante chevelure électrique en un gros nœud et la nouer d'un ruban de velours vert. Ceci fait, je préparai le bain et me montrai fort maladroit à cet égard, les mains et les pieds me refusaient tout service, et chaque fois que je contemplais la belle femme étendue sur les coussins de velours rouge, et, de temps à autre, une partie ou l'autre de son superbe corps dont le vif éclat contrastait avec la sombre fourrure — car ma contemplation était involontaire, j'étais poussé par une force magnétique — j'éprouvais combien toute volupté, toute concupiscence réside seulement dans le déshabillé, dans le nu excitant, et j'éprouvais encore plus vivement cette sensation quand enfin le bassin fut rempli et que Wanda, d'un seul geste, rejeta le manteau de fourrure, et se tint devant moi comme la déesse de la *Tribuna*.

À ce moment, dans sa beauté dévoilée, elle m'apparut si divine, si chaste, que, comme jadis devant la déesse, je tombai à genoux devant elle et, comme en adoration, pressai mes lèvres sur son pied.

Mon âme, si récemment encore en proie à la plus vive agitation, redevint tout à coup calme, et Wanda n'eut plus alors aucune cruauté pour moi...

Elle descendit lentement les marches et je pus — avec une joie tranquille à laquelle pas la moindre torture ni la moindre jalousie ne venaient se mêler — la contempler à mon aise, comme elle plongeait et replongeait dans l'onde cristalline, et comme les vagues qu'elle soulevait elle-même, se jouaient amoureusement autour d'elle.

Notre artiste nihiliste a bien raison : une pomme naturelle est plus belle qu'une pomme peinte, et une femme vivante et plus belle qu'une Vénus de pierre.

Et comme elle sortait du bain et que les gouttelettes argentées et la lumière rosée ruisselaient sur elle, un muet ravissement s'empara de moi. Je la frottai de linge, séchant son admirable corps, et cette calme béatitude persista encore en moi, alors qu'enveloppée du grand manteau de velours, elle reposait sur les coussins tout en posant un pied sur moi comme sur un tabouret ; l'élastique fourrure de zibeline se collait presque avec convoitise à son frais corps de marbre et le bras gauche sur lequel elle s'appuyait, comme un cygne endormi,

s'étalait dans la fourrure sombre de la manche, alors que de sa main droite elle jouait nonchalamment avec le fouet.

Mes regards se portèrent par hasard sur le miroir massif pendu au mur opposé et je jetai un cri quand je nous vis dans son cadre doré comme dans un tableau ; or ce tableau était si merveilleusement beau, si étrange, si fantastique qu'une profonde tristesse envahit mon âme à la pensée que ses lignes et ses couleurs s'évanouiraient comme un brouillard.

« Qu'as-tu ? » demanda Wanda.

J'indiquai le miroir.

« Ah ! il est beau de son espèce, s'écria-t-elle, c'est dommage qu'on ne puisse conserver le coup d'œil.

— Et pourquoi pas ? dis-je, cet artiste ne serait-il pas le plus fier, et ne deviendrait-il pas le plus fameux des peintres si tu posais devant lui, d'éterniser tes traits à l'aide du pinceau ?... La pensée que cette beauté extraordinaire, continuai-je en la contemplant avec enthousiasme, cette superbe physionomie, ces yeux étranges aux reflets verts, cette chevelure démoniaque, cette splendeur de corps, seront perdus pour le monde, est atroce, et m'inflige toutes les affres de la mort, de l'anéantissement ; mais la main de l'artiste te ravira à cet anéantissement ; tu n'as pas, comme nous autres, le droit de disparaître entièrement et pour toujours, sans laisser derrière toi une trace de ton existence ; tes traits doivent vivre, lorsque tu seras retournée en poussière, ta beauté doit triompher de la mort ! »

Wanda se prit à rire.

« Grand dommage que l'école italienne d'aujourd'hui ne possède plus de Titien ni de Raphaël, dit-elle ; peut-être pourtant que l'amour peut remplacer le génie, et qui sait si notre petit Allemand ?...

Elle devint songeuse.

« Oui, il fera mon portrait, reprit-elle tout à coup, et pour cela, j'aurai soin qu'il mêle l'amour à ses couleurs. »

*

* *

Le jeune peintre a établi son atelier dans la villa de Wanda ; elle l'a parfaitement pris au piège. Il a même commencé une madone, une madone à la chevelure de feu et aux yeux verts. Il n'y a que

l'idéalisme d'un Allemand pour faire du portrait de cette femme voluptueuse l'image de la virginité ! Le pauvre garçon est vraiment presque encore un plus grand âne que moi ! Seulement, le malheur veut que notre Titania a découvert trop tôt nos oreilles d'âne.

Maintenant, elle rit de nous, et comme elle rit, j'entends son rire insolent et mélodieux résonner dans l'atelier, sous la fenêtre ouverte duquel je me tiens et écoute en véritable jaloux.

« Êtes-vous fou ? Moi, ah ! c'est à ne pas y croire, moi en madone ! s'écria-t-elle en riant à nouveau ; attendez un peu, je vais vous montrer un autre portrait de moi, un portrait que j'ai peint moi-même, vous me le copierez. »

Sa tête, comme embrasée des rayons du soleil, parut à la fenêtre.

« Grégoire ! »

Je gravis rapidement les marches et me dirigeai vers l'atelier par la galerie.

« Conduis-le à la salle de bain », commanda Wanda, tout en se retirant précipitamment.

Nous nous dirigeâmes vers la rotonde et j'ouvris la porte du dedans.

Au bout de quelques instants survint Wanda, vêtue seulement de la fourrure de zibeline et le fouet à la main ; elle s'étendit comme la dernière fois sur les coussins de velours ; je me posai à ses pieds ; elle, à son tour, posa l'un des siens sur moi tandis que, de son pied gauche, elle jouait avec le fouet.

Regarde-moi, dit-elle, avec ton regard fanatique ; comme ça, c'est bien.

Le peintre était devenu effroyablement blême, il contemplait la scène avec ses beaux yeux bleus rêveurs, ses lèvres s'entrouvraient, mais demeuraient muettes.

« Eh ! bien, demanda Wanda, comment te va ce tableau ?

— Oui, je vous peindrai ainsi ! » dit l'Allemand, mais ce n'était à proprement dire pas un parler, c'était un gémissement éloquent, le pleur d'une âme malade, agonisante.

*

* *

L'esquisse au fusain est prête, les têtes, les chairs sont campées,

son visage diabolique se présente déjà dans ses lignes hardies, la vie brille dans les yeux verts.

Wanda se tient debout devant la toile, les bras croisés sur la poitrine.

« Comme beaucoup d'œuvres de l'école vénitienne, ce tableau sera à la fois un portrait et un sujet historique, explique le peintre, devenu de nouveau pâle comme la mort.

— Et sous quel nom alors voulez-vous le désigner ? demanda-t-elle ; mais qu'avez-vous ? Seriez-vous malade ?

— J'en ai peur, répondit-il, en dévorant des yeux la belle femme en fourrure, mais parlons du tableau.

— Oui, parlons un peu du tableau !

— Je me figure, dit le peintre, la déesse qui est descendue de l'Olympe vers un mortel, et qui, gelant sur cette terre moderne, cherche à réchauffer son corps auguste sous une grande et lourde fourrure et ses pieds dans le giron de son bien-aimé ; je me figure le protégé d'une belle despote qui fouette son esclave lorsqu'elle est fatiguée de l'embrasser et qui en sera d'autant plus follement épris qu'elle le foulera davantage aux pieds, c'est pourquoi j'appellerai ce tableau « Vénus à la fourrure ».

*

* *

L'artiste peint lentement et sa passion n'en devient que plus vive. Je crains qu'à la fin il ne se suicide. Elle joue avec lui et lui propose une énigme qu'il ne peut résoudre et il sent son sang bouillonner, mais elle s'en amuse.

Pendant la pose, elle mange des bonbons, roule des boulettes de papier et les lui jette.

« Je suis heureux de vous voir en si bonne humeur, Madame, dit le peintre, mais votre visage a perdu toute l'expression dont j'ai besoin pour mon tableau.

— Patientez un instant, reprit-elle en riant, je vais reprendre cette expression. »

Elle se dressa et me lança un coup de fouet ; le peintre la considéra d'un air interdit, son visage dépeignait un étonnement naïf, où se mêlaient l'horreur et la surprise.

Tandis que Wanda me frappait, son visage prenait de plus en plus cette expression de cruel dédain que me ravit d'une façon si inquiétante.

« Est-ce là l'expression dont vous avez besoin pour votre tableau ? » s'écria-t-elle.

Tout confus, le peintre baissa le regard sous le froid rayon de son œil.

« C'est bien l'expression, balbutia-t-il, mais je ne puis plus peindre maintenant.

— Comment ? demanda Wanda d'un air moqueur, ne pourrais-je peut-être pas vous aider ?

— Si fait ! cria l'Allemand, comme un dément, fouettez-moi aussi.

— Oh ! avec plaisir, répondit-elle, en haussant les épaules, mais quand je me sers du fouet, c'est pour de bon.

— Fouettez-moi jusqu'à la mort ! s'écria le peintre.

— Laissez-moi alors vous ligoter ? demandait-elle en riant.

— Certainement ! » gémit-il.

Wanda quitta la pièce un moment, et revint bientôt munie de cordes.

« Ainsi, vous avez le courage de vous livrer à la merci de Vénus à la fourrure, la belle despote ! reprit-elle d'un air railleur.

— Ligotez-moi », répondit le peintre sourdement.

Wanda lui lia les mains derrière le dos, lui passa une corde sous les bras et une seconde autour du corps et l'attacha ainsi à l'espagnolette, puis elle rejeta sa fourrure en arrière, saisit le fouet et s'avança vers l'Allemand.

Cette scène avait pour moi un charme lugubre que je ne saurais dépeindre ; je sentis mon cœur bondir, lorsque, en riant, elle appliqua le premier coup et que le fouet se mit à siffler dans l'air ; en le sentant, le peintre se mit à trembler légèrement, puis, la bouche entrouverte, de façon que ses dents brillaient entre ses lèvres purpurines, elle se mit à frapper à coups redoublés jusqu'à ce qu'enfin les touchants yeux bleus du malheureux semblèrent implorer grâce. C'était indescriptible.

*

* *

Maintenant, elle est seule à poser. L'artiste travaille à la tête.

Wanda m'a posté dans la pièce contiguë, derrière la lourde portière, où l'on ne me voit pas et d'où je puis voir tout ce qui se passe.

Qu'a-t-elle ?

A-t-elle peur de lui ? Elle l'a assez rendu fou, ou bien est-ce un nouveau supplice qui se prépare pour moi. Les genoux me tremblent.

Ils parlent ensemble. Il baisse tellement la voix que je ne puis rien comprendre ; elle lui répond de la même façon. Que signifie cela ? Ils sont évidemment d'accord.

Je souffre horriblement, mon cœur saute à se rompre.

Maintenant, il s'agenouille devant elle, il l'enlace et appuie sa tête sur sa poitrine, et elle, la cruelle, elle rit, et maintenant je l'entends dire tout haut

« Ah ! vous avez encore besoin du fouet !

— Femme ! déesse ! n'as-tu donc point de cœur, ne peux-tu m'aimer ? s'écrie l'Allemand ; ne sais-tu pas ce qui s'appelle aimer, se consumer de passion, dans l'attente ? Ne peux-tu te figurer un seul instant, ce que je souffre ? N'as-tu donc aucune pitié de moi ?

— Aucune, reprit-elle insolemment et méchamment, seulement le fouet ! »

Elle tira vivement l'instrument de la poche de sa pelisse et en frappa le peintre en pleine figure. Elle se leva et recula de deux pas.

« Ne pouvez-vous plus peindre maintenant ? » demanda-t-elle d'un air d'indifférence.

Il ne lui répondit pas, mais retourna au chevalet et saisit palette et pinceaux.

*

* *

Elle est merveilleusement réussie, c'est un portrait qui reproduit ses traits, et paraît en même temps un idéal, tellement ardentes, surnaturelles, je dirais même diaboliques, sont les couleurs.

L'artiste y a peint sa torture, son adoration, son imprécation.

*

* *

Maintenant, il me peint ; nous sommes tous les jours seuls quelques heures. Aujourd'hui, il s'est tourné tout à coup vers moi et m'a dit :

« Vous aimez cette femme ?

— Oui ?

— Je l'aime aussi. »

Ses yeux se baignèrent de larmes. Il demeura quelques instants silencieux, puis se remit à peindre.

*

**

Le tableau est prêt. Elle voulut le payer, généreusement, à la façon des reines.

« Oh ! vous m'avez déjà payé ! » dit-il, refusant avec un douloureux sourire.

Avant de partir, il ouvrit mystérieusement son portefeuille, et me laissa y plonger le regard. J'eus peur. J'y vis la tête de Wanda vivante comme dans un miroir.

« Ceci je l'emporte pour moi, dit-il, c'est à moi, elle ne peut me le ravir, je l'ai gagné assez durement. »

*

**

« Ce pauvre peintre me fait vraiment de la peine, me dit-elle aujourd'hui, c'est idiot d'être aussi vertueuse que je le suis. Ne penses-tu pas ainsi ? »

Je n'osai pas lui répondre.

« Oh ! j'oubliais que je parlais à un esclave... je veux sortir, je veux me distraire et oublier. Ma voiture... vite ! »

*

**

Nouvelle toilette fantastique : demi-bottes russes en velours bleu-violet, garnies d'hermine, robe de même étoffe, maintenue et relevée à l'aide d'étroites bandes et de cocardes de même fourrure, un court paletot collant correspondant à la robe, et, comme elle, richement garni et doublé d'hermine ; une haute toque d'hermine, à la mode de Catherine II, retenue par une agrafe en brillants, les cheveux incandescents flottant sur les épaules. C'est ainsi qu'elle monta sur le

siège et conduisit elle-même. Je pris place derrière elle. Il fallait la voir fouetter les chevaux. L'attelage rasait le sol.

Il est évident qu'aujourd'hui elle fera sensation, subjuguera les coeurs et y réussira complètement. Aujourd'hui, elle et la lionne des Cascines. On la salue sur les voitures ; dans les allées se forment des groupes de promeneurs qui s'entretiennent d'elle. Mais elle ne remarque personne ; ici et là elle incline légèrement la tête devant le salut d'un cavalier plus âgé.

Sur ces entrefaites survient un jeune homme, monté sur un superbe cheval noir et fougueux ; en apercevant Wanda, il modère son allure et lui fait prendre le pas ; déjà il est tout près, il s'arrête et la laisse passer devant, et maintenant elle regarde aussi la lionne des lions. Leurs yeux se rencontrent et, tout en filant devant lui, elle ne peut se soustraire à la force magique des siens et tourne la tête de son côté.

Suffoqué par ce regard mi-surpris, mi-ravi dont elle enveloppe le jeune homme, le coeur me manque ; mais ce regard gagne celui-ci.

C'est parbleu un bel homme. Non, c'est plus, un homme, comme je n'en ai encore jamais vu de vivant. Il est au Belvédère, taillé dans le marbre ; ce sont les mêmes muscles déliés mais de fer, le même visage, les mêmes boucles ébouriffées, et ce qui lui donne une beauté caractéristique et qu'il ne porte pas de barbe. S'il avait les hanches plus larges on pourrait le prendre pour une femme déguisée, la bouche et du même dessin ; il a des lèvres de lionne qui laissent voir une partie des dents et donnent parfois à son visage une expression cruelle.

Apollon, qui fit écorcher vif le Satyre Marsyas !

Il porte des bottes à l'écuillère, une culotte de cuir blanc étroite et collante, un dolman fourré, de drap noir garni d'astrakan et de riches brandebourgs, dans le genre de ceux que portent les officiers italiens ; sur ses boucles noires, un fez rouge.

*

* *

Maintenant, je comprends l'Éros mâle et j'admèrerais un Socrate qui resterait vertueux devant un pareil Alcibiade.

*

* *

Je n'ai encore jamais vu ma lionne dans un pareil état de surexcitation. Ses joues flambaient au moment où elle s'élança de voiture devant le perron de sa villa, en gravit rapidement les marches et d'un coup d'œil impérieux m'ordonna de la suivre.

Tout en se promenant à grands pas de long en large dans sa chambre, elle commença ainsi, d'un air haineux qui me fit peur :

« Tu vas te renseigner sur l'homme qui était aux Cascines, et aujourd'hui encore, va-t'en... »

— Oh ! quel homme ! l'as-tu vu ? Qu'en dis-tu ? Parle.

— L'homme est beau, répondis-je sourdement.

— Il est si beau... — elle se tint au milieu de la pièce et s'appuya au dossier d'un siège — que j'en ai perdu la respiration.

— Je comprends l'impression qu'il t'a faite, répondis-je ; — ma fantaisie m'entraîna de nouveau dans un tourbillon échevelé — j'étais moi-même hors de moi, et je puis m'imaginer...

— Tu peux t'imaginer, fit-elle en riant, que cet homme est mon amant, qu'il te fouette et que c'est un plaisir pour toi d'être frappé par lui. Maintenant, va ! »

*

* *

Je réussis à le découvrir avant la chute du jour. À mon retour, Wanda était encore en pleine toilette, étendue sur le sofa, la tête plongée dans les mains, les cheveux en désordre, comme la crinière d'un lion.

« Comment se nomme-t-il ? demanda-t-elle, avec un calme inquiétant.

— Alexis Papadopolis.

— Un Grec, alors ? »

Je fis un signe de tête affirmatif.

« Il est très jeune.

— À peine plus âgé que toi. On dit qu'il a fait ses études à Paris et est connu pour un athée ; qu'il a combattu à Candie contre les Turcs et qu'au cours de la lutte il ne s'est pas peu fait remarquer par sa haine de race et par sa cruauté, de même que par sa bravoure.

— Ainsi, en tout et pour tout un mâle ! s'écria-t-elle, les yeux

étincelants.

— Actuellement, il vit à Florence, continuai-je. Il serait énormément riche.

— Quant à cela, je ne l'ai pas demandé, fit-elle vivement et en hachant ses mots.

— L'homme est dangereux, reprit-elle, après une pause. N'as-tu pas peur de lui ? Quant à moi, j'en ai peur. A-t-il une femme ?

— Non.

— Une maîtresse ?

— Non plus.

— Quel théâtre fréquente-t-il ?

— Ce soir il va au théâtre Nicolini, où la sympathique Virginia Marini et Salvini, le premier chanteur actuel de l'Italie, peut-être de toute l'Europe, doivent jouer.

— Aie soin de retenir une loge, vite ! commanda-t-elle.

— Mais, Madame...

— Veux-tu goûter du fouet ? »

*

* *

« Tu peux attendre au parterre », dit-elle, comme je posai sa lorgnette et son programme sur le devant de la loge et lui poussai son tabouret en place.

Je suis au parterre, forcé de m'adosser au mur pour ne pas m'effondrer de jalousie et de colère, non, colère n'est pas le mot propre, c'est angoisse mortelle que je devrais dire.

Je l'aperçois en costume de moire bleue, son grand manteau d'hermine posé sur ses épaules nues ; elle est dans sa loge qui fait vis-à-vis à celle occupée par le Grec. Je vois comme ils se dévorent mutuellement des yeux, qu'aujourd'hui pour eux deux la scène, la Paméla de Goldoni, Salvini, Marini, le public, le monde entier même, n'existent plus ; et moi, que suis-je en ce moment ?

*

* *

Aujourd'hui, elle va au bal du ministre de Grèce. Sait-elle l'y rencontrer ?

Elle ne s'est pas mise en grands frais de toilette. Un costume de

soie épaisse vert de mer dessine ses formes divines, laissant à nu son buste et ses bras ; sa chevelure façonnée en un seul nœud incandescent, orné d'un nénuphar blanc sur sa verte tige, retombe sur son cou en une natte unique. Son expression ne porte pas la moindre trace d'émotion qui puisse laisser soupçonner l'état de fièvre intense qui agite son âme ; elle est calme, si calme, que mon sang se fige et que je sens mon cœur se refroidir sous son regard. Lentement, avec une majesté indolente et langoureuse, elle gravit les degrés de marbre, laisse trainer derrière elle son opulent manteau, et pénètre nonchalamment dans la salle, que la fumée de centaines de bougies a remplie d'un nuage argenté.

En un clin d'oeil, elle se perd à mes yeux et je ramasse sa pelisse, qui, sans que je le sache, et tombée de mes mains.

Je baise la pelisse et mes yeux se remplissent de larmes.

*

* *

C'est lui.

Vêtu d'un costume de soie noire garni de coûteuse zibeline sombre, c'est le beau et fier despote qui se joue de la vie et de l'âme des hommes. Il est dans le vestibule, regarde hautainement autour de lui et laisse ses yeux reposer longtemps sur moi d'une façon inquiétante.

Sous ce regard d'acier, cette affreuse angoisse mortelle, le soupçon que cet homme peut la captiver, la prendre, la subjuguier, me saisissent de nouveau, et un sentiment de honte, d'envie, de jalousie à l'égard de sa puissante virilité m'envahit l'âme.

Combien pleinement je ressens que je ne suis qu'un homme à l'esprit faible et confus ! Et ce qui est le plus ignominieux et que je devrais haïr cet homme et ne le puis. Et comment se fait-il que lui aussi m'ait pleinement reconnu dans une foule de laquais ?

Il me fait signe, d'un mouvement de tête d'une distinction inimitable, de m'approcher de lui, et moi, j'obéis à ce signe, malgré moi.

« Enlève-moi ma fourrure », commande-t-il tranquillement.

La révolte de mon âme me fit trembler de tout mon être, mais j'obéis, soumis comme un esclave.

*

* *

J'attendis impatiemment toute la nuit, délirant comme en état de fièvre. Des tableaux étranges passaient devant mes yeux ; je les voyais se rencontrer, leur premier long regard ; je la voyais suspendue à son bras à travers la salle de bal, ivre, les paupières mi-closes, reposant sur sa poitrine ; je le voyais au sanctuaire de l'amour, non pas en esclave, mais en maître, étendu sur le sofa et elle à ses pieds ; je me voyais le servant à genoux ; je voyais le plateau à thé trébucher dans ma main et lui saisir le fouet !

Maintenant, les laquais s'entretiennent de lui.

Cet homme est comme une femme, il sait qu'il est beau et se conduit en conséquence ; il change quatre ou cinq fois par jour sa coquette toilette comme une vraie courtisane.

À Paris, il se montra deux fois en public habillé en femme et les hommes le bombardèrent de lettres d'amour. Un chanteur italien, déjà célèbre par son talent et ses aventures galantes, força sa porte et menaça, à genoux, de se tuer s'il ne satisfaisait pas sa passion.

« Je regrette, reprit le Grec en riant, j'aurais grand plaisir à vous satisfaire, mais il ne reste plus qu'à appliquer votre arrêt de mort, car... je suis un homme ! »

*

* *

On commence déjà à quitter la salle, mais elle ne songe évidemment pas encore à en sortir.

Le jour perce déjà à travers les persiennes.

Enfin, voici le frou-frou de son lourd costume, glissant autour d'elle comme des vagues verdâtres ; elle s'avance pas à pas en conversation avec lui.

Pour elle je n'existe presque plus, elle ne prend même plus la peine de me donner des ordres.

« Le manteau de Madame », commande-t-il ; naturellement il ne songe nullement à la servir.

Tandis que je l'entoure de la pelisse, elle se tient auprès de lui, les bras croisés. Mais comme, m'étant mis à genoux, je lui passe ses chaussures fourrées, elle pose légèrement sa main sur l'épaule du

Grec et demande

« Que vous semble-t-il de la lionne ?

— Si le lion qu'elle a choisi, vit avec elle, et est attaqué par un autre, se mit à dire l'Apollon, que la lionne se couche et contemple la lutte, et si son mari est dessous, qu'elle ne lui porte pas secours, qu'elle le laisse avec indifférence mourir dans son sang sous la griffe de son rival, et qu'elle suive le vainqueur, le plus fort, ce qui est de la nature de la femme. »

À ce moment, ma lionne me lança un coup d'oeil rapide et étrange.

Cela me fit frissonner, je ne sais pourquoi, et la rouge lumière matinale nous inonda tous les trois de sang, elle, lui et moi.

*

* *

Elle ne se coucha pas, mais enleva seulement sa toilette de bal et défit ses cheveux, puis elle m'ordonna d'allumer du feu et se tint auprès de la cheminée, regardant fixement le foyer.

« N'as-tu plus besoin de moi, maîtresse ? » demandai-je ; la voix me manqua sur le dernier mot.

Wanda secoua la tête.

Je quittai la pièce, allai par la galerie et m'assis sur les marches qui conduisent au jardin. De l'Arno soufflait un léger vent du nord, une fraîcheur froide et humide ; au loin, les vertes collines étaient enveloppées de nuages roses, une vapeur d'or planait sur la ville et la coupole du Dôme.

Quelques étoiles scintillaient encore au ciel bleu pâle.

J'enlevai mon vêtement et appuyai mon front brûlant sur le marbre. Tout ce qui s'était passé jusqu'ici me paraissait un jeu d'enfant ; mais maintenant c'était la réalité, l'effroyable réalité.

Je pressentis une catastrophe, je la vis devant moi, je pouvais la saisir des mains, mais le courage me manqua pour l'affronter, ma force était brisée. Et si je suis homme d'honneur, ni les douleurs physiques, ni les souffrances morales qui peuvent fondre sur moi, ni les mauvais traitements qui, peut-être, me menacent, ne m'effrayeront pas.

J'éprouve maintenant une crainte, la crainte de perdre cette femme

que j'ai aimée avec une sorte de fanatisme ; mais cette crainte est si puissante, si écrasante, que, tout à coup, je me mets à sangloter comme un enfant.

*

* *

Le lendemain, elle resta enfermée dans sa chambre et se fit servir par une des négresses. Comme l'étoile du soir commençait à poindre dans le ciel bleu, je l'aperçus traversant le jardin, et, comme je la suivais prudemment de loin, je la vis entrer dans le temple de Vénus. Je me glissai furtivement sur ses pas, m'approchai et regardai par la fente de la porte.

Elle se tenait devant l'auguste statue de la déesse, les mains jointes, comme en prière, et la lumière sacrée de l'étoile d'amour l'éclairait de ses rayons bleus.

*

* *

La nuit, sur mon lit, l'angoisse de la perdre, le désespoir violent qui fait de moi, libertin, un héros, m'étreignent. J'allume la petite lampe à huile rouge, qui pend dans le corridor sous une image de sainteté et me rends dans sa chambre à coucher, en ayant soin de voiler la lumière avec la main.

La lionne, enfin vaincue par la fatigue, complètement anéantie, dormait étendue sur le dos, les poings fermés et respirait bruyamment. Elle paraissait angoissée par un songe. Lentement, je retirai la main et laissai tomber dans toute sa crudité la clarté rougeâtre sur son admirable visage.

Cependant, elle ne s'éveilla pas !

Je posai sans bruit la lampe sur le plancher, m'effondrai devant le lit de Wanda et posai ma tête sur son bras doux et tiède.

Elle se remua un moment, mais ne s'éveilla encore pas. Je ne sais combien de temps je demurai ainsi au milieu de la nuit, pétrifié d'une atroce torture.

Enfin, un violent frémissement me saisit et je pus pleurer, mes larmes coulèrent sur son bras. Elle tressaillit plusieurs fois des pieds à la tête, se souleva enfin, se frotta les yeux et me regarda.

« Séverine ! » s'écria-t-elle, plus effrayée que colère.

Je ne trouvai aucune parole.

« Séverine, continua-t-elle doucement, qu'as-tu ? Es-tu malade ? »

Sa voix était si compatissante, si bonne, si affectueuse qu'elle m'arracha le cœur comme avec des tenailles rougies au feu et je commençai à sangloter tout haut.

« Séverine, reprit-elle à nouveau, pauvre, malheureux ami ! » Sa main passa tendrement sur ma chevelure. « Je souffre, je souffre pour toi, mais je ne puis te secourir, avec la meilleure volonté du monde, je ne connais aucun remède pour toi.

— Oh ! Wanda, cela doit être ? Gémisses-tu dans ma douleur.

— Quoi, Séverine ? De quoi parles-tu ?

— Ne m'aimes-tu donc plus ? Continuai-je, n'éprouves-tu pas un peu de pitié pour moi ? Le bel étranger t'a donc déjà complètement subjuguée ?

— Je ne puis mentir, répondit-elle doucement, après une légère pause, il m'a fait une impression que je ne puis comprendre, sous laquelle je souffre moi-même et tremble, une impression comme je l'ai trouvée dépeinte dans les poètes, comme je l'ai vue au théâtre, mais que je regardais comme une création de l'imagination.

— Oh ! cet homme est comme un lion, fort, beau et fier et néanmoins tendre, pas barbare comme nos hommes du Nord. Cela me fait mal pour toi, crois-moi, Séverine ; mais il me faut le posséder ; que dis-je ? il me faut me livrer à lui, quand il lui plaira.

— Songe à ton honneur, Wanda, que jusqu'ici tu as gardé intact, m'écriai-je, si désormais je ne suis plus rien pour toi.

— J'y songe, reprit-elle, je veux être forte aussi longtemps que je le pourrai, je veux — de honte elle cacha sa figure dans l'oreiller — devenir sa femme, s'il me veut pour telle.

— Wanda ! » criai-je, étreint de nouveau par cette angoisse mortelle qui chaque fois me ravit la respiration, me fait perdre connaissance ; « tu veux devenir sa femme, tu veux lui appartenir à jamais, oh ! ne me chasse pas de ta présence. Il ne t'aime pas.

— Qui t'a dit cela ? s'écria-t-elle toute rouge.

— Il ne t'aime pas, continuai-je avec passion, mais moi je t'aime, je suis ton esclave, je veux me laisser fouler à tes pieds, te soutenir sur mes bras toute la vie.

— Qui t'a dit qu'il ne m'aime pas ! interrompit-elle avec emportement.

— Oh ! Sois à moi, pleurai-je, sois à moi, je ne puis plus exister, je ne puis plus vivre sans toi. Aie donc pitié, pitié ! Wanda ! »

Elle me considéra, et maintenant son regard prit cette froide expression sans cœur, ce mauvais sourire, que je lui connaissais déjà.

« Tu dis bien qu'il ne m'aime pas, fit-elle dédaigneusement ; c'est bien, maintenant, console-toi ainsi. »

En même temps, elle se tourna de l'autre côté et, avec mépris, me montra le dos.

« Mon Dieu ! n'es-tu pas alors une femme de chair et de sang, n'as-tu pas de cœur comme moi ? m'écriai-je, tandis qu'un spasme convulsif secouait tout mon être.

— Tu le sais bien, reprit-elle méchamment, je suis une femme de pierre, Vénus à la fourrure, ton idéal, agenouille-toi donc et adore-moi.

— Wanda ! pleurai-je, pitié ! »

Elle se mit à rire. J'imprimai ma face sur son oreiller et laissai couler les larmes qui calmaient ma douleur.

Un long silence se fit, puis Wanda lentement se mit sur son séant.

« Tu m'ennuies, se prit-elle à dire.

— Wanda !

— J'ai sommeil, laisse-moi dormir.

— Pitié ! dis-je en gémissant, ne me chasse pas de ta présence, aucun homme ne t'aimera, ne pourra t'aimer comme moi.

— Laisse-moi dormir ».

Elle me tourna le dos.

Je bondis, je saisis le poignard, suspendu devant son lit, le tirai de sa gaine et le posai sur ma poitrine.

« Je vais me tuer ici, devant tes yeux, murmurai-je sourdement.

— Fais ce que tu voudras, répondit Wanda avec une parfaite indifférence, mais laisse-moi dormir. » Puis elle bâilla tout haut. « J'ai grand sommeil. »

Pendant un moment, je demeurai pétrifié, puis je me mis à rire et de nouveau à pleurer tout haut ; finalement, je remis le poignard à ma ceinture et me jetai de nouveau à genoux devant elle.

« Wanda ! écoute-moi seulement, seulement un petit instant, implorai-je.

— Je veux dormir ! n’entends-tu pas ? » cria-t-elle en colère, et, bondissant de son lit, elle me chassa du pied loin d’elle, « oublies-tu que je suis ta maîtresse ? » et comme je restais immobile, elle saisit le fouet et m’en frappa. Je me levai, elle me frappa de nouveau et cette fois en pleine figure.

— Femme, esclave ! »

Le poing levé contre le ciel, je quittai aussitôt résolument la pièce. Elle jeta le fouet et se mit à rire franchement aux éclats — et je songe encore que mon attitude théâtrale devait être réellement comique.

*

* *

Résolu à me détacher de la femme sans cœur qui m’a si cruellement maltraité et qui, en retour de mon adulation esclave, de tout ce que j’ai souffert d’elle, est maintenant sur le point de manquer à la foi jurée, je fis un paquet de mes pauvres hardes, puis j’écrivis la lettre qui suit :

« Madame,

« Je vous ai aimée comme un insensé, je me suis livré à une femme, mais vous avez profané mes sentiments les plus sacrés et joué envers moi un rôle effrontément frivole. Tant que vous n’étiez que cruelle et impitoyable, je pouvais vous aimer ; maintenant, vous êtes sur le point de devenir grossière. Je ne suis plus l’esclave qui se laissait fouler aux pieds par vous. Vous m’avez vous-même rendu la liberté, et je quitte une femme que je ne puis maintenant que haïr et mépriser. »

« Séverine Kusiemski. »

Je remis ces lignes à la Mauresque et partis aussi vite que je pus. Hors d’haleine, j’atteignis la Station de chemin de fer ; là, je ressentis une violente blessure au cœur... je m’arrêtai... je me mis à pleurer... Oh ! cette ignominie... je veux fuir et ne le puis. Je retourne... où cela ?... vers elle... que j’abhorre et que j’aime tout en même temps.

Je réfléchis à nouveau. Je n’ose revenir.

Comment pourrai-je quitter Florence ? Il me revient à l’esprit que

je n'ai pas d'argent, pas même un sou. Allons à pied, il est plus honorable de mendier que de manger le pain d'une courtisane.

Mais je ne puis bouger.

Elle a ma parole, ma parole d'honneur. Il me faut revenir. Peut-être m'en déliera-t-elle.

Je fais rapidement quelques pas, puis m'arrête de nouveau.

Elle a ma parole d'honneur, mon serment d'être son esclave, aussi longtemps qu'elle le voudra, tant qu'elle ne m'aura pas rendu la liberté ; je ne puis certes me tuer.

Je vais par les Cascines au bord de l'Arno, tout à fait au bord où ses eaux jaunâtres, d'un murmure monotone, arrosent quelques saules perdus ; je me remémore tous les incidents de ma vie et je la trouve fort lamentable, malgré quelques joies isolées, infiniment indifférente et sans valeur, abondamment parsemée de souffrances, de douleurs, d'angoisses, de désillusions, d'espérances déçues, de chagrin, de soucis et de deuil.

Je songe à ma mère que j'ai tant aimée et que j'ai vue s'éteindre d'une affreuse maladie ; à mon frère, qui, plein de droits à la jouissance et au bonheur, mourut à la fleur de son âge, sans avoir pu approcher ses lèvres de la coupe de la vie ; je pensai à ma nourrice morte, aux compagnons de jeu de mon enfance, aux amis qui travaillèrent et étudièrent avec moi, à tous ceux que recouvre de son suaire la froide et indifférente terre ; je songeai à mon tourtereau qui, assez souvent, rassasié de sa colombe, me faisait la révérence tout en roucoulant ; tout cela et retourné à la poussière.

Là-dessus, je me mis à rire aux éclats et glissai dans l'eau, mais, au même moment, je me retins à une branche d'osier, qui pendait au-dessus des flots jaunâtres, et je vis devant moi la femme qui m'a rendu si misérable : elle flottait à la surface de l'eau, éclairée du soleil comme si elle était diaphane, la tête et la nuque environnées de flammes rougeâtres ; elle me tournait son visage et me souriait.

*

* *

Je suis revenu chez elle, ruisselant, trempé, rouge de honte et de fièvre. La négresse a remis ma lettre, donc, je suis jugé, perdu, complètement aux mains d'une femme sans cœur et offensée.

Maintenant, elle me tuera ; quant à moi, je ne puis me tuer, et cependant je ne veux pas vivre plus longtemps.

Comme je rentrais à la maison, elle se trouvait dans la galerie, appuyée sur la balustrade, la figure pleinement éclairée du soleil, clignant les yeux.

« Vis-tu encore ? » me demanda-t-elle sans bouger. Je restai muet, la tête penchée sur la poitrine.

« Rends-moi mon poignard, continua-t-elle, il ne te sert à rien. Tu n'as certes pas le courage de te prendre la vie.

— Je ne l'ai plus », répondis-je, tout tremblant de froid.

Elle m'enveloppa d'un regard hautain et méprisant.

« Tu l'as perdu dans l'Arno ». Elle haussa les épaules. « À la bonne heure ! Maintenant, pourquoi n'es-tu pas parti ? »

Je murmurai quelque chose que ni elle ni moi ne pûmes comprendre.

« Ah ! tu n'as pas d'argent, s'écria-t-elle, tiens ! » et, sans dire un mot, d'un air méprisant, elle me lança sa bourse à la face.

Je ne la ramassai pas.

Nous nous tûmes quelques instants.

« Tu ne veux donc pas partir ?

— Je ne le puis. »

*

* *

Wanda a été en voiture aux Cascines sans moi ; sans moi elle est allée au théâtre ; elle a reçu du monde, la négresse l'a servie. Personne n'a fait attention à moi. J'ai rôdé dans le jardin comme une bête qui a perdu son maître.

Couché sur le gazon, j'ai regardé les moineaux se quereller pour quelques graines.

Une robe de femme se fait entendre.

Wanda s'approche ; elle est vêtue d'une robe de soie sombre, au col montant ; elle est accompagnée du Grec. Ils causent avec animation, mais je ne puis rien entendre de leur conversation. Tout à coup, il tape du pied — de telle sorte qu'à l'entour d'eux volent les cailloux — et fait cingler sa cravache dans l'air. Wanda reste épouvantée.

Craint-elle qu'il ne la fustige ?
En sont-ils là ?

*

* *

Il l'a quittée, elle l'appelle ; il ne l'entend pas, il ne veut pas l'entendre.

Wanda hoche tristement la tête et s'assoit sur le banc de pierre le plus proche : elle demeure longtemps abîmée dans ses pensées. Je la contemple avec une sorte de joie méchante ; enfin, je me lève vivement et m'avance devant elle d'un air méprisant. Elle sursaute et tremble de tout son corps.

« Je viens seulement vous souhaiter bonne chance, dis-je en m'inclinant, je vois, Madame, que vous avez trouvé votre maître.

— Oui, Dieu soit loué ! s'écrie-t-elle, plus de nouvel esclave, j'en ai assez : un maître. La femme a besoin d'un maître et l'adore.

— Ainsi, tu l'aimes, Wanda ! m'écriai-je, cet homme barbare ?

— Je l'aime comme je n'ai jamais aimé personne.

— Wanda ! » Je brandis le poing, mais déjà les larmes me vinrent aux yeux et je fus saisi d'un transport de passion, d'une douce démence. « Bien, prends-le, prends-le pour époux, il sera ton maître, mais moi je resterai ton esclave aussi longtemps que je vivrai.

— Tu veux être mon esclave, quand même ? dit-elle, cela serait piquant, mais je crains qu'il ne le souffrirait pas.

— Lui ?

— Oui, il est maintenant jaloux de toi, s'écriait-elle, de toi ! il a exigé que je t'abandonne, et comme je lui disais qui tu es...

— Tu lui as dit... répliquai-je interdit.

— Je lui ai tout dit, répondit-elle, je lui ai raconté toute notre histoire, toutes tes fantaisies, tout, et lui, au lieu de rire, se mit en colère et tapa du pied.

— Et menaça de te frapper ? »

Wanda regarda à terre et se tut.

« Oui, oui ! dis-je, avec un amer mépris, tu as peur de lui. Wanda ! » Je me jetai à ses pieds et, excité, embrassai ses genoux, « je ne désire rien de toi, rien que d'être toujours auprès de toi, ton esclave ! Je veux être ton chien !

— Sais-tu que tu m'ennuies ? » me dit Wanda d'un air apathique. Je bondis, je bouillais.

« Maintenant, tu n'es plus cruelle, tu es grossière ! fis-je, scandant chaque mot d'un ton incisif et dur.

— Vous l'avez déjà dit dans votre lettre, reprit Wanda en haussant les épaules d'un air arrogant, un homme d'esprit ne se répète jamais.

— Comment me traites-tu ? Éclatai-je, comment appelles-tu ça ?

— Je pourrais te châtier à coups de fouet, dit-elle dédaigneusement, mais je préfère te répondre. Tu n'as aucun droit de te plaindre à moi ; n'ai-je pas toujours été honnête envers toi ? Ne t'ai-je pas prévenu à maintes reprises ? Ne t'ai-je pas aimé cordialement, oui, passionnément, et t'ai-je celé d'une façon quelconque que c'était dangereux de se livrer à moi, de s'abaisser devant moi ? Ne t'ai-je pas toujours dit que je voulais être dominée ? Mais, toi, tu as voulu être mon jouet, mon esclave ! Tu as éprouvé la plus grande jouissance à l'être, à être frappé du pied et du fouet par une orgueilleuse et cruelle femme ! Alors que veux-tu maintenant ?

« Les mauvais desseins sommeillaient en moi, tu les as éveillés ; si maintenant je ressens du plaisir à te torturer, à te maltraiter, tu en es seul responsable : tu m'as faite ce que je suis, et maintenant tu es assez inhumain, lâche et misérable pour te plaindre à moi !

— Oui, je suis coupable, dis-je, mais n'en ai-je pas souffert ? C'en est assez, cesse ce jeu cruel.

— Je le veux bien, reprit-elle en me regardant d'un air faux et étrange.

— Wanda ! m'écriai-je avec violence, ne me pousse pas à bout, tu vois que je suis redevenu un mâle.

— Feu de paille, reprit-elle, qui un moment peut alarmer, mais s'éteint aussi vite qu'il s'est allumé. Tu crois m'intimider, tu me fais seulement rire. Si tu avais été l'homme pour qui je t'ai pris au début, sincère, un penseur, un homme sérieux, je t'aurais fidèlement aimé et serais devenue ta femme. La femme désire un homme vers lequel elle peut élever ses regards. Quant à un homme comme toi, qui lui offre librement son cou pour y poser le pied, elle ne s'en sert que comme d'un jouet agréable et le jette au loin quand elle en est fatiguée.

— Essaie un peu de me jeter au loin, fis-je dédaigneusement, je

suis un jouet dangereux !

— Ne me provoque pas ! cria Wanda ; ses yeux et ses joues s'allumèrent.

— Si je ne puis te posséder, repris-je, étouffé de colère, aucun autre ne te possédera.

— Dans quelle pièce de théâtre existe ce passage ? » fit-elle d'un air méprisant, qui me suffoqua ; elle était, à ce moment, toute blême de colère, « ne me provoque pas, ajouta-t-elle, je ne suis pas cruelle, mais je ne sais pas jusqu'où je puis encore aller ni si cela aura une limite.

— Que peux-tu me faire de pire que de faire ton amant, ton mari, de cet homme ? répondis-je, de plus en plus exaspéré.

— Je puis faire de toi son esclave, reprit-elle vivement, n'es-tu pas entre mes mains ? N'ai-je pas le contrat ? Mais, franchement, ce serait un plaisir pour toi, si je te faisais ligoter et lui disais : « Maintenant, fais de lui ce que tu voudras. »

— Femme, es-tu folle ? m'écriai-je.

— J'ai toute ma raison, dit-elle tranquillement. Je t'avertis pour la dernière fois. Ne m'offre aucune résistance, maintenant que je suis allée si loin, je puis facilement aller plus loin encore. J'éprouve une sorte de haine pour toi, je te verrais avec une véritable volupté fouetter à mort par lui, mais je me dompte encore, encore. »

À peine maître de moi, je la saisis par les poignets et la jetai à terre, de façon à la mettre à genoux devant moi.

« Séverine ! s'écria-t-elle ; sur son visage se peignaient le courage et l'effroi.

— Je te tuerai, si tu deviens sa femme », menaçai-je ; les paroles sortaient ardentes et sourdes de ma poitrine, « tu m'appartiens, je ne t'abandonne pas, je t'ai trop aimée. » Là-dessus je la saisis et l'appuyai contre moi, et ma main droite involontairement s'empara du poignard, toujours planté dans ma ceinture.

Wanda leva sur moi de grands yeux, d'un calme inconcevable.

« Tu me plais ainsi, dit-elle avec résignation, maintenant tu es un homme et je sais en ce moment que je t'aime encore.

— Wanda ! »

Les larmes me vinrent aux yeux de ravissement, je me penchai sur

elle et couvris de baisers son charmant visage, et elle, se mettant tout à coup à rire aux éclats d'un air malicieux, de s'écrier : « En as-tu maintenant assez de ton idéal, es-tu content de moi ?

— Comment ? balbutiai-je, es-tu sincère ?

— Je le suis, continua-t-elle d'un air enjoué, en disant que je t'ai aimé, toi seul ; et toi, bon petit fou, tu n'as pas remarqué que tout cela n'était que jeu et plaisanterie, ni combien il m'était pénible de te donner parfois un coup de fouet, là même où je t'aurais volontiers pris par la tête et embrassé. Mais maintenant, c'en est assez, n'est-ce pas ? J'ai rempli mon cruel rôle mieux que tu ne t'y attendais, maintenant tu seras bien content de posséder ta bonne petite femme sage et aussi tant soit peu jolie, pas vrai ? Nous allons vivre bien raisonnablement et...

— Tu seras ma femme ! m'écriai-je, inondé de joie.

— Oui, ta femme, mon bien-aimé et cher homme ! » chuchota Wanda, tandis qu'elle me baisait les mains.

Je la soulevai jusqu'à ma poitrine.

« Aussi, maintenant tu n'es plus Grégoire, mon esclave, dit-elle, tu es désormais redevenu mon Séverine chéri, mon homme.

— Et lui ? Tu ne l'aimes pas ? demandai-je tout ému.

— Comment peux-tu croire que j'aime un homme barbare ? Mais tu étais complètement aveugle, j'avais peur pour toi.

— Je me suis presque tué pour toi !

— Vraiment ? s'écria-t-elle ; hélas ! je tremble encore à la pensée que tu es tombé dans l'Arno.

— Mais tu m'as sauvé, repris-je doucement, tu flottais sur les eaux et souriais, et ton sourire m'a rappelé à la vie. »

*

* *

J'éprouve une sensation étrange, en la tenant maintenant dans mes bras, tandis qu'elle repose sur ma poitrine et se laisse embrasser tout en souriant ; il me semble que je sors tout à coup de quelque accès de fièvre ou que naufragé, après avoir lutté tout le jour contre les vagues à chaque instant menaçant de m'engloutir, je suis enfin jeté à la côte.

*

* *

« Je hais ce Florence, où tu as été si malheureux, dit-elle, comme je lui souhaitais une bonne nuit, je veux m'en aller, dès demain ; tu vas avoir la bonté d'écrire quelques lettres pour moi, et, tandis que tu t'en occuperas, j'irai en ville faire quelques emplettes. Cela te va-t-il ?

— Certainement, ma chère, bonne et belle femme. »

*

* *

Elle vint de bonne heure frapper à ma porte et demanda comment j'avais passé la nuit. Son amabilité et vraiment charmante, je n'avais jamais imaginé qu'elle eût tant de bonté.

*

* *

Il y a déjà plus de quatre heures qu'elle est sortie ; il y a longtemps que j'ai terminé mes lettres. Je me suis assis dans la galerie et interroge la rue afin de m'assurer si je n'aperçois pas sa voiture au loin. J'ai eu quelques appréhensions à son égard, mais maintenant, je n'ai, grâce à Dieu ! plus aucun sujet de doute ou de crainte ; néanmoins, mon cœur est oppressé et je ne puis m'en défendre. Peut-être sont-ce les souffrances des jours passés, dont le souvenir effleure encore mon âme.

*

* *

La voici, rayonnante de bonheur, de contentement.

« Eh bien ! tout a marché à vos souhaits ? demandai-je, en baisant sa main.

— Oui, mon cœur, répondit-elle et nous nous mettrons en voyage cette nuit, aide-moi à faire mes malles. »

*

* *

Vers le soir, elle me pria d'aller moi-même mettre ses lettres à la poste. Je pris sa voiture et fus de retour au bout d'une heure.

« Maîtresse a demandé après vous, me dit la négresse en riant, comme je gravissais les larges degrés de marbre.

— Quelqu'un est-il venu ?

— Personne », répondit-elle, et, comme une chatte noire, elle se

sauva en bas des marches.

*

* *

Je traversai lentement la salle, puis m'arrêtai devant la porte de sa chambre à coucher.

Pourquoi le cœur me bat-il ? Je suis encore si heureux !

Ouvrant lentement la porte, je tirai la portière. Wanda est étendue sur le sofa, elle feint de ne pas m'apercevoir. Combien elle est belle dans son costume de soie gris argent, qui trahit ses superbes formes et laisse à découvert son admirable gorge et ses bras ! Sa chevelure et entourée et nouée d'un ruban de velours noir. Dans la cheminée flambe un feu ardent, la lampe jette tout autour sa lumière rouge, toute la pièce semble nager dans le sang.

« Wanda ! dis-je, enfin.

— Ô Séverine ! s'écrie-t-elle joyeusement, je t'ai impatiemment attendu. »

Elle se leva vivement et m'enlaça de ses bras ; puis elle s'assied de nouveau sur le riche coussin et veut m'attirer à elle, mais je me laisse doucement glisser à ses pieds et pose ma tête sur ces genoux.

« Sais-tu qu'aujourd'hui, je suis fort amoureuse de toi ? Chuchota-t-elle, puis m'écartant deux mèches de cheveux du front, elle me baisa sur les yeux.

« Combien tes yeux sont beaux ! c'est ce qui m'a toujours plu le mieux dans toute ta personne, mais, aujourd'hui, j'en suis réellement folle ! continua-t-elle. Je me meurs ! » Elle étendit ses adorables membres et m'enveloppa d'un doux regard à travers ses cils.

« Mais toi, tu es froid, tu me tiens comme un morceau de bois ; attends un peu, je vais encore te rendre amoureux ! s'écria-t-elle, puis elle se pendit de nouveau à mes lèvres d'une façon caressante et câline.

« Je ne te plais plus, il me faut encore être cruelle envers toi ; j'ai été évidemment trop bonne avec toi aujourd'hui ; sais-tu, mon petit fou, je vais te fouetter un peu.

— Mais, enfant...

— Je le veux !

— Wanda !

— Viens, laisse-moi t'attacher », continuait-elle et elle se mit à courir, espièglement, par la chambre, « je veux te voir fort amoureux, comprends-tu ? Voici les cordes. Si toutefois je puis y parvenir. »

Là-dessus, elle se mit à me lier les pieds, puis elle m'attacha solidement les mains au dos, et finalement, elle me ligota les bras comme à un criminel.

« Comme cela, dit-elle, avec un enjouement empressé, peux-tu encore bouger ?

— Non.

— Bon. »

Elle fit un lacet avec une forte corde, me le jeta sur la tête et le laissa glisser jusqu'aux hanches, puis elle tira fortement dessus et me lia à la colonne.

À ce moment, il me passa un étrange frisson.

« J'éprouve la sensation que doit éprouver un supplicié ! fis-je, doucement.

— Aussi bien tu vas être aujourd'hui fouetté d'importance ! s'écria Wanda.

— Mais, pour cela, je te prie de passer ta jaquette de fourrure, dis-je.

— Je peux fort bien te faire ce plaisir », répondit-elle, et elle enleva sa kazabaïka, et passa sa fourrure en riant, puis, les bras croisés sur la poitrine, elle se plaça devant moi et me considéra de ses yeux mi-clos. « Connais-tu l'histoire du bœuf de Denys, le tyran de Syracuse ? demanda-t-elle.

— Je ne me la rappelle qu'imparfaitement, qu'est-ce que c'est ?

— Un courtisan inventa pour le tyran de Syracuse un nouveau mode de supplice, un bœuf d'airain dans lequel devait être enfermé le condamné à mort, après quoi ce bœuf était soumis à l'action d'un feu violent.

« Aussitôt que le bœuf commençait à s'échauffer, le malheureux supplicié se mettait à hurler de souffrance et ses plaintes ressemblaient au mugissement d'un bœuf.

« Denys sourit gracieusement à l'inventeur et, pour mettre à l'épreuve sa découverte, le fit enfermer lui-même dans le bœuf d'airain.

« Cette histoire est pleine d'enseignements.

« Il en sera ainsi de toi qui m'as inculqué l'égoïsme, l'orgueil et la cruauté, et tu en seras la première victime. Maintenant, j'éprouve du plaisir d'avoir en ma puissance un homme qui pense, sent et veut comme moi, un homme plus fort que moi de corps et d'esprit, de le maltraiter, tout particulièrement lorsque cet homme m'aime.

« M'aimes-tu encore ?

— À la folie ! m'écriai-je.

— Tant mieux, reprit-elle, car tu n'en éprouveras que plus de jouissance de ce que je vais faire de toi.

— Qu'as-tu maintenant ? demandai-je, je ne comprends pas, une sorte de cruauté éclate vraiment aujourd'hui dans tes yeux et tu es si étrangement belle, tellement l'incarnation même de la Vénus à la fourrure... ! »

Wanda, sans me répondre posa son bras sur ma nuque et me donna un baiser. À ce moment, tout le fanatisme de ma passion s'empara de nouveau de moi.

« Mais, où et donc le fouet ? demandai-je. »

Wanda sourit et fit deux pas en arrière.

« Ainsi, tu tiens absolument à être fouetté, s'écria-t-elle, en rejetant dédaigneusement sa tête en arrière.

— Oui. »

À ce moment, le visage de Wanda changea complètement d'expression, il était altéré par la colère, elle me parut même à ce moment haineuse.

« Alors, fouette-le ! » cria-t-elle bien haut.

À ce même moment, le beau Grec passa sa brune tête bouclée à travers les rideaux du ciel de lit. Je restai tout d'abord muet et interdit. La situation était effroyablement comique, j'en aurais ri aux éclats, si elle n'avait pas été pour moi tout à la fois si désespérément triste et ignominieuse.

Cela dépassait mon rêve. J'eus froid dans le dos, quand mon rival s'avança avec ses bottes à l'écuyère, sa culotte blanche collante, son habit de velours bien pris, et que mon regard tomba sur ses membres d'athlète.

« Vous êtes cruelle à ce point ? dit-il, se tournant vers Wanda.

— Seulement en quête de jouissances, répondit-elle d'un air farouche ; la vie ne vaut que par la jouissance ; qui jouit quitte la vie avec peine ; qui souffre et manque de tout, salue la mort comme une amie. Mais qui veut jouir doit prendre la vie purement au sens antique : il ne doit pas s'effaroucher de se plonger dans la débauche, fût-ce aux dépens d'autrui ; il doit toujours être impitoyable ; il doit atteler autrui à son char ou à sa charrue, comme une bête de somme. Aux hommes qui, comme celui-ci — elle me désigna — éprouvent de la volupté, de la jouissance à se faire les esclaves de leur semblable, qui, loin de regretter leur servitude, en sont heureux et partagent les joies qu'ils causent, ne demandez pas d'aller librement à la mort. Quant au maître, il doit toujours se dire : "S'ils m'avaient en main, comme je les ai, ils agiraient de même envers moi et je devrais payer leurs jouissances de ma sueur, de mon sang, voire de mon âme !" Tel était le monde antique : jouissance et cruauté, liberté et esclavage, ont, de tout temps, marché de conserve ; les hommes qui veulent vivre comme les dieux de l'Olympe, doivent avoir des esclaves qu'ils jettent dans les viviers, des gladiateurs qu'ils font combattre à leurs somptueux festins et qui ne font rien d'autre que de se tirer un peu de sang ! »

Ses paroles me fendirent l'âme complètement. Je les compris.

« Détachez-moi ! criai-je furieux.

— N'êtes-vous point mon esclave, ma propriété ? répondit Wanda, dois-je vous montrer le contrat ?

— Détachez-moi ! criai-je menaçant, sinon... » Je tirai violemment sur les cordes.

« Peut-il se détacher ? demanda-t-elle, car il a menacé de me tuer.

— Soyez tranquille, fit le Grec, en examinant mes liens.

— J'appelle au secours ! recommençai-je.

— Personne ne nous entend, répondit Wanda, et personne ne m'empêchera de profaner de nouveau vos sentiments les plus sacrés et de jouer avec vous un jeu frivole », continua-t-elle, s'appropriant avec un dédain satanique les phrases de ma lettre.

« Me trouvez-vous en ce moment cruelle et sans pitié, ou suis-je en voie de devenir grossière ? Quoi ? M'aimez-vous encore ou me

haissez-vous et me méprisez-vous déjà ? Voici le fouet... »

Elle le tendit au Grec qui s'avança rapidement vers moi.

« N'essayez pas, m'écriai-je, tremblant de colère, je ne le souffrirais pas de vous.

— Vous croyez cela, parce que je ne porte pas de fourrure, reprit le Grec, souriant d'un air frivole. Il prit sur le lit sa petite pelisse de zibeline.

— Vous êtes bien bon ! s'écria Wanda ; elle lui donna un baiser et l'aida à passer sa petite pelisse.

— Puis-je vraiment le frapper ? demanda-t-il.

— Faites de lui ce que vous voudrez, répondit Wanda.

— Brute ! » sifflai-je avec rage.

Le Grec leva sur moi son froid regard de tigre et essaya le fouet, ses muscles se gonflèrent comme il le levait et le faisait claquer en l'air. Quant à moi, je suis ligoté comme Marsyas et condamné à voir Apollon lui-même venu pour m'écorcher vif.

Mon regard erra par la chambre et s'arrêta sur le couvre-pied, représentant Samson à qui les Philistins crèvent les yeux, alors que le malheureux est étendu aux pieds de Dalila. Cette image m'apparut à ce moment comme un symbole, comme l'éternelle allégorie de la passion, de la volupté, de l'amour que la femme inspire à l'homme. Chacun de nous, pensai-je, devient à la fin un Samson et doit fatalement être bel et bien trahi par la femme qu'il aime, qu'elle porte un corsage de drap ou une pelisse de zibeline.

« Maintenant, regardez, s'écria le Grec, comment je vais le dresser. »

Il montra les dents et son visage prit l'expression sanguinaire qui m'avait déjà effrayé la première fois que je le vis.

Et il commença à me frapper si impitoyablement, si effroyablement que je tressaillis à chaque coup, et de douleur me mis à trembler de tout mon corps ; les larmes inondaient mes joues, alors que Wanda, étendue sur le sofa, vêtue de sa fourrure et appuyée sur son bras, contemplait cette scène avec une cruelle curiosité et se tordait de rire.

Il est impossible de décrire le sentiment qu'un homme éprouve à être maltraité par l'heureux préféré de la femme qu'il adore : je me

sentais mourir de honte et de désespoir.

Le plus ignominieux est que je ressens une sorte de plaisir fantastique et supra-sensuel dans cette situation pitoyable, sous le fouet d'Apollon et les rires de ma cruelle Vénus, j'éprouvai tout d'abord une sorte de charme fantastique, ultra-sensuel. Mais le fouet d'Apollon dissipa bientôt ce charme poétique, les coups pleuvaient, si bien que n'en pouvant plus, je serrai les dents et que rêve voluptueux, femme et amour s'évanouirent pour moi.

Je vis alors avec une terrible précision que, depuis Holopherne et Agamemnon, la passion aveugle, la volupté, ont toujours conduit l'homme dans le sac, dans le piège de la femme traîtresse... qu'elles l'ont mené à la misère, à l'esclavage, à la mort !

Il me sembla sortir d'un songe.

Bientôt mon sang jaillit sous le fouet, je me tordais comme un ver qu'on écrase ; mais lui frappait toujours sans merci et elle riait sans pitié, tout en fermant ses malles, enveloppée de sa pelisse de voyage ; et elle riait toujours, en montant en voiture au bas du perron.

Puis tout bruit cessa.

Je prêtai l'oreille, en retenant ma respiration.

La voiture s'ébranla, les chevaux s'éloignèrent, et ce fut fini.

*

* *

Un moment ; je songeai à me venger, à le tuer, mais il me revint à l'esprit que j'étais toujours lié par le contrat : il ne me reste rien à faire qu'à tenir ma parole et à serrer les dents.

*

* *

Le premier sentiment que j'éprouvai après cette cruelle catastrophe de mon existence, fut un ardent désir de me fatiguer, de voyager, de goûter aux superfluités de l'existence. Je voulus être militaire et aller en Asie ou en Algérie, mais mon père, âgé et malade me réclama.

Je retournai donc tranquillement au foyer paternel et l'aidai, pendant deux ans, à supporter les soucis et les responsabilités de sa charge.

J'appris alors ce qui jusque-là m'était inconnu, mais qui me

semble maintenant aussi réconfortant qu'un verre d'eau fraîche à un homme ivre — à travailler et à remplir mes devoirs. Puis mon père mourut et je devins seigneur, sans que je fusse en rien changé pour cela. Je porte des bottes espagnoles et ne mène pas un plus grand train de maison que si le vieux père était là, me faisant la leçon et, de ses grands yeux avisés, regardant par-dessus mon épaule.

Un beau jour, une caisse m'arriva, accompagnée d'une lettre. Je reconnus l'écriture de Wanda.

Étrangement ému, j'ouvris la lettre et lus :

Monsieur,

Maintenant que plus de trois années se sont écoulées, depuis notre fuite de Florence, dans la nuit mémorable que vous savez, puis-je encore une fois vous dire que je vous ai bien aimé. Mais vous aviez blessé tous mes sentiments par le don fantaisiste que vous m'aviez fait de votre personne, par votre folle passion. Du moment où vous vous êtes fait mon esclave, j'ai senti que vous ne pouviez plus être mon mari ; mais je trouvai piquant de me constituer votre idéal et peut-être — alors que cela m'amusait fort — de vous guérir !

J'ai trouvé l'homme fort dont j'avais besoin, et, avec lui, j'ai été aussi heureuse qu'on peut l'être sur ce comique globe d'argile.

Mais, comme toute chose humaine, mon bonheur a été de courte durée. Il y a à peu près un an, il a été tué en duel et, depuis, je vis à Paris comme une Aspasia.

Et vous ? Votre vie n'a pas non plus été ensoleillée dès que vous avez perdu vos rêves d'esclavage et que ces malheureux penchants qui, dès le début, m'enlevèrent toute netteté de pensée, toute bonté de cœur et par-dessus tout, toute sincérité morale, n'ont plus trouvé de satisfaction.

J'espère que mon fouet vous a rendu sage : la cure a été cruelle, mais radicale. En souvenir des jours passés et d'une femme qui vous a passionnément aimé, je vous envoie ce tableau d'un pauvre Allemand.

Vénus à la fourrure.

Il ne me restait plus qu'à rire, et comme j'étais plongé dans mes

pensées, reparut devant moi, fouet en main, la belle femme à la jaquette bordée d'hermine, et je me repris à rire de cette femme que si follement j'avais aimée, de la jaquette fourrée qui jadis m'avait tant charmé, du fouet, dont j'avais éprouvé les durs effets, et je ris enfin de mes douleurs et me dis : la cure a été cruelle, mais radicale, et l'essentiel et que je suis guéri.

*

* *

« Fort bien, et la morale de toute cette histoire ? dis-je à Séverine, tout en remettant le manuscrit sur la table.

— Que j'ai été un âne ! s'écria-t-il, sans se retourner vers moi ; il paraissait gêné. Que ne l'ai-je fouettée !

— Curieux moyen, repris-je, qui peut s'employer auprès de tes paysannes.

— Oh ! elles y sont habituées, répondit-il avec entrain, mais pense un peu à son action sur nos belles dames, nerveuses et hystériques !

— Et la morale ?

— La morale est que, telle que la nature l'a créée et telle qu'actuellement l'homme la traite, la femme est l'ennemie de ce dernier, qu'elle n'en peut être que l'esclave ou la despote, mais jamais la compagne.

« C'est seulement quand la naissance aura fait de la femme l'égale de l'homme par l'éducation et par le travail, quand, comme lui, elle maintiendra ses droits, qu'elle en pourra devenir la compagne.

« Actuellement, nous n'avons que le choix d'être le marteau ou l'enclume ; quant à moi, j'ai été un âne de me faire moi-même l'esclave d'une femme, comprends-tu ?

« Voici la morale de l'histoire : Qui se laisse fouetter, mérite de l'être.

« Comme tu le vois, j'ai reçu des coups, je suis devenu fort bon, les nuages roses de l'ultra-sensualisme se sont évanouis et personne ne me fera plus passer les guenons sacrées de Bénarès [C'est ainsi qu'Arthur Schopenhauer désigne les femmes.] ou le coq de Platon [Allusion au coq plumé que Diogène jeta dans l'école de Platon en s'écriant : « Voici l'homme de Platon ! »] pour l'image de Dieu. »



FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres œuvres dans notre catalogue « Érotisme »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>